

Le Crocodile

ou

La guerre du bien et du mal
arrivée sous le règne de Louis XV

Poème épico-magique en 102 chants

IIe partie



www.philosophe-inconnu.com

An VII de la République [1799]

CHANT 43

Les académiciens tourmentés par une poussière fine

Cet accident provenait de cette même bouillie dont ils s'étaient remplis. Le feu de leur dispute en avait fait évaporer tout l'humide radical, et l'avait transformée dans leurs estomacs en petits grains durs comme du sable.

L'agitation qu'ils s'étaient donnée avait servi de véhicule à ces petits grains durs, et les avait expulsés, par la transpiration, avec une violence qui les avait expulsés, par la transpiration, avec une violence qui les avait encore atténués dans le passage et qui les avait lancés presque tous à la fois dans l'atmosphère. Voilà pourquoi cette poudre était si fine, et pourquoi, en arrivant si subitement, elle mit nos docteurs dans un si grand embarras.

*Que n'ai-je, disait l'un, les dons secrets du Sphinx,
Les pattes de la taupe, ou bien les yeux du lynx !
Mais, hélas, l'insensé sera pris dans son piège.
L'autre disait : Je crois que c'est un sortilège.
Sois humble : le savoir, malgré tout son éclat,
Met l'esprit et le corps dans un piteux état.
Un troisième disait : N'aurais-je aucune issue,
Pour jouir à la fois de l'air et de la vue ?*

Mais, lamentations inutiles ! Il fallait qu'ils sentissent quelle est la puissance des ténèbres.

CHANT 44

Les académiciens secourus, mais sous une condition

Quand les ténèbres eurent duré vingt-cinq minutes et demie, une main bienfaisante, mais juste, qui agissait sur la surveillance de la société des Indépendants, voulut bien s'employer à rendre la vue à ces malheureux académiciens ; mais elle s'y prit de manière à ce que leur amour-propre eût peu à se glorifier de l'événement ; elle fit donc

en sorte que tous ces grains de poussière dure qui remplissaient la salle, s'agglomérassent en petites pyramides quadrangulaires qui s'élevèrent sur le plancher, et dont les faces ne répondaient point aux quatre points cardinaux du monde, comme celles d'Égypte ; et ces masses doivent rester dans cet état pendant un temps pour indiquer combien les sciences se sont écartées de leur véritable direction par l'inadvertance de ceux qui ont voulu les soumettre à leur administration, sans avoir percé eux-mêmes dans aucune des profondeurs de la nature.

La même main bienfaisante laissa au contraire circuler, en fluides subtils, les ingrédients des vérités qui, au moyen de cette même bouillie des livres, avaient passé par la bouche de l'orateur et des autres académiciens ; et ce sont ces ingrédients-là qui, un jour, aideront aux sciences immortelles à sortir de l'esclavage où les retient l'ennemi de toute science vraie, et apprendront aux hommes les éléments réels de la grammaire, qui s'offrent en nature et en action à leurs yeux dans toutes les parties de l'univers.

La clarté reparut alors dans la salle ; mais cela ne dissipa point l'irritation interne que les fibres scientifiques de nos docteurs avaient éprouvée par l'espèce de nourriture qu'ils avaient prise ; et ils sentaient une sorte de titillation loquace, qu'ils ne pouvaient surtout soulager qu'en donnant cours à ce flux de paroles dont ils s'étaient remplis, et à l'envie qu'ils avaient de faire part à tout le monde des merveilleuses aventures dont ils avaient été les témoins et les acteurs.

Ils les auraient sûrement consignées dans leurs mémoires académiques, si la plaie qui avait tombé sur les livres et sur le papier, leur en avait laissé les moyens ; mais ne pouvant écrire, ils eurent au moins la ressource de se répandre çà et là pour parler de ces prodiges à tous ceux qu'ils rencontraient ; et cela, dans le même langage qu'avait employé l'orateur de la commission, en présence de l'Académie assemblée ; de façon que le peuple, qui attendait de ces hommes si éminents en science, quelque éclaircissement et quelque rayon d'espérance, ne recevant de leur part ni l'un ni l'autre, et ne se trouvant pas, après leur récit, plus avancé qu'auparavant, se livra d'autant plus à ses murmures.

Aussi on n'entendait dans les rues que gémissements, lamentations et plaintes :

*Indigence, malheur, aveuglement, disette,
Jusqu'à quand viendrez-vous, d'une main indiscrete,
Transpercer de vos traits nos tristes citoyens ?
Pourquoi multiplier les effrayants moyens
Dont vous vous amusez à tourmenter nos âmes ?
Et pourquoi tout d'un coup n'allumez pas des flammes,
Ne pas ouvrir un gouffre, et nous y plongeant tous,
Ne pas, d'un seul coup, rassembler tous vos coups ?*

CHANT 45

Fureurs du peuple contre le contrôleur général

Le peuple, que la faim travaille de plus en plus, et que les discours des savants ne soulagent point, cherche enfin à connaître l'auteur de tous ces désastres ; ou plutôt, il cherche à assouvir sur lui sa vengeance : car il ne lui était point inconnu. On court en foule à son hôtel, qu'on entoure ; on enfonce la porte, et l'on entre : que trouve-t-on ?

*Dans ce temps désastreux, dans ce temps d'indigence,
Où chacun, malgré soi, fait entière abstinence,
Le ministre est à table, entouré de perdrix,
De pain frais, de gâteaux, de vins les plus exquis ;
Et pour mieux oublier la misère publique,
Il appelle au festin le Dieu de la musique.*

Mais sa joie est bientôt troublée par les tumultueuses visites qui lui arrivent : les uns brisent les vitres et les meubles ; les autres se jettent sur les mets qui sont sur la table, et vont chercher dans toute la maison s'il n'y a pas quelques provisions en réserve : les plus furieux poursuivent le maître du logis, qui se sauve au plus vite, et leur échappe par une fenêtre qui donnait sur une petite cour de derrière, sans qu'ils puissent le découvrir.

Mais la terreur l'accompagnant partout, il croit voir à chaque instant tout Paris armé contre lui ; et il est obligé de renoncer à prendre la moindre part à la lumière du jour : aussi n'a-t-on jamais su depuis ce qu'il était devenu.

Les furieux se voyant ainsi privés de leur proie, prennent la résolution de sa venger sur la maison même : et après en avoir enlevé toutes les provisions, ils mettent le

feu à tous les étages, et s'en vont, en regrettant de n'avoir pu jeter le ministre au milieu des flammes. La cour nomma bientôt un autre à sa place ; mais les maux qu'il avait attirés sur Paris avaient fait trop de progrès, pour se guérir par ce médiocre remède ; et il fallait de plus grands moyens pour contenir les grands ressorts que faisaient jouer les ennemis du repos public.

CHANT 46

Réunion de Sédir et d'Éléazar contre le crocodile

Honnête Sédir, il est temps de te dévoiler les sources de ces événements extraordinaires, qui au lieu de calmer les besoins et la disette de la patrie, ne font que la plonger de plus en plus dans l'abîme, et la tourmenter par les angoisses de la frayeur. Ton cher et digne Éléazar arrive ; il gémit comme toi sur la situation horrible de la capitale, et sur l'inutilité de toutes les démarches des académiciens, quoiqu'il s'y fût bien attendu. Il a recommandé à sa fille Rachel, qui est restée au logis, de ne rien négliger de tout ce qui est en son pouvoir, pour le seconder dans l'œuvre particulière qu'il va entreprendre, et surtout d'être bien tranquille sur son compte ; et c'est avec sa sérénité ordinaire qu'il se présente à toi.

« Soyez le bienvenu, lui dit Sédir ; vous êtes le seul dont je puisse recevoir des consolations et des éclaircissements sur ce qui se passe et j'espère que le moment est arrivé où vous ne me refuserez pas vos secours.

— Je suis sorti de chez moi avec cette intention, répondit Éléazar ; et sachant par mes moyens ordinaires votre détresse, je n'ai pas attendu vos ordres pour venir. Remplissez-vous de confiance et prenez courage : « L'impie verra venir sur lui ce qu'il craint, et le juste verra venir sur lui ce qu'il désire ; parce que celui qui ne moissonne que dans le vent ne peut recueillir que des tempêtes, tandis que celui qui sème dans la justice moissonnera les consolations.

« Je ne vous ai point trompé, vous le voyez, quand je vous ai dit que ces bruits de crocodile qui se répandaient n'étaient point si indifférents ; tout ce que vous avez vu par vous-même et tout ce que la voix publique vous en a appris depuis que vous avez quitté le lieu de la scène doit

vous convaincre qu'il y a là-dessous de très grands secrets. Ils se développeront successivement. Pour aujourd'hui, contentez-vous de savoir que ce crocodile est un être cruel, mais fourbe comme les méchants, et timide comme les fourbes ; il a en horreur le safran, parce que cette plante est un soufre exalté comme lui et qui lui rappelle son origine.

« Mais afin de ne pas anticiper sur les époques, trempez pour le moment votre petit doigt dans cette boîte, et respirez le peu de poudre qui s'y sera attaché ; par la suite vous en ferez un autre usage. Je ne peux lever le voile pour vous que par degrés. » Sédir obéit.

Éléazar se recueille une minute dans un coin de la chambre, et dit à Sédir : « Actuellement, regardez dans la flamme de cette bougie que je viens d'allumer à votre insu. Que voyez-vous ? — C'est une chose bien singulière : j'y vois plusieurs figures en mouvement, à peu près comme les ombres chinoises. — Fixez-les, suivez-les avec attention, et rendez-moi exactement tout ce qui va se présenter à vos yeux. »

Sédir, frappé d'étonnement et s'armant de tout son courage, lui rend ainsi le compte le plus fidèle de tout ce qu'il aperçoit.

CHANT 47

Ce que voit Sédir dans la flamme d'une bougie

« Je vois d'abord par terre, au fond d'un cabinet obscur, un vase de fonte, large d'un empan. Je vois au fond de ce cabinet, qui n'est éclairé que par le feu de la cheminée, trois personnes vêtues de longues robes noires. De ces trois personnes il me semble que j'en connais une, et que c'est précisément la femme de poids dont nous avons déjà parlé ensemble ; elle s'agite beaucoup, elle est toujours en mouvement, et paraît avoir dans les yeux la colère et la rage. Je crois voir aussi ce grand homme sec, qu'elle a fait venir d'Égypte. Il paraît plus posé, mais il a l'air bien affecté et bien triste. Quant au troisième personnage, je n'ai aucune idée de ce qu'il peut être. Il est basané, et il me semble employé là au service des deux autres ; car il tient à la main un bassin et une aiguière comme pour leur donner à laver. En effet, les voilà qui se

lavent les mains. L'eau en fait sortir une fumée bien noire, dans laquelle je vois jaillir quelques flammes de feu et qui répand une violente odeur de soufre. Le domestique jette cette eau sale dans le vase de fonte qui est au milieu de la place ; et cette eau le remplit jusqu'aux deux tiers. Il sort du cabinet. Nos deux personnages restent seuls, et ils s'assoient comme pour faire la conversation.

— Écoutez bien ce qu'ils disent, interrompit Éléazar, et écrivez d'après eux. Vous en avez les moyens ; car j'ai préservé par ma présence votre cabinet du fléau qui a tombé sur les bibliothèques ; et vous en aurez la facilité ; car ils ne parleront pas plus vite que je ne voudrai et je les ferai s'arrêter exprès entre chaque phrase. C'est le grand homme sec qui va parler. »

CHANT 48

Sédir écrit le discours du grand homme sec

Sédir prend un papier et une plume ; il suit exactement l'instruction d'Éléazar, et écrit ainsi le discours du grand homme sec à la femme de poids :

« Vous me voyez triste, Madame, et rempli d'idées bien importunes, au moment où j'aurais si grand besoin d'être à moi pour mener à bien l'entreprise qui nous réunit. C'est une chose inconcevable que ce qui se passe en moi depuis quelques instants. J'ai eu quelquefois des remords de la vie que j'ai menée depuis ma jeunesse ; mais jamais d'aussi violents que ceux qui me rongent. Qu'ils doivent être heureux et tranquilles, ceux qui n'ont pas, comme moi, négligé les occasions de s'avancer dans la vérité ! Ma mère, qui était Coptos, a fait tout ce qui était en elle pour me maintenir dans des voies utiles et salutaires ; et elle avait pour cela des avantages que n'ont pas bien d'autres mères. Elle possédait à la fois les lumières les plus sublimes, les vertus les plus rares et les dons les plus extraordinaires ; ce qui la rendait chère et recommandable à tous ceux qui la connaissaient. Elle ne cessait de m'engager, par toutes sortes de moyens, à marcher sur ses traces ; elle m'avoua même qu'elle tenait à une société qui se nommait la société des Indépendants, et que c'était par sa fidélité à en suivre les instructions et les préceptes, qu'elle jouissait de si grands privilèges ; et pour me prouver qu'elle ne m'en imposait pas, elle me

donnait tous les jours les preuves les plus signalées de ses pouvoirs, de ses connaissances et de ses dons surnaturels ; et cela, sans aucun autre moyen que celui de sa prière, de sa confiance entière dans le principe suprême, et de l'exercice de toutes les vertus : aussi me recommandait-elle, sur toute chose, de ne point livrer ma confiance à tous ces gens à secrets dont mon pays est couvert ; et de ne rien recevoir, en fait de moyens puissants et extraordinaires, que de la providence, ou de ceux qui, par leur conduite et par tous les signes qu'elle me donnait, seraient évidemment au nombre de ses fidèles serviteurs, et qui, pour récompense de leurs vertus et de leurs services, auraient été mis en possession de la clef de la nature. Mais, plus séduit par l'appât de toutes ces merveilles, que dévoué à la sagesse qui devait y conduire, j'écoutai d'autres maîtres que cette respectable mère. D'autant que ces maîtres me promettaient les mêmes prodiges, sans y mettre les mêmes conditions : pour me convaincre, ils me donnèrent aussi des preuves, que je ne pris pas même la peine d'examiner de très près. Ils m'eurent bientôt entraîné dans leur carrière, par l'espoir de disposer à mon tour de leurs moyens. Et en effet, depuis les simples diseurs de bonne aventure jusqu'aux possesseurs des recettes les plus compliquées en fait de sciences occultes ou ténébreuses, il n'y a presque pas de porte qui ne m'ait été ouverte en ce genre, et où je n'aie trouvé à satisfaire, en partie, mon penchant. Ma pauvre mère faisait des efforts continuels pour me ramener à elle ; mais ses efforts ne réussissaient point, parce que je m'étais laissé subjugué ; et aujourd'hui même, que je me sens si fort combattu, et que c'est sûrement sa voix qui me poursuit, je n'ai pas la force de l'écouter et de m'y rendre ; je n'ai que celle de me déchirer moi-même dans les horribles combats que j'éprouve. Il est donc bien terrible, l'empire de ces cérémonies secrètes par où ces maîtres m'ont fait passer, puisque, dès que j'y ai eu mis le pied, le joug s'est posé sur moi, et ne m'a laissé, depuis, aucune relâche. Au lieu de la paix qu'ils m'avaient promise, je n'ai que du trouble ; et au lieu des lumières que j'ai cru pouvoir acquérir par des voies qui m'ont été présentées comme plus commodes, je n'ai qu'une incertitude universelle, et qui est telle, que si vous m'en croyez, Madame, nous remettrons notre œuvre à une autre fois ; car je ne me sens point pour le moment, en état de l'entreprendre. »

La femme de poids, en fronçant le sourcil, lui dit :

« Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. Si vous ne me tenez pas parole, je vous dénoncerai au parlement comme perturbateur du repos public, et même, s'il le faut, comme magicien ; car quoiqu'il ne croie pas à la magie, j'ai cependant assez de crédit pour vous faire condamner par lui quand je le voudrai, comme je le voudrai et pour ce que je voudrai. »

Alors un sifflement part du côté de la porte ; une voix de tonnerre se fait entendre : et, apostrophant l'homme sec, elle lui dit d'un ton de colère : « Égyptien, Égyptien, oubliez-vous les serments que vous avez faits à notre maître commun ? Oubliez-vous les dons merveilleux qui vous ont été accordés, vos nombreux succès, et les avantages inexprimables qui vous attendent ? Oubliez-vous enfin que si vous ne tenez votre engagement tout à l'heure, vous n'aurez pas une minute à vivre ? Car si je suis votre ami, je suis aussi l'exécuteur des ordres de mon maître, qui, comme vous le savez, ne relâche rien de ses droits. »

La voix se tait. La femme de poids, toute étonnée, cherche d'où peut venir cette voix : Sédir ne le sait pas davantage ; mais il fait bonne contenance, et il continue :

« Je vois l'homme sec se ranimer : l'orgueil, l'ambition et les menaces opèrent sur lui ; ses yeux s'enflamment ; il se tourne vers la femme de poids, et lui dit : Pardon, Madame, de ma faiblesse ; je n'étais pas à moi quand je me suis lamenté comme je l'ai fait ; j'oubliais même toutes les grandes choses que nous avons déjà opérées, et qui nous promettent de si brillants succès. Oui, Madame, oui, j'ai assez bien rempli vos vues, et vous n'avez pas lieu de regretter ce qu'il vous en coûte pour m'avoir fait venir d'Égypte. Un ministre, votre ennemi mortel, entièrement humilié, et plongé dans le plus grand embarras ; une révolte des plus décidées ; un crocodile de mes compatriotes venant avaler tout un champ de bataille ; la force avec laquelle j'ai contraint toute une députation académique d'écouter les leçons d'un reptile ; la destruction de tous les livres convertis en bouillie ; les académiciens eux-mêmes se perdant dans leur propre science, et professant d'une manière si peu favorable à leur gloire ; enfin la disette la plus entière, et Paris livré à la fois à la famine et aux horreurs du brigandage : il semble que tout cela serait suffisant pour vous payer de vos

bienfaits ; mais je me croirais ingrat, si je ne portais pas plus loin la reconnaissance. Nous avons un adversaire redoutable à combattre. Tant qu'il existera, ce que nous aurons fait peut se regarder comme rien, parce qu'il lui serait possible de le détruire, et de réparer tous les maux que nous avons versés sur Paris.

*Ce terrible ennemi se nomme Éléazar.
Il faut, sur cet hébreu, que j'épuise mon art.
Autrefois ses pareils m'auraient prêté main forte ;
Mais aujourd'hui, sur nous, à lui seul il l'emporte ;
Seul, il pourrait nous perdre, et pour le renverser,
Madame, c'est ici le cas de tout forcer.*

« Ah, monsieur, dit Sédir, se retournant vers Éléazar, qu'est-ce que je vois paraître auprès de ces deux interlocuteurs ! J'y aperçois deux écrivains qui se tiennent comme en l'air et auprès de leur bouche ; et l'un d'eux écrit à mesure que l'homme sec parle, l'autre est près de la dame de poids, tenant la plume à la main, mais n'écrivant point. »

CHANT 49

Explication des sténographes Continuation du discours du grand homme sec

« Monsieur, reprit Éléazar, puisque vous voyez ce prodige dont je ne vous aurais peut-être pas encore parlé, je ne puis vous en refuser l'explication : chacun de nous a ainsi un sténographe près de lui, qui écrit fidèlement, non seulement tout ce que nous disons, mais aussi tout ce que nous faisons, et qui en tient le compte le plus exact. Ces sténographes nous suivent partout, jusqu'au tombeau : là ils nous présentent nos annales, qui seules deviennent nos juges et nos pièces de conviction.

« Parmi ces pièces de conviction se trouveront spécialement celles qui accuseront les hommes légers et imprudents d'avoir couru après les prodiges et les faits merveilleux sans en avoir sondé la source, et plutôt pour nourrir leur ignorante curiosité que pour rechercher la sagesse qui marche par des voies plus simples. La vraie science tient à la clef des merveilles éternelles et naturelles ; or cette clef ne se trouve que dans la lumière de l'intelligence ; et la lumière de l'intelligence ne se trouve

que dans les humbles et vivifiantes vertus de l'âme, comme nous voyons que la clarté que l'huile nous procure n'est si brillante et si pure que parce que cette huile est la substance la plus douce et la plus bienfaisante de la terre. Et c'est à cet heureux terme que tout devrait conduire. Mais tandis que les hommes prudents cherchent la sagesse, les autres en plus grand nombre, ne cherchent absolument que les prodiges : c'est ce qui force la vérité à mettre en usage tous ces moyens sensibles que vous me voyez employer, et qui sans cela seraient inutiles, parce que la voie simple aurait suffi pour le travail primitif et naturel de l'homme ; c'est donc par une suite de la corruption des hommes imprudents, et de la vigilante surveillance de leur principe, que tant de faits extraordinaires se sont déjà passés et se passeront encore dans cette grande cité.

« Néanmoins, ces sténographes que vous voyez, ne sont qu'un signe que la vérité a bien voulu prendre dans l'ordre des choses où vous vivez, et où l'on a des écrivains ; car les annales en question se tiennent encore d'une manière plus simple, et s'étendent encore plus loin que l'on ne vous le montre, comme vous pourrez l'apprendre par la suite. Pour le présent, continuons notre œuvre. LE grand homme sec, qui s'est interrompu par votre question, va continuer. Écrivez :

« Ce n'est pas d'aujourd'hui, madame, que j'ai à me garantir des pouvoirs de ce juif ; et avant de commencer l'œuvre qui doit lui donner la mort, il faut que je vous fasse connaître combien j'ai à me plaindre de lui. J'ai recueilli dans ces planches gravées tous les tours qu'il m'a joués. Ils sont représentés sous des caractères emblématiques que je vous expliquerai.

« Celui-ci est une tête de Méduse pétrifiée elle-même par la présence d'un javelot fait d'une branche de frêne. Le bey d'Alger voulut m'employer il y a quelque temps dans une entreprise secrète contre le grand Seigneur. Une fortune immense m'était promise, et je mis en œuvre tout ce que mon art put me fournir de ressources ; mais Éléazar fit manquer le coup ; et le bey d'Alger mécontent, et croyant que je l'avais trompé, me fit donner, au lieu de la fortune que j'attendais, trois cents coups de bâton sous la plante des pieds. Je ne sus pas d'abord que c'était ce juif qui m'avait combattu avec tant d'avantages ; je n'en fus instruit que quand un de mes familiers m'apporta une

flèche de frêne qu'il avait reçue au travers du corps sans voir personne, tandis qu'il était en chemin pour accomplir mes desseins contre le grand Seigneur ; car sur cette flèche était écrit le nom d'Éléazar : en outre elle était à moitié couverte d'une poudre végétale à moi inconnue, et que je n'ai jamais pu décomposer.

« Ce second tableau représente une cage d'or au milieu d'une prison ; un seigneur d'importance dans les États du grand Mogol avait déjà immolé plusieurs victimes pour la conservation d'un trésor considérable, enfoui dans la forêt voisine ; un avide rival en avait encore immolé davantage, et par là semblait s'en assurer la possession. Le seigneur d'importance eut recours à moi pour le rendre à jamais possesseur de ce trésor, en y plaçant des gardes sûrs. J'arrive, je fais le tour de la forêt ; j'entre, et je vais prendre connaissance du local, j'appelle deux de mes plus fidèles serviteurs, pour les poser en sentinelles auprès du trésor ; mais au moment où ils se disposent à prendre leur poste, il se forme à la place du trésor un gouffre immense. Je reçois aussitôt, par le pouvoir de mon ennemi, un coup semblable à un coup de massue ; et, dans l'instant, je me sens plonger, avec une vitesse incroyable, dans ce gouffre, dont l'horreur en saurait se peindre ; je me trouve sur-le-champ enfermé avec le seigneur Mogol dans une cage d'or, où je me rappelle que nous souffrîmes beaucoup de la faim, et où on nous disait sans cesse : « L'or est pur, il ne s'obtient point avec des souillures et des crimes, et surtout avec le sang. Car l'or et le sang sont amis, et on ne doit pas les acheter l'un par l'autre, comme les hommes le font tous les jours. » Je ne comprenais pas trop ces paroles ; je ne puis vous dire non plus combien de temps nous sommes restés dans ce gouffre ; nous n'avions aucun moyen d'en faire le calcul. Enfin, un jour, après un sommeil très agité, je me réveille, voyant très clair, n'étant plus enfermé dans ce gouffre, ni dans la cage, n'ayant plus le seigneur Mogol avec moi, et me trouvant dans mon pays et dans ma maison, sans que j'aie jamais su qui m'y avait ramené.

« Le troisième emblème que vous apercevez, est une tasse de chocolat, c'est celle que je fis avaler à un fameux souverain d'Italie, et qui lui causa la maladie dont il est mort. Pour cette fois-là la science de mon ennemi fut en défaut. Mais à peine eus-je rempli mon objet, que j'eus des preuves certaines qu'il cherchait de toutes ses forces

à se venger, et je puis dire que depuis ce moment je n'ai pas été un seul jour sans m'apercevoir de ses poursuites opiniâtres. Il vient de m'en donner une preuve frappante dans l'aventure de la bouillie des livres : c'était une facétie que j'avais employée par ordre supérieur pour me moquer un peu des docteurs académiques, et à l'ombre de laquelle je ne tendais qu'à avancer mes desseins. Mais ce terrible juif a été plus adroit que moi. Il a aperçu que je cherchais bien à peindre aux docteurs académiques leur illusions et leur ignorance ; mais que je cherchais encore plus à les tenir loin de la vérité, parce que, comme je ne règne que dans un zéro, je fais ce que je peux pour retenir les hommes dans mon royaume ; il a donc trouvé, dans ma facétie même, le moyen d'en retirer un fruit opposé à celui que je me proposais, puisqu'il a pu employer contre moi des éléments de science et de sagesse qui se trouvaient aussi dans le *deliquium* des livres, et faire dire à l'orateur des vérités qui, grâce à mes soins, n'étaient pas jusqu'à présent très familières aux académiciens, et ne se trouvent pas communément dans leur bouche : c'est ainsi qu'il ne cesse de me contrarier.

« Tous les autres emblèmes sont autant de témoignages de son acharnement contre moi ; et si ce n'était pas la force de mon art, il y aurait longtemps que j'aurais succombé. J'ai parmi le monde des camarades qui ont également à s'en plaindre. J'en ai trouvé en Afrique qui l'accusaient d'avoir anéanti la puissance de leurs fétiches ; nos Arabes disent hautement que c'est le plus grand ennemi qu'ils aient jamais rencontré dans toutes les entreprises de géomancie ; ce sont surtout les juifs qui lui en veulent ; car la plupart de ceux d'entre eux qui s'occupent de sciences secrètes sont tellement contrecarés, qu'ils ne peuvent presque plus réussir à rien. J'ai vu même à Venise un fameux rabbin, qui a été obligé d'abandonner totalement cette carrière occulte et lucrative qu'il avait suivie longtemps avec un grand succès. C'est à ce rabbin que je dois le plus pour mon avancement dans la science ; mais il m'a dit que rien ne manquera à mes connaissances quand j'aurai pu joindre un autre rabbin qui demeure à Goa, et qui est en état de me rendre si savant, que le crocodile lui-même et le génie puissant qui le gouverne, seront obligés de baisser la lance devant moi ; et que le destin, tout puissant qu'il est, ne pourra plus rien ordonner sans moi : car je prési-

derai non seulement aux horoscopes de tous les hommes, mais même aussi à l'horoscope de l'univers. Oh ! si j'avais pu déjà voir ce rabbin de Goa, combien notre œuvre aujourd'hui eût été simplifiée, combien j'aurais déjà molesté mon ennemi, et même je n'aurais pas attendu jusqu'à ce moment pour le faire périr. Mais espérons qu'il n'aura rien perdu pour attendre.

« Vous savez en effet, Madame, que ce n'est point assez des ingrédients que nous avons employés jusqu'à présent dans toutes nos œuvres précédentes, pour résister à cet ennemi ; tous ces mêmes ingrédients me seront nécessaires pour lui résister encore, puisqu'il peut combattre mes entreprises dans tous les points. Mais outre ces ingrédients, qui ne sont que des armes défensives, il m'en faut qui me tiennent lieu d'armes offensives pour attaquer directement sa personne. Voici donc ce que j'ai préparé : un fer de lance, dissous dans du jus de coloquinte ; trois têtes d'aspic infusées dans une décoction de tytimale ; cinq ergots de renard arrachés, l'animal vivant ; de la suie de cheminée où l'on a brûlé du houx et des orties ; de la crasse de la tête d'un juif caraïte qui n'ait pas été peigné depuis deux quartiers de la dernière lune ; enfin de la fumée de pipe d'un renégat chrétien. Mais quoique tous ces ingrédients soient indispensables pour mon entreprise, je ne pourrais par moi-même en tirer aucun parti ; et j'ai été obligé d'employer les secrets de mon art, pour me procurer les secours dont j'ai besoin. J'ai su, par ce moyen, obtenir l'assistance d'un bon ami, qui va bientôt mettre tout en œuvre pour l'accomplissement de mes désirs. Ce bon ami ne vous est pas encore bien connu quoiqu'il ait souvent paru en votre présence, et que ce soit lui dont la voix tout à l'heure m'a rendu le courage et vous a un peu étonnée. Sachez que ce bon ami est un génie puissant qui, comme tous les génies, a le pouvoir de prendre telle forme qu'il lui plait ; c'est lui qui s'est distingué à l'assemblée du cas Horn sous le nom du génie de l'Éthiopie. Enfin, puisqu'il faut vous dire, ce génie est ce même homme qui vient de nous donner à laver ; ce préliminaire de propreté est de rigueur dans les œuvres que nous entreprenons. J'ai écarté ce génie pour un instant, afin de vous préparer à son apparition sous une autre forme ; car il faut vous attendre à le voir revenir dans un moment. »

CHANT 50

*Sédir voit un génie vêtu en guerrier
et plusieurs autres prodiges*

« Le voilà qui arrive, dit Sédir à Éléazar ; il est vêtu en guerrier, ayant un grand sabre dans la main droite, et deux baguettes noires dans la gauche.

— Suivez ce qui se passera, et rendez-m'en compte, répond Éléazar. Cette séance est destinée particulièrement à votre instruction. C'est pourquoi je puis me dispenser de contempler cette œuvre en personne. Je me réserve pour des moments où j'aurai un autre rôle à remplir.

— Le guerrier, dit Sédir, commence par saluer avec le sabre le grand homme sec et la femme de poids ; il leur donne à chacun une des baguettes noires. À présent, il plonge son sabre dans le vase de fonte et s'en retourne sans sabre au fond du cabinet. Les deux autres en font autant de leurs baguettes noires, et s'en retournent de même ; ils s'assoient tous les trois : oh, Monsieur, voici un singulier prodige ! Je vois sortir du coin du cabinet une multitude de végétaux de toute espèce qui passent auprès du vase de fonte ; ils sont d'une beauté ravissante. Mais il sort du vase comme une nuée de vers, qui sautent sur ces végétaux et s'y attachent à mesure qu'ils passent auprès de lui ; et je les vois, ces végétaux, devenir tout secs après qu'ils l'ont dépassé. Je vois une multitude d'animaux sortir à leur tour du coin du cabinet d'où étaient sortis les végétaux, et se jeter dessus pour s'en nourrir. Mais je vois encore un plus grand nombre d'insectes de toutes les formes sortir du vase et se jeter sur les animaux et les tourmenter d'une manière effroyable ; enfin je vois sortir du même coin du cabinet un lion d'une grande beauté, qui avance vers le vase de fonte : les trois assistants paraissent endormis, et ne pas s'apercevoir de tout ce qui se passe. Le lion écrase avec ses pieds les vers et les insectes qui sortent du vase ; les végétaux reprennent leurs belles couleurs, et les animaux leur tranquillité : le lion prend le sabre et les deux baguettes qui sont dans le vase ; il les brise en mille morceaux et les jette au feu ; il revient auprès du vase qui s'élargit à mes yeux presque de la grandeur d'une cuve, et qui néanmoins reste toujours plein jusqu'aux deux tiers. Ah ! chose singulière ! Le lion prend un des hommes

endormis, et vient le plonger, la tête en bas, dans cette cuve. Il va prendre le second, et le plonge de même. Il en fait autant du troisième : ces trois personnages ne se sont point réveillés, quoique le lion les ait ainsi transportés ; ils ne s'agitent point dans cette cuve, comme je m'y serais attendu, vu qu'ils y sont la tête dans l'eau, et surtout dans une eau qui doit avoir un goût et des qualités si désagréables ! »

— Je vais suspendre un instant ces prodiges partiels, dit Éléazar, car puisqu'ils sont pour votre instruction, il faut vous donner sur-le-champ un petit éclaircissement sur ces choses singulières que vous venez de voir.

« Vous présumerez bien d'abord que ces animaux et ces végétaux gâtés et ravagés par les insectes vous montrent le triste état où sont les sciences de tout genre par le pouvoir de l'ennemi que nous combattons. (Oui, s'écrient alors plusieurs voix à la fois, sans qu'il y eût rien de visible, nous sommes toutes captives sous son pouvoir, et nous attendons de vous notre délivrance). Après un moment de recueillement, où Éléazar et Sédîr furent touchés jusqu'au fond du cœur, Éléazar continue et dit :

« Ces signes ont un sens plus directement relatif à cet ennemi lui-même. Ils peignent les nombreuses phalanges qu'il traîne à sa suite et qui sont sans cesse occupées à ronger les bases universelles et particulières de la nature. Il recrute partout ces phalanges dans les gouffres qui les resserrent par l'ordre et le pouvoir de la puissance suprême. Il est continuellement à fouiller dans la mer Rouge, dans le lac Asphaltite, dans tous les lieux de la terre et de la mer, où ont été engloutis des malfaiteurs ; le tout pour en retirer les légions qui y ont été précipitées avec eux, et cela afin de les faire servir à de nouvelles séductions, et à de nouveaux engloutissements pour les mortels qu'il peut gagner. Si les moments urgents où nous nous trouvons nous laissent le temps de parcourir en détail ces grands tableaux, je pourrais vous faire passer comme une véritable revue de toutes ces phalanges dont cet ennemi cherche à s'environner. Vous y verriez non seulement celles qui ont été englouties avec les habitants de Sodome, avec l'armée de Pharaon, avec Coré, Dathan et Abiron ; non seulement celles qu'il avait enfermées dans le veau d'or, dans le rocher de contradiction, dans le sépulcre de concupiscence, dans Jéricho, dans Haï et dans toutes les villes de Chanaan ; mais celles

même qui ont été englouties avec le genre humain, lors du déluge. Enfin, s'il faut vous le dire, vous y verriez celles qui ont été englouties dans l'univers entier et dans tous les éléments, lorsque cet ennemi a reçu le prix de son iniquité ; ce que l'histoire naturelle nous indique en nous montrant qu'il n'y a pas sur la terre une seule production qui n'ait son insecte. Vous y verriez donc passer en revue les phalanges qui ont été englouties dans l'eau, celles qui ont été englouties dans le feu, celles qui l'ont été dans la terre et dans l'air ; et c'est là le vrai sens de ces nombreux insectes que vous avez aperçus. Elles sont innombrables, ces phalanges que l'ennemi recrute de son mieux, mais telle est sa faiblesse personnelle, qu'il ne peut rien opérer d'un peu considérable dans ce monde, sans les avoir rassemblées toutes : voilà pourquoi il est si fort en mouvement dans ce monde-ci. La puissance qui lui est opposée, au contraire, est si grande, qu'elle n'a pas besoin que d'un seul acte pour dissiper toutes ces phalanges comme de la poussière ; et c'est là ce que vous a indiqué le lion que vous avez vu.

« Lorsque nous aurons plus de loisir, nous nous occuperons de ces sortes d'études : je vous mettrai à même également de considérer et de reconnaître les correspondances cachées de tous ces faits avec l'histoire de ma nation ; et vous verrez par là quels étaient les plans et les desseins de la Providence. Si nous avons si peu répondu à ses vues, ce n'était pas un titre pour les autres nations de nous décrier comme elles l'ont fait. L'espèce entière est dégradée, la sagesse divine prend les hommes tels qu'elle les rencontre ; et si elle eût manifesté ses volontés à quelque autre peuple que ce fût, y en a-t-il beaucoup qui lui eussent été plus fidèles ?

« Quant à ces trois hommes endormis qui ne se point réveillés lorsque le lion les a apportés de leur place, et qui ne s'agitent point étant plongés dans une eau bourbeuse, ils vous peignent quel est le degré d'aveuglement de ceux qui se livrent aux fausses sciences ; puisqu'au milieu de leurs prestiges les plus illusoire, il leur semble être dans leur état naturel ; et puisqu'au milieu des dangers les plus propres à leur donner une mort certaine, ils dorment dans la sécurité ; au reste ces tableaux qui n'ont eu que vous pour objet, n'ont eu lieu en effet que pour vous, et rien n'a changé, dans le cabinet, à tout ce que vous y aviez vu

précédemment. Regardez dans la flamme de la bougie pour vous en convaincre.

— En effet, dit Sédir, tout m’y paraît dans le même état qu’auparavant : les animaux, les végétaux, le lion, les insectes, tout est disparu. Le vase est ce qu’il était, et nos trois personnages sont assis sur leur chaise.

— Écoutez attentivement, dit Éléazar, le guerrier va parler à l’homme sec. » Sédir obéit, et copie ainsi ce qu’il entend :

CHANT 51

Manœuvres du guerrier contre Éléazar

« J’ai jeté dans l’égout de la rue Montmartre toutes les drogues que vous m’avez fait rassembler pour notre entreprise contre Éléazar. Cet égout passe près de sa maison ; et je ne doute point qu’au moyen des conjurations que j’ai jointes à tous ces ingrédients, la maison ne saute avant peu ; mais pour assurer la réussite de notre grand projet, voici ce qu’il nous faut faire, afin d’attaquer radicalement la vie de notre adversaire. Mon sabre et les deux baguettes ont assez infusé dans l’eau de ce vase, pour l’avoir amenée au point de corruption nécessaire. Il nous faut y jeter maintenant autant de charbons de feu, qu’il y a de lettres dans le nom de notre ennemi ; c’est un coup auquel il ne résistera pas. Reprenez vos baguettes comme je vais reprendre mon sabre, et suivez-moi à tous les pas que je vais faire. »

« Je vois le guerrier », dit Sédir, qui reprend son sabre et marche vers la cheminée ; les deux autres prennent leur baguette et le suivent. Il prend un charbon de feu sur le bout de son sabre et vient le jeter dans l’au du vase. Il retourne une seconde fois à la cheminée, et prend un second charbon sur le bout de son sabre qu’il apporte encore dans l’eau du vase ; il en fait de même une troisième fois : ses deux compagnons le suivent toujours, et ainsi jusqu’à sept fois. À chaque charbon qu’il jette dans l’eau, il se fait un violent frémissement dans le vase ; mais au septième charbon le frémissement est si fort que les trois compagnons paraissent grandement s’en réjouir.

« À présent, dit le guerrier, nous pouvons nous regarder comme étant sûrs d’avoir remporté la victoire ; et

nous pouvons faire venir le crocodile lui-même, afin qu'il dévore les restes d'Éléazar, et qu'il le fasse si bien disparaître que personne ne puisse trouver son cadavre, ni remonter à la source de la cause qui l'a fait mourir ; car ne doutons pas qu'il ne vienne d'expirer. »

— Monsieur, dit Sédir, je vois que vous vous portez bien, malgré la persuasion où ils sont que vous êtes mort de leur façon, et je pressens que nous n'aurons pas davantage à redouter de l'apparition du crocodile.

— J'aime à vous voir sans inquiétude, répondit Éléazar ; en effet, la sagesse qui veille sur vous et sur moi est assise sur un plan fixe et inébranlable ; aussi est-elle mille fois plus stable que ces solides réguliers qui ne peuvent cesser d'être d'aplomb, puisqu'ils reposent toujours sur une de leurs faces. C'est pourquoi il ne nous arrivera pas plus de mal à cette seconde tentative qu'il ne m'en est arrivé à la première. »

CHANT 52

Apparition manquée du crocodile

Il m'eut pas proféré cette dernière parole, que Sédir s'écrie : « Je l'entends, je l'entends s'avancer. Enfin nous allons en avoir raison.

— Oui, répliqua Éléazar, et pour vous prouver que nous n'avons rien à craindre, et que je puis disposer de cet événement particulier selon mon gré, je vous préviens que le crocodile ne se montrera point, et que seulement vous l'entendrez parler : continuez d'être attentif, et de me rendre compte de tout ce que vous observerez, afin que je me dirige en conséquence ».

(Et moi cher lecteur, je vous dirai qu'indépendamment des moyens qui étaient au pouvoir d'Éléazar, une main bienfaisante, liée à la société des Indépendants, fit passer invisiblement à ce digne et courageux Israélite, un ingrédient actif et sur-matériel, qui dans l'ordre naturel correspond à l'esprit de safran.)

Sédir poursuit : « Les trois personnages ont l'air fort impatients et forts inquiets de ne pas voir paraître le crocodile ; les voilà qui avalent chacun une pincée de cendres, les voilà qui tournent comme des derviches, puis ils paraissent tous écouter bien attentivement.

« Je suis le croc... croc... croc... crocodile, que vous avez ap... ap... ap... appelé. Je ne puis me mont... mont... mont... montrer ; il y a quelqu'un qui m'en emp... emp... emp... empêche ; j'ai même de la dif... dif... dif... difficulté à rem... rem... rem... remuer la langue. J'avais beau... beau... beaucoup de choses à vous dire ; je n'en puis ven... ven... ven... venir à bout. Bons... bons... bonsoir. »

(Ami lecteur, je n'ai pas besoin de vous faire observer quelle puissance s'opposait ainsi à ce que le crocodile donnât jour à tout ce qu'il avait à vous apprendre. JE sens cependant qu'il est triste pour vous de ne savoir encore ce qu'est devenu ce crocodile, et d'être venu si près de l'apprendre de lui-même, pour voir sur-le-champ renverser vos espérances. Mais, si l'on a loué l'invention de ce peintre qui couvrit d'un voile la figure d'Agamemnon, pourquoi me blâmeriez-vous aussi de mettre un voile sur la face de mon crocodile ? L'un est bien plus malaisé à peindre que l'autre. Néanmoins pour que vous ne m'accusiez pas de couper le nœud gordien au lieu de le dénouer, vous serez bientôt à portée d'apprendre ce que vous désirez, et vous m'aurez une obligation de plus, de vous l'avoir fait raconter par une bouche moins effrayante que la gueule d'un crocodile.)

Le crocodile, en disant bonsoir aux trois associés, fit souffler un vent qui éteignit le feu de la cheminée, et Sédir ne vit plus rien ; le crocodile répandit aussi une odeur qui infecta les trois associés. Il donna une telle secousse à la maison, qu'elle en fut à moitié renversée, et que deux de ces associés se trouvant ensevelis sous les débris eurent beaucoup de peine à se tirer de cette périlleuse situation ; pour le troisième, qui était le génie transformé en homme, il n'était point formé d'une substance à pouvoir être ainsi retenu sous des débris matériels, et il disparut aussitôt, en laissant ses deux compagnons dans l'embarras.

Il jaillit aussi dans les souterrains de cette maison, une fontaine d'eaux noires et bourbeuses, qu'on n'a jamais vu tarir depuis, et qui rendent cette maison inhabitable par les odeurs insupportables que ces eaux y répandent.

Quand ce tableau magique, qui n'était que la présentation de ce qui se passait réellement dans la maison de la rue Montmartre, fut à sa fin, Sédir voulut approfondir les merveilles qui venaient de s'offrir à ses yeux ; et Éléa-

zar lui donna rapidement sur tous ces objets les instructions que les circonstances pouvaient permettre.

Madame Jof présenta aussi dans ce même temps à la société des Indépendants, un tableau touchant de l'incommensurable pouvoir supérieur, qui préserve journellement les mortels de la fureur de leur ennemi, tandis qu'ils ne s'en aperçoivent seulement pas, et qu'ils n'y font pas plus d'attention que les enfants n'en font à tous les soins conservateurs de leurs nourrices : elle exposa que les tendres surveillances de ce pouvoir suprême étaient si continuelles et les dangers si imposants, que les hommes frissonneraient à la fois de frayeur et de reconnaissance, si leurs yeux s'ouvraient un instant sur la situation de l'espèce humaine dans ce bas-monde.

Mais c'est là tout l'extrait que nous avons pour le présent de cette conférence ; et nous en sommes vraiment affligés, car nous aimerions bien mieux nourrir amplement les hommes de toutes ces grandes vérités, qui devraient être leur aliment naturel et journalier, que de les accompagner comme nous le faisons dans des sentiers si coupés et si épineux. Mais de trop vastes événements nous rappellent hors de l'enceinte de nos trois malfaiteurs, pour nous livrer en ce moment à ces réflexions.

*Lève-toi donc, ma Muse, expose aux yeux du monde.
Ce que peut opérer ta science profonde ;
Promène mon esprit jusqu'au sein des enfers ;
Tu le pourras après promener dans les airs ;
Dans ces divers pays, aidé de ton courage,
Il a le ferme espoir de faire un bon voyage.*

CHANT 53

*Arrivée inopinée d'un voyageur
par l'égout de la rue Montmartre*

Près de l'égout de la rue Montmartre, non loin de la maison d'Éléazar, on entend un bruit souterrain, comme celui d'un chariot qui roule ; on sent de violentes secousses de tremblements de terre, qui agitent horriblement tout le quartier ; les vents soufflent, les animaux mugissent ; on voit même le ciel s'obscurcir dans toute l'étendue de l'horizon, et l'on crut remarquer en l'air comme des corps étrangers lancés en haut avec une

grande force : enfin tout paraît être en convulsion, lorsqu'on voit soudain un ruisseau bourbeux sortir de l'égout ; et un homme en habit vert nager dans ce ruisseau pour gagner la terre.

Tous les yeux se fixent sur cet homme vert. Sitôt qu'il est sorti de l'eau, tout le monde l'entoure. « Ah ! c'est le volontaire Ourdeck », dit quelqu'un qui le reconnut ; on se presse encore plus autour de lui, et c'est à qui lui demandera d'où il vient. « J'arrive de l'armée, » répondit-il brièvement. Puis il se tait, et on ne peut en tirer un mot de plus. Le malheureux est si mouillé, si crotté, si affamé, qu'on pouvait bien lui pardonner son silence, ayant tant de besoins pressants à satisfaire. Il est vrai que quelques amis s'empressent de l'essuyer, de le nettoyer, même de lui prêter des vêtements. Mais comment soulager sa faim ?

Cela n'empêche pas que la curiosité étouffant dans le peuple tous sentiments de compassion, on le serre, on s'en empare, et on veut le forcer de rendre un compte exact de son voyage, depuis la disparition des deux armées ; cependant, comme dans les plus grands tumultes, il se trouve toujours quelque tête froide qui rappelle les autres au bon sens et à la raison, un homme s'avance au milieu du peuple, et le harangue ainsi :

« Chers concitoyens, compagnons de ma misère, et qui me la rendez moins dure dès que je la partage avec vous, j'éprouve comme vous l'empressement de savoir ce que vous demandez à ce malheureux, avant tant d'insistance ; mais quand même il vous ferait en ce moment tous les récits que vous désirez, il faudrait encore qu'il les recommençât devant les chefs qui ont votre confiance, et qui sûrement sont au moins aussi intéressés que vous à apprendre ce qu'il a à raconter. Or, jugez, d'après l'état où vous le voyez, s'il lui serait possible de remplir plusieurs fois une pareille tâche ; je crois donc, sauf meilleur avis, qu'il conviendrait mieux que nous allussions avec lui chez le respectable Sédir, et que là nous écoutassions tous ensemble ce qu'il aurait à nous dire.

— Il a raison, dit quelqu'un de la troupe », et la troupe répétant après lui : « il a raison », on emmène le nouveau débarqué chez le lieutenant de police, qui fut surpris de cette visite, d'autant qu'Éléazar ne l'en avait pas prévenu. Nombre de curieux viennent en hâte pour entendre le voyageur ; car dans l'instant le bruit de son arrivée fut répandu.

Il n'est pas jusqu'à la sensible, mais curieuse Rachel, qui, agitée par l'explosion de l'égout de la rue de Montmartre, attirée par la nouvelle qui courait, et inquiète pour son père, ne se fût mise aussi en chemin pour être au fait de tout ce qui se passait, et pour donner à chacun, autant qu'elle pourrait, des paroles d'encouragement ou de félicitation, selon l'occurrence.

« Prêtons-nous au désir de ce peuple, dit Éléazar à Sédir. Il vous chérit, il sait l'impossibilité où vous êtes de lui procurer des subsistances, et l'aventure du moment sert à le distraire de ses besoins ; j'ai contribué plus que vous ne pensez à l'arrivée de ce volontaire, qui doit vous instruire des choses assez peu connues, et je contribuerai de tout mon pouvoir aux événements qui pourront suivre : mais je ne veux point vous flatter d'avance ; la paix et l'abondance ne renaîtront pas dans Paris, qu'il n'y ait eu trois personnages d'arrêtés. C'est au temps à les faire connaître. Je vous préviens aussi que les sciences captives ne recouvreront leur liberté que quand le crocodile lui-même sera entièrement privé de ses moyens de nuire. Ne me demandez pas pourquoi ces heureuses époques ne s'accélérent pas davantage. La grande sagesse laisse à toutes ces puissances bonnes et mauvaises, le temps et la liberté de remplir chacune leur mesure, pour servir de matière à la résipiscence encore plus qu'au jugement. Pour le moment encore plus qu'au jugement. Pour le moment, faites ranger tant de monde qu'il ne pourra tenir dans la pièce voisine ; mettez le voyageur au milieu, je lui ferai prendre une pincée de ma poudre saline, qui le soutiendra pendant son récit. Pour moi, lorsqu'il s'acquittera ainsi de sa fonction, je me retirerai un peu à l'écart, afin de suivre la mienne qui devient plus urgente à chaque moment ; je sais ce qu'il a à dire, et j'ai besoin d'être tout entier à mon œuvre ; quand il cessera de parler, nous nous approcherons, vous et moi. »

Sédir exécute fidèlement ce que dit Éléazar, et le voyageur Ourdeck, après avoir mis un peu de ce sel sur sa langue, parle ainsi au peuple assemblé, parmi lequel se trouvent nos académiciens, espérant entendre de la part de ce nouvel historien, des choses plus conformes à leur doctrine que celles qu'ils avaient apprises du crocodile.

CHANT 54

Récit du volontaire Ourdeck

« Vous voyez devant vous, cher concitoyens, le fidèle volontaire Ourdeck qui, naturalisé chez vous, a cru de son devoir de vous prêter le secours de son bras, dans les combats qui se sont donnés dans les différents quartiers de Paris. Si nos premiers efforts n'ont pas eu tout le succès que j'aurais désiré, vous savez que nos armes ont fini par être plus heureuses, et qu'elles nous promettaient une victoire complète : j'avais lieu de le croire d'après un événement extraordinaire qui avait changé mes idées un peu incrédules. Dans cet espoir, j'avais suivi les combattants à la plaine des Sablons, surtout ayant eu le bonheur de voir tomber devant moi l'épée de Roson. Mais, là, j'ai été avalé avec les deux armées, par un monstre dont on ne pourrait vous exprimer la grandeur.

« D'abord nous nous trouvâmes pêle-mêle les uns et les autres, et il y eut entre nous tous un choc effroyable, tant de nos personnes que de nos armes et de la terre que le monstre avait avalée.

« Dans le premier moment, nous fûmes plongés dans une obscurité profonde ; mais peu de temps après, soit que le monstre eût d'espace en espace des soupiraux, soit qu'il y ait une lumière affectée aux ténèbres et qui fait qu'on s'habitue même à leur épouvantable séjour, nous commençâmes à apercevoir quelques crépuscules et bientôt assez de clarté, pour pouvoir discerner les objets qui nous environnait, et surtout les différents organes et viscères de ce monstre qui nous avalait sans nous digérer ; et je remarquai avec surprise que ces viscères et les organes intérieurs de cet animal portaient chacun une inscription où se voyait le nom d'un de ces génies qui avaient figuré dans la relation du cap Horn ; ce qui me fit pressentir en quel lieu et en quelle compagnie je me trouvais.

« Je le sus bien mieux encore quand je me sentis tirer dans tous les sens et dans tous les points de mon existence, par toutes les puissances diverses attachées à ces noms qui tapissaient l'intérieur du monstre ; il faut que tout ce qui constitue cet être, et tous les ingrédients qui le composent soient ensemble dans une séparation et une dissolution continuelle, puisqu'ils opéraient sur mes propres éléments le sentiment effroyable d'une pareille sépa-

ration, et d'une pareille dissolution. Telle est l'épouvantable impression que l'on éprouve d'abord en entrant dans ce monstre ; elle n'a jamais cessé tant que j'y ai demeuré ; et si je n'y ai pas perdu la vie, il faut qu'une puissance supérieure ait mis sa main protectrice sur nos corps mortels.

« Bientôt on nous dépouilla de nos vêtements et on les remplaça par des habits extrêmement étroits et d'une étoffe dont la rudesse est inimaginable ; et tous ces habits étaient marqués au timbre de l'un de ces génies. Cela fait, les deux armées reçurent ordre de faire route l'une devant l'autre, sans qu'il leur fût permis de s'approcher. L'armée des bons français marchait la dernière et semblait chasser l'autre devant elle, comme par suite de la victoire que nous avons déjà remportée dans la plaine. Nous avons même une ardeur extrême de continuer la bataille et de nous mesurer corps à corps ; mais le pouvoir de l'animal semblait vouloir nous faire souffrir par notre colère même, en la comprimant, et en ne lui laissant prendre aucun essor.

« Après neuf stations dans différents viscères de cet animal, je fus comme entraîné avec les deux armées jusque dans un grand gouffre que je pris avec raison pour être le bas-ventre du monstre, et dont la capacité semblait s'étendre jusqu'au bas de sa queue ; et bientôt nous apprîmes avec surprise une tradition qui régnait dans ces abîmes : c'est que cette queue elle-même était clouée dans le souterrain d'une pyramide d'Égypte, sans qu'elle pût s'en détacher, quelques efforts qu'elle fit, mais que le corps de l'animal avait le pouvoir de s'étendre à son gré dans toutes les parties de l'univers. Autrefois je n'aurais jamais cru tout ce que je venais de voir et toute ce que je voyais, quand mille témoins l'auraient attesté. Ainsi je ne me flatte pas, Messieurs, que vous me croyiez sur tous mes récits : mais vous avez souhaité de m'entendre, je vais répondre à vos désirs. » (À ce début, mille claquements de mains, mille cris : c'est là en effet ce que le crocodile nous a dit lui-même.)

CHANT 55

*Suite du récit d'Ourdeck. Entrée des armées
dans les profondeurs du crocodile*

« En entrant dans ce gouffre, ou dans le bas-ventre de l'animal, qui était éclairé, comme le reste de son corps, par une lumière que vous pourriez appeler ténébreuse, je le trouvai rempli d'êtres vivants hommes et femmes, de toutes nations et de toutes professions. Quoique vivants, tous ces êtres n'étaient point palpables comme nous ; ils n'avaient que la forme d'êtres, et ils n'en avaient pas la substance. Cependant nous, quoique nous fussions vivants corporellement, nous n'éprouvions point la faim, parce que toutes nos facultés digestives étaient suspendues.

« Les hommes et les femmes de différentes nations étaient partagés en familles, ou petites sociétés particulières ; et quoique nous fussions plus matériels que cette nouvelle espèce d'homme, on nous attacha cependant à leurs diverses sociétés ; on distribua dans un instant les individus des deux armées entre ces diverses familles impalpables. Cette distribution se fit, non seulement d'après les différentes professions ou habitudes que nous avions eues, auparavant sur la terre, mais encore selon les signes que les génies avaient attachés sur nous, parce qu'on ne nous plaçait que dans les familles qui étaient régies par le même génie que nous.

« Comme voyageur dans le Nord et par la nature de mon signe, je tombai dans une famille tartare, qui avait été attachée à la nouvelle doctrine de Fo. Le but des génies, en nous distribuant ainsi, était de tâcher de tirer de nous par le moyen de ceux avec qui ils nous associaient, tous les secrets qu'ils pouvaient, relativement à tout ce qui se passe sur la terre, soit dans la politique, soit dans la nature, soit dans les sciences.

« Aussi la famille tartare avec qui j'étais lié ne négligea rien pour me faire parler ; et le génie qui la gouvernait, elle et moi, ne cessait de la presser là-dessus. Mais dans la situation où je me trouvais, et persuadé comme je l'étais que cette classe d'êtres n'avait que de mauvais desseins, je n'ouvrais pas la bouche ; et je ne l'aurais pas ouverte quand même j'aurais eu plus de choses à leur apprendre que j'en avais réellement.

« Notre génie s'apercevant de ma résistance, voulut se charger lui-même de me questionner ; et il commença par me menacer de toute sa rigueur, si je ne le satisfaisais point ; et voyant que je tenais ferme : « Regarde, me dit-il, comment les autres génies traitent tes compagnons qui, sûrement, auront été aussi récalcitrants que toi.

« En effet, je vis combien on les maltraitait pour les faire parler. Il me semblait qu'on exerçait sur eux les mêmes tourments, que les malfaiteurs de notre monde exercent quelquefois sur des malheureux, pour leur faire avouer où ils ont déposé leur argent. « Veux-tu bien m'apprendre, disait un génie à mes tristes compagnons d'infortune, comment est-ce qu'on fait de l'or ? » « Veux-tu m'apprendre, disait l'autre, l'état actuel des cabinets politiques d'Europe ? » « Veux-tu m'apprendre, disait un troisième, quel est le secret auquel tient l'étonnante propriété de l'aimant ? » Et puis, ils redoublaient de supplices à mesure que mes compagnons s'obstinaient au silence, soit qu'ils ne voulussent pas parler, soit qu'ils n'eussent rien à dire.

« Quand le génie qui me questionnait, eut vu que, malgré cet horrible spectacle, je ne persistais pas moins à rester muet, il se prépara tout de bon à me traiter comme mes camarades ; ce fut alors que me revinrent dans la pensée les paroles frappantes d'une personne qui vous est inconnue. Ce souvenir ranima ma confiance, et ma confiance ranimant mon courage, je lançai sur ce génie un regard si fier et si imposant, qu'il se calma et ne me questionna pas davantage ; j'entendis seulement quelques mot qu'il marmottait en dessous, et qui me semblaient dire que s'ils n'avaient jamais rencontré que des gens aussi têtus que moi, ils n'auraient jamais rien appris de ce qui se passe dans l'univers et qu'ils ne sauraient comment gouverner le monde.

« Je compris par là combien il est important d'être sur ses gardes, lorsqu'on se livre à la carrière des sciences, puisque par l'envie et les exactions où cela nous expose de la part de ces génies malfaisants, on peut devenir, un jour, par faiblesse, le contribuable de l'iniquité, comme les savants le sont si souvent ici-bas par leur amour-propre ; car, même sans parler les savants, par leur seul orgueil, doivent ouvrir en eux la porte à ces mauvais génies, et leur communiquer une partie de leurs sciences. »

CHANT 56

Suite du récit d'Ourdeck. La femme tartare

« Me trouvant moins obsédé, et aussi libre que je pouvais l'être dans un pareil lieu, je liai conversation avec une femme tartare qui m'avait paru être ce qu'il y avait de moins mauvais dans la famille à laquelle j'étais attaché. Elle avait pris intérêt à moi, en voyant comme j'avais résisté au génie, et surtout quand elle sut que j'avais parcouru son pays, en allant à la Chine, en qualité de secrétaire d'ambassade : elle me parlait d'une manière beaucoup moins brusque que les autres ; et voici l'abrégé de ce que j'appris d'elle.

« Je suis venue ici, me dit-elle, plusieurs siècles avant le temps où vivait Confucius ; c'est de notre famille que descend la dynastie tartare qui, la première, a renversé le trône de la Chine. Le destin nous punit d'avance, parce qu'il connut l'esprit d'ambition et de cupidité que nous transmettrions à nos descendants ; il s'aperçut même que dès le temps que nous existions encore sur la terre, nous étions si remuants et si gênants pour nos voisins que nous ne pouvions vivre en paix avec aucun d'eux. Aussi, au milieu d'une révolte que nous occasionnâmes, pour nous emparer d'un royaume limitrophe du nôtre, nous périmés tous, et nous fûmes transférés ici, pour y rester aussi longtemps qu'il plaira à ce puissant destin qui nous maîtrise, et dont nous ne pouvons nous défendre ; ce n'est pas que, comme femme, j'aie pu agir bien fortement dans cette révolution-là, mais j'ai suivi le sort de ma famille, et je me trouve condamnée avec elle, pour ne l'avoir pas contenue autant que j'aurais pu le faire.

« Toutes les autres familles que vous apercevez ici, sont, comme la nôtre, sous le joug de la même puissance qui nous maîtrise, et nous fait servir au tourment les uns des autres ; car il nous arrive souvent d'avoir entre nous de rudes combats, où nous nous faisons plus de mal, et où nous nous portons des coups plus cruels que ceux que les corps de matière peuvent se porter entre eux.

« Vous voyez devant vous la famille chinoise, que la nôtre a renversée du trône ; et depuis de moment, nous sommes presque toujours en état de guerre, d'autant plus affreux, que nous avons beau nous frapper et nous couvrir de blessures, nous ne pouvons jamais mourir ; plus loin vous voyez la famille d'Agamemmon et celle du mal-

heureux Priam. De ce côté, la famille de César, et en face, celle de Pompée, qui sont également aux prises continuellement. De l'autre côté, sont les familles d'Auguste et d'Antoine, et entr'elles deux, la belle Cléopâtre, pour leur servir continuellement de pomme de discorde. »

(Vous ne serez pas surpris, ami lecteur, qu'à tous ces récits historiques et à tous ceux de ce genre qui pourront suivre, une grande partie des auditeurs s'ennuyant et n'y comprenant rien, l'assemblée ne se dégarnît un peu.)

« Vous voyez dans l'enfoncement les familles d'Alexandre et de Darius, les familles de Marius et de Sylla, les familles de Sapor et de Valérien, les familles d'Ali et d'Omar, les familles de Bajazet et de Tamerlan, les familles d'York et de Lancastre, les familles d'Orléans et d'Armagnac, enfin celle des Fiesque et des Doria, de Stuart et d'Orange, des Pizarre et d'Atahualpa, de Charles douze et de Patkul, et de quantité d'autres illustres ennemis qui se sont dévorés sur la terre. Ici, toutes les familles sont toujours en opposition une contre une, comme elles l'ont été dans votre monde, afin que le tableau de leurs passions ne s'efface point.

« Le destin dépose ici, selon la même loi, tous les autres célèbres adversaires qui se sont disputés sur la terre pour d'autres ambitions que celles des conquêtes. Les savants, les docteurs, les zéloteurs fanatiques des religions y sont tous en disputes les uns contre les autres, et leur fureur surpasse encore celle des anciens conquérants et celle des usurpateurs. Tous ceux qui y arrivent, sont mis sur-le-champ à la question, pour en tirer toutes les connaissances, et toutes les lumières qu'ils peuvent avoir, comme vous avez vu qu'on y a mis vos compagnons, et qu'on a été prêt de vous y mettre vous-même ; et nous y avons été mis, ma famille et moi, comme les autres ; mais cette question est bien plus rude pour nous que pour ceux qui ont encore leur corps de matière, parce que les coups qu'on nous porte frappent dans le vif. Une autre conséquence fâcheuse de notre destin, quand nous avons mérité de venir dans ces abîmes, c'est qu'étant plus intimement liés à ce monstre par notre mort que ne le sont les hommes vivants, nous n'avons pas, comme vous l'avez eu, le pouvoir de lui résister longtemps, et il finit toujours par nous arracher tous nos secrets. Enfin ce qui fait qu'il gagne aussi plus avec nous, c'est que par notre

mort nos connaissances se développent infiniment plus qu'elles ne le sont pendant la vie mortelle ; et c'est là ce que le monstre ramasse soigneusement et journellement, afin de pouvoir ensuite avec ces biens dérobés aller se glorifier sur la terre, régir le monde, éblouir et égarer les malheureux mortels. C'est pour cela aussi que quand il ne trouve plus parmi nous à puiser de nouvelles lumières, et que les hommes vivants dans votre monde sont trop récalcitrants ou trop prudents pour se prêter à ses desseins, il suscite des troubles, des guerres, des maladies, ou même occasionne de violentes catastrophes dans la nature qui ôtent la vie à nombre de mortels, et les précipitent ici-bas, où le monstre cherche bien vite à épuiser sur eux la soif et l'ardeur qu'il a d'acquérir des connaissances ; d'autant que sa mémoire n'étant pas fidèle, ses connaissances ne lui servent de rien, et que c'est toujours à recommencer : ce qui est la véritable source du proverbe qui dit que le bien dérobé ne profite jamais.

« Je ne puis vous dire quelle est la profondeur de ces abîmes que nous habitons ; personne ne peut les parcourir, parce que chaque famille est condamnée à rester dans son enceinte avec la famille adverse. Tout ce que nous savons, c'est que dans les plus basses de ces profondeurs, résident ceux des hommes qui, sur la terre, ont fait profession des sciences iniques et de la magie perverse, par laquelle ils se sont rendus les ministres du monstre, qui les tient à présent dans des chaînes bien plus étroites encore que les nôtres ; et voilà comme il récompense ses sectateurs. On dit que quelques-fois il y a de ces malheureux qui s'échappent de leur prison et viennent augmenter le désordre de la nôtre ; mais depuis mon séjour ici, je n'en ai pas encore vu d'exemple.

« Quant aux autres mortels, tout ce que nous savons, c'est qu'à mesure qu'il arrive ici de nouvelles familles de dessus la terre, ces abîmes s'étendent à proportion, de façon que nous n'avons pas sujet de croire qu'ils puissent jamais se remplir, et que la place manque pour emprisonner les malfaiteurs.

« Comme le même esprit qui a gouverné toutes ces différentes familles que vous voyez, gouverne encore celles qui sont sur la terre, et les gouvernera jusqu'à la fin des siècles, toutes les agitations qu'il occasionne parmi les hommes, se font ressentir jusqu'à nous, le tout selon des lois de correspondances et de similitudes ; ainsi il ne

se passe là-haut aucun mal auquel nous ne soyons liés, et dont nous ne souffrions mille fois plus que les hommes qui sont encore mortels.

« Il faut même que les maux qui vous ont fait descendre jusqu'ici soient bien grands, car nous n'avons jamais tant souffert que depuis quelques temps : l'enfer entier a semblé déchaîné : les feux ardents ont paru embrasser tous ces lieux, et ont menacé à tout moment de nous dévorer par leur chaleur : nous avons éprouvé des secousses extraordinaires, nous nous sommes frappés de mille coups ; tous ces abîmes ont tremblé, et dans ce chaos nous avons cru un moment que toutes ces cavernes allaient se rompre, que nous allions recouvrer la liberté, ou que l'univers allait finir. Nous n'entendions que des hurlements et des imprécations ; nous entendions préférer des noms inconnus pour nous, et parmi lesquels il s'en trouvait qui paraissaient avoir un empire absolu sur ces tristes régions et sur celui qui les dirige. »

CHANT 57

Suite du récit d'Ourdeck. Confidences de la femme tartare

« Si j'étais sûre, me dit-elle, en me regardant fixement, que vous sussiez garder le secret, et que vous ne m'exposassiez pas à toutes les corrections que pourrait m'attirer mon indiscretion, je vous ferais connaître par quel moyen, indépendamment des correspondances naturelles de votre monde avec celui-ci, l'animal qui nous tient enfermés entretient des relations avec tout l'univers, et gouverne tous les cabinets, toute la politique et toutes les autorités de la terre. »

— Oh ! comptez sur moi, lui jurai-je avec empressement ; je n'ai jamais su payer une complaisance par une trahison.

— Quand vous ne seriez pas aussi bon que vous me le paraissez, répondit-elle, je n'ai pas encore été à portée, depuis que je suis ici, de confier un secret à un être vivant corporellement ; car de tous les guerriers que le monstre a avalés depuis que je suis ici, soit ceux de l'armée de Cambyse, soit ceux de mille autres troupes de terre et de mer, vous êtes les premiers, qui à ma connaissance, y soyez descendus en vie, tous les autres

y viennent suffoqués. Je suis donc tentée de profiter de l'occasion ; au reste mon indiscretion, si c'en est une, sera mitigée, en ce que vous n'aurez qu'à regarder, et que je n'aurai rien à dire. Figurez-vous en outre que les images sous lesquelles les objets se peindront à vous, ne sont que pour se proportionner à votre manière d'être ; et que, pour nous, il nous est donné de voir les choses plus intimement. »

« Alors elle me fit approcher d'un enfoncement qui n'était séparé d'elle que par une membrane de l'animal, assez transparente pour me laisser voir au travers ce qui se passait dans ce réduit ; et ce réduit, d'après l'anatomie comparée, me parut répondre à ce qu'on appelle dans l'homme la vésicule du fiel, et il portait pour inscription le nom du génie du soufre : j'y aperçus dans un des côtés plusieurs niches renfermant chacune une statue. Ces statues étaient toutes estropiées ou mutilées, et en outre elles étaient couvertes de chaînes. Au-dessus de chaque niche, il y avait écrit le nom d'une science : telle que la métaphysique, la politique, la physique, etc., et au-dessous de chacune de ces mêmes niches il y avait un de ces meubles de basse-cour, dans lequel on tient renfermées de la volaille pour l'engraisser ; mais au lieu de volaille, je voyais dans les différentes cases de ces meubles autant de figures humaines, un peu pâles, mais bouffies d'embonpoint. L'on m'ouvrit l'intelligence, et l'on m'apprit que ces différentes figures représentaient celles des faux savants de la terre, qui se repaissaient aveuglément et avec orgueil de toutes ces sciences mutilées, avec lesquelles ils trompaient les hommes ; que les sciences qui avaient perdu depuis longtemps leur principe de vie, étaient restées sous la main du maître de cette ménagerie qui ne les employait qu'à ses desseins perfides et destructeurs, que ce maître retenait ainsi dans sa ménagerie ces partisans de ces sciences tronquées jusqu'à ce qu'il les eût engraisés, et qu'il les jugeât propres à être égorgés pour le service de sa table ; et qu'en attendant, c'est par le moyen des connaissances qu'il tirait d'eux, qu'il correspond avec toutes les sociétés savantes de la terre.

« J'y aperçus ensuite dans le côté opposé un grand clavecin dont chaque touche était marquée d'un caractère différent, et représentant, l'un un lézard, l'autre un crapaud, l'autre la foudre enflammée, et ainsi de toute sorte d'objets, tels que des étoiles, des plantes, des comètes :

une main invisible faisait sans cesse jouer ces touches et en tirait des sons d'une telle discordance et d'une telle disharmonie, que mes oreilles étaient au supplice ; et je présumai de là ce que devait souffrir l'univers par de pareilles correspondances.

« Je vis dans ce même réduit trois personnes assises autour d'une table, et jouant à la « triomphe » avec des cartes sur lesquelles, au lieu des figures ordinaires, étaient peints les différents royaumes, souverainetés, et autres établissements de toute la terre : les chances de leur jeu étaient ce qui réglait le sort des souverainetés de ce monde ; et comme le jeu ne cessait point, et que la variété des chances était continuelle, je compris par là d'où venait le perpétuel bouleversement des empires de la terre.

« À côté de ces trois personnes, j'en voyais plusieurs occupées à recevoir des lettres et à en faire partir d'autres en réponse ; et cela si promptement, que mon œil avait peine à suivre ce mouvement rapide. Cependant je pus lire, à la dérobée, trois ou quatre de ces adresses, pendant qu'on les écrivait ; une en tartare, au grand Lama, une en français, sous le nom à moi inconnu de la femme de poids à Paris, une en allemand, à l'université de Groningue, et une en latin, à la diète de Ratisbonne.

« Mais après ce que la femme tartare m'avait déjà révélé, je ne doutai plus que ce ne fût là le bureau général d'où partaient les avis et les instructions qui réglaient le monde ; et j'eus la preuve que l'animal qui nous avait avalés avait en effet avec la terre des relations qu'on ne pouvait nombrer, et qu'il devait être bien instruit de tout ce qui s'y passait.

« Cependant j'aurais eu de la peine à croire qu'il ne manquait rien à ses connaissances en ce genre et que les instructions qu'il envoyait remplissent toujours infailliblement ses desseins. En effet, je vis quelques-unes de ces lettres, soit partantes, soit arrivantes, se consumer en l'air, et disparaître en fumée ; ce qui me prouva qu'il devait y avoir des lacunes dans le commerce de cet animal avec le monde.

« Satisfait de ce que je venais d'apprendre, je me rapprochai de celle qui m'avait mis sur la voie, et je lui renouvelai les assurances de ma discrétion. »

CHANT 58

Suite du récit d'Ourdeck. Tableau de correspondance

« Mais, Messieurs, à peine eûmes-nous renoué notre conversation, que nous fûmes détournés par un spectacle auquel nous ne pûmes rien comprendre, et dont, peut-être, avez-vous seuls la clef, ainsi que celle de toutes les énigmes que je viens de vous rapporter.

« Sachez donc qu'en ce moment, nous vîmes paraître une immense chaudière que l'on posa par terre, à peu de distance de nous. Après l'avoir considérée quelques instants, nous attendions pour savoir l'usage qu'on ne allait faire, ce qu'on allait mettre dedans, et comment on mettrait le bois et le feu par-dessous, puisqu'elle était posée sur la terre : mais bientôt nous aperçûmes et entendîmes tomber dedans, sans que nous sussions d'où ils venaient, des livres de toute grandeurs, et de toute espèce d'écriture, qui s'entassèrent pêle-mêle dans cette chaudière, jusqu'à ce qu'elle fût comble.

« Au lieu du feu que nous nous attendions à voir allumer, nous vîmes passer au-dessus de la chaudière, plusieurs étoiles pâles, et d'un blanc mat. L'atmosphère devint plus froide qu'auparavant, et se chargea de vapeurs épaisses ; et en peu de moments, nous vîmes cette masse de livres tomber en *deliquium* : et même, pour en hâter la dissolution et la mixtion, plusieurs femmes parurent autour de la chaudière, ayant de grandes perches, avec lesquelles elles retournaient et remuaient les livres dans tous les sens, jusqu'à ce qu'elles les eussent réduits en une pâte molle, telle que de la véritable bouillie.

« Cela fait, la scène changea et nous offrit un tableau singulier ; ces mêmes femmes qui venaient de travailler à ce *deliquium* des livres parurent tout à coup assises, et ayant chacune, sur leurs genoux, un grand enfant emmaillotté : elles puisèrent alors de cette bouillie dans la chaudière, avec une cuiller, et en donnèrent abondamment à chacun de leurs nourrissons.

(Ici ceux de nos académiciens qui étaient présents, ne purent s'empêcher de froncer le bec, et le peuple de sourire un peu ; et le lecteur s'en rappellera bien la raison, quoique l'orateur lui-même ne fût pas dans le secret du prodige qu'il avait vu.)

« Quand cet extraordinaire repas fut fini, chaudière, femmes, nourrissons, tout disparut, l'air reprit sa chaleur ordinaire, et il n'y eut plus aucune trace de ce qui venait de ses passer, si ce n'est que nous entendîmes à plusieurs reprises de grands éclats de rire.

« Je demandai à la femme tartare si elle pouvait m'expliquer le sens de ce prodige ; elle me dit qu'elle n'avait jamais rien vu de cette espèce ; qu'elle n'y comprenait rien du tout, et que ce ne serait probablement que sur la terre que l'on ne aurait l'explication. »

CHANT 59

Suite du récit d'Ourdeck.

Commotions dans les profondeurs du crocodile

« Cette femme malheureuse et complaisante ne m'avait parlé que trop vrai, en me racontant toutes les commotions qui arrivaient de temps en temps dans ces sombres demeures ; et je ne tardai pas à en avoir la preuve. Je vis arriver différentes troupes d'hommes, qui venaient de mourir dans diverses parties de la terre. À mesure qu'ils descendaient, on les plaçait parmi les différents groupes qui remplissaient les diverses distributions de ces souterrains ; et sur-le-champ on les mettait à la question, pour tirer d'eux tout ce qu'ils pouvaient savoir de relatif au monde qu'ils venaient de quitter. Je ne puis vous peindre les contorsions effroyables que je leur voyais faire, et qui m'annonçaient l'excès des supplices qu'on leur faisait souffrir. Car ils avaient beau, pour la plupart, raconter tout ce qu'ils savaient, et même tout ce qu'ils ne savaient pas, afin d'obtenir du relâche, on ne les tourmentait pas moins, parce que, dans ce lieu où le mensonge seul est dominant, on les soupçonnait toujours ou de mentir, ou de ne pas dire tout ce qui était à leur connaissance.

« Au milieu de ces scènes d'horreur, je vis s'avancer un vieillard qui arrivait de votre monde, où il venait de mourir. Il dit tout haut à ceux qui se disposaient à le mettre à la question : « Il est inutile que vous usiez de violences, pour me faire parler ; je vais vous dire, de bonne volonté, une nouvelle qui vous surprendra : c'est que j'ai appris sur la terre, peu de temps avant de la quitter, que toutes les personnes gracieuses qui se trouvent ici, en se-

ront bientôt délivrées ; que peu de temps après, les sciences recouvreront aussi leur liberté, parce que le moule du temps sera brisé, et que l'empire des mauvais génies sera aboli. »

« À ces mots tous ces génies mauvais s'enflamment : non seulement ils martyrisent ce malheureux vieillard, mais ils se donnent le mot pour exercer de nouvelles fureurs sur toutes les ombres et les autres êtres qui étaient en leur puissance ; et dans l'instant, tout fut en combustion dans ces abîmes, parce que quantités d'ombres, remplies d'espérance, se défendaient d'autant plus contre leurs bourreaux, et que les autres ombres ne cherchaient qu'à prendre le parti de leurs maîtres. Aussi je n'entreprendrai pas de vous faire la peinture des épouvantables commotions dont j'ai été le témoin.

« Elles ne firent que s'augmenter encore par l'envie qu'il prit aux mauvais génies de consulter, dans un cas si urgent, les iniques magiciens qui étaient détenus dans les plus basses profondeurs de ces abîmes, et en même temps, de les appeler comme un renfort, pour contenir plus aisément les ombres rebelles.

« Il faut, en effet, que ces plus basses profondeurs, dont m'avait parlé la femme tartare, se soient ouvertes dans ce moment-là, et qu'il en soit sorti quelques-uns de ces iniques magiciens qu'elle m'avait dit y être détenus. Car je vis paraître, au milieu du chaos où nous étions, des personnages plus effrayants encore que les autres, et mille fois plus redoutables, puisque c'était un feu réel qui sortait, à l'un de ses mains, à l'autre de ses pieds, à l'autre de toute la surface de sa tête. Ils parcouraient tout ce champ de bataille avec une rapidité et une fureur inconcevables ; ils prononçaient hautement des noms barbares à moi inconnus, et tout ce qu'ils touchaient, brûlait sur-le-champ, de ce feu réel dont ils brûlaient eux-mêmes sans se consumer.

« Tous ces tableaux horribles devinrent bientôt si confus, que je ne distinguai plus ni formes ni figures, dans tout ce qui m'environnait. Je cherchais en vain de tous mes yeux cette excellente femme tartare à qui j'appartenais, et pour le bonheur de qui je me sentis vivement intéressé. Tout me paraissait une seule masse de feu, se portant toute entière d'un côté de ces abîmes à l'autre, presque dans le même moment ; et tout me faisait craindre à chaque instant un embrasement qui rédui-

sît en poudre et l'enceinte qui formait tous ces abîmes et nous autres, pauvres mortels, qui y étions renfermés, et qui n'étions pas impalpables comme les ombres. Je tâchais de me rappeler les bons avis de cette même personne que vous ne connaissez point, mais dont le souvenir m'avait déjà été si utile dans cet horrible séjour, et qui m'avait annoncé le voyage que je viens de faire.

« Aussi le sort m'a protégé d'une manière signalée au milieu de ces funestes catastrophes. Il a voulu que par l'effet de ces puissantes commotions, je me trouvasse placé à l'origine d'un vaisseau capillaire du monstre qui nous avait tous avalés : je profitai de l'occasion, j'entrai dans ce vaisseau capillaire, j'y marchai fort à mon aise, pendant un temps qui me parut bien long, quoiqu'il soit impossible dans ces lieux ténébreux de mesurer la durée, parce que, malgré la lumière ténébreuse qui y règne, cependant le jour ne s'y lève point et ne s'y couche point.

« J'y trouvai une température douce et rafraîchissante, en comparaison de celle que je venais de quitter : je sentis même que naturellement on me défaisait des habits nouveaux et gênants qu'on nous avait donnés à tous, et qu'on me rendait mon premier habit. Quant aux deux armées, je ne sais absolument rien sur le sort qu'elles auront subi dans cette secousse ; et il m'est bien dur de ne pouvoir rien vous en apprendre ; enfin j'arrivai à l'extrémité extérieure de ce vaisseau capillaire qui m'avait été si salutaire ; et il se trouva déboucher dans un grand souterrain où j'eus lieu de faire des observations qui sont dignes d'attention, et qui se sont terminées par un tremblement de terre auquel je dois tout mon salut. »

(Ici Ourdeck se tut. Mais alors une voix se fit entendre au-dessus de l'assemblée, et dit : « Ce ne sera pas par sa bouche que vous entendrez les choses dignes d'attention, qu'il vous annonce. Vous les apprendrez par le psychographe. »)

CHANT 60

Subsistance passagère procurée par Éléazar

Personne ne comprit ce que c'était que le psychographe ; mais les plus proches voisins d'Ourdeck se hâtèrent, en parlant tous à la fois, de lui raconter ce qui s'était pas-

sé à Paris depuis qu'il s'en était absenté ; et ce ne fut pas sans surprise qu'il entendit parler du cours scientifique du crocodile, de la bouillie des livres, du rapport à l'Académie, et surtout des dons particuliers dont était pourvu Éléazar, et qui lui avaient déjà été si utiles. Ce qu'il put entendre ne fit qu'augmenter l'envie qu'il avait d'aller se jeter au col de ce bon Israélite ; il voulait aussi voler vers Rachel qu'il reconnut, pour lui avoir adressé, en courant, quelques paroles, dans la rue Montmartre, et qu'on lui montra comme étant un digne appui de son père, Éléazar, dans toutes ses entreprises, et qui en effet était occupée à donner aux uns et aux autres quelques bonnes idées sur tout ce qu'on venait d'entendre.

Mais l'assemblée ne lui donna pas le temps de suivre le penchant qui le pressait. Comme elle avait écouté d'assez longs discours, pendant lesquels il s'était fait une sorte de diversion à son besoin dévorant, l'horrible faim renouvela dans cet intervalle tous ses assauts. On n'entendit bientôt plus que des cris et des hurlements. Quelques-uns de ces affamés se roulaient par terre, d'autres erraient çà et là, suivant leurs forces ; on ne voyait que des groupes se formant, se rompant, se reformant de nouveau, et n'offrant partout que l'image de la couleur et de la confusion.

Ces malheureux auraient succombé dès l'instant, si le puissant Éléazar, suspendant son propre travail, n'eût étendu jusqu'à eux les secours salutaires dont ses moyens cachés étaient la source. Hélas, il ne pouvait pas en agir avec chacun des assistants comme il en avait agi avec l'orateur ; c'est-à-dire donner à chacun d'eux une prise de sa poudre saline, parce qu'en supposant qu'elle eût eu la propriété de ne se point diminuer et de suffire à cette multitude, il aurait consommé un temps considérable à faire ainsi le tour de l'assemblée.

Il préféra un moyen plus court, mais qui, à la vérité, était inférieur en efficacité ; ce fut de jeter sur la terre une prise de cette poudre saline, en prenant la précaution de la disperser le plus possible.

À peine eut-il fait cette espèce d'aspersion, que chacun vit naître, à ses pieds, comme des touffes de verdure, où il semblait même, par-ci, par-là, se former quelques épis. Dans toute autre circonstance, la surprise et l'admiration auraient été les seules impressions que cet événement extraordinaire eût occasionnées ; mais dans

l'état d'inanition où l'assemblée se trouvait, l'avidité d'une faim dévorante fut le seul effet qui en résulta dans les assistants, et ils se jetèrent tous, avec une fureur qui ne se peut peindre, sur ces mets inattendus : en un instant toute la verdure fut rasée ou broutée, et le besoin qui n'était sûrement pas encore calmé par cette première réfection, continua à se faire sentir avec plus d'ardeur.

*C'est ainsi qu'un penchant beaucoup plus dangereux
N'en devient que plus vif, si, dans nos premiers feux,
Par quelques doux regards une âme nous amorce ;
Une force toujours attire une autre force.*

CHANT 61

Événement surnaturel. Les armées sorties de leur abîmes

Une merveille inattendue vint au moins les distraire de leurs souffrances, pour un instant ; et cette merveille, valeureux Ourdeck, vous n'y étiez sûrement pas préparé ; mais vous étiez fait pour les aventures surprenantes. Il faut donc savoir que l'on vit paraître subitement dans les airs une étoile brillante au-dessus de l'assemblée, et qu'il sortit, du milieu de cette étoile, une voix douce et argentine, qui dit ces paroles consolantes :

« Je suis la femme tartare dont Ourdeck s'est occupé, en sortant du monstre ; ce simple mouvement intérieur de sa part m'a procuré ma délivrance : je suis libre, moi et toute ma famille, et nous voulons désormais, autant qu'il nous sera permis, concourir de tout notre pouvoir à la défense de sa patrie adoptive, par reconnaissance pour lui. Je sais aussi que nombre d'autres familles ont été entraînées par notre atmosphère, et qu'en nous arrachant à notre prison, notre attraction leur a fait également recouvrer leur liberté : tant un bienfait et un bon désir sont féconds et engendrent des fruits innombrables. Ces familles se sont répandues dans diverses régions, où elles vont opérer d'heureux effets, comme ma famille et moi nous nous proposons d'en opérer dans ce pays ; et c'est le désir d'Ourdeck qui aura produit tous ces biens. Il n'est resté dans le sein du monstre que ceux qui sont détenus dans les plus basses profondeurs de son corps, comme ayant atteint sur la terre les derniers degrés du crime ; et comme ne pouvant pas être délivrés par les désirs de

l'homme. J'ai encore à vous apprendre que les deux armées sont aussi sorties de leurs abîmes, et qu'elles respirent actuellement un air très libre ; mais il ne m'est pas permis de vous rien dire de plus sur leur sort. » La voix se tut, et l'étoile disparut.

Un spectacle si extraordinaire, des nouvelles si inattendues, un mot si rassurant, quoique si court, sur les deux armées, suffisaient pour étonner à la fois, et transporter de joie les auditeurs. Mais, hélas, il leur fallut payer cette joie, puisque pour les mortels il n'y a point de bonheur qui ne s'achète. On ne sera donc pas surpris que le secours passager de la légère verdure, qui avait restauré l'assemblée pour quelques moments, eût un peu mis la ville en mouvement.

En effet, sitôt que les premiers bruits s'en répandirent, on vit affluer de tout côté une foule de peuple beaucoup plus grande que celle qui avait couru après Ourdeck ; et, dans ce nombre, il faut compter ceux qui, s'étant en allés par ennui, revenaient pressés par l'espoir de trouver quelque nourriture. Ceux au contraire qui avaient déjà occupé la place, et qui avaient goûté de ce salutaire aiment, ne voulaient point désemparer.

Ici le même esprit qui avait occasionné la révolte, et toutes les catastrophes que nous avons vues, ranima ses forces, pour faire payer chèrement le bienfait d'Éléazar ; et quoiqu'il n'y eût plus d'armées dans Paris, il se trouva cependant, sur le terrain de l'auditoire, autant d'ennemis que d'individus, c'est-à-dire autant que la place en pouvait contenir.

Ce n'étaient plus, il est vrai, ces guerriers armés de toutes pièces qui se sont tant distingués à la halle aux blés ; les formes et les méthodes militaires étaient mises à part, et étaient remplacées par des manières de ses battre moins distinguées, mais aussi moins imposantes. En outre, des puissances plus qu'humaines, mais aveugles et méchantes, ne craignirent point même de s'employer dans le combat ; car on vit en l'air des nuages sombres, d'où sortaient des traits enflammés qui se lançaient indistinctement sur tous les combattants des deux partis, les renversaient et les faisaient beaucoup souffrir, à la mort près qu'il ne leur donnaient point.

Mais qui doute que l'homme venu d'Égypte, que la femme de poids qui l'employait, et que le crocodile qui les employait tous les deux, ne fussent les principaux mobiles

et les premiers agents de ce nouveau désastre, comme ils l'étaient de tous ceux que Paris avait essuyés depuis le commencement de la révolte, et surtout depuis leur peu de succès dans leur dernière entreprise contre Éléazar.

CHANT 62

*Éléazar s'oppose sensiblement
aux ennemis invisibles des Parisiens*

C'est alors que se développa la grande puissance et la grande vertu de cet Israélite ; car dans l'affliction que lui cause l'état où est réduit ce malheureux peuple qu'il a sous les yeux, il se sent enflammé d'une vive indignation contre les ennemis aériens qui occasionnent tant de ravages ; il s'élançe au milieu de la place, tire de nouveau sa boîte, prend trois prises de sa poudre, qu'il jette en l'air, l'une après l'autre, en proférant chaque fois des paroles menaçantes que l'histoire ne nous a point conservées. Mais ce que l'histoire nous a conservé, c'est qu'à chacune de ces paroles, Rachel était comme élevée de terre, et qu'elle portait les yeux au ciel, avec l'ardeur la plus vive ; c'est aussi qu'à chacune de ces paroles et de ces démonstrations de la foi la plus vive, le calme se rétablissait, les ennemis aériens disparaissaient, non sans murmurer et sans faire de nouvelles menaces ; la verdure renaissait, et le peuple pouvait prendre ce léger repas sans être exposé à périr par les armes de ses adversaires.

Ourdeck, pressé par la foule, frappé de ces prodiges, cherchant toujours à s'approcher de Rachel et d'Éléazar, se souvenant aussi sans cesse de Madame Jof, était agité de mille sentiments divers. Hélas, comment se fait-il que les merveilles les plus éclatantes existent ainsi près des hommes et les environnent, et cependant, restent si profondément cachées pour eux !

Dans ce moment même où Éléazar venait de déployer ses pouvoirs, et où le brave Ourdeck s'occupait de Madame Jof, elle était là sans qu'il la vît. La société toute entière des Indépendants avait aussi les yeux ouverts sur les grands événements qui se passaient ; chacun des membres de cette société éclatait dans les transports de joie, de voir ainsi s'accélérer le règne d'une juste puissance, et le triomphe de la vérité. Il y eut parmi eux de saints cantiques chantés d'avance, et de nouvelles annon-

ces prophétiques sur le succès encore plus considérables qui devaient suivre et couronner la bonne cause. Voici même un des cantiques de triomphe qui fut chanté entre eux à cette occasion, et qui nous est parvenu.

« Bientôt, bientôt les ennemis de la vérité seront renversés, ils ne pourront résister à la puissance qui a pour titre l'Invincible ; les sciences captives seront rendues à leur primitive liberté. Une clarté plus brillante que le soleil est réservée à cette grande cité, qui l'achète par si fortes épreuves.

« Heureux, heureux, ceux qui en seront les témoins, et qui participeront à sa splendeur ! Ils seront comme embrassés d'une douce joie que le cœur de l'homme ne peut connaître qu'autant que par ses désirs, il devient lui-même semblable à cette splendeur. Elle est telle, cette joie, que celui qui l'éprouve est toujours prêt à gémir de douleur sur ceux qui ont le malheur d'en être privés. »

Ces cantiques étaient accompagnés d'une musique ravissante, et dont nos musiques humaines ne pourraient nous offrir l'idée. Mais, et ces cantiques, et ces sons harmonieux qui les accompagnaient, étaient comme perdus pour Ourdeck, et pour tous ceux qui se trouvaient auprès de lui ; le moment où ils devaient en avoir connaissance n'était pas encore venu.

Ils étaient bien plus perdus encore pour ces ennemis aériens, qui en s'éloignant du champ de bataille, avaient déclaré qu'ils ne renonçaient que pour un temps à leurs projets hostiles, malgré les bienfaites promesses de la femme tartare, et qu'ils ne se retiraient que pour préparer au peuple et à la capitale de plus grands malheurs ; et en effet, ils eurent encore le pouvoir de porter par la suite un si grand coup à la chose publique, qu'un vaisseau qui descendrait au fond de la mer ne serait pas en plus grand danger.

Ce terrible malheur, qui menace la capitale, ne sera point cependant un nouveau déluge ; ce ne sera point la peste ; ce ne sera point une nouvelle guerre, mais ce sera plus que tous ces maux ensemble, et ce désastre est tel que pour travailler à le connaître d'avance, à le prévenir, s'il était possible, ou au moins pour se disposer à n'en être pas renversé, Éléazar est obligé d'user de ce moyen qu'il avait déjà employé en présence de Sédir, et qui à sa volonté le rendait invisible à la multitude. Seulement il voulut envelopper cette fois-ci Sédir avec lui dans

l'atmosphère qu'il se forma, et cela afin de le fortifier d'autant contre le choc qui se préparait.

CHANT 63

Explication du psychographe

La foule n'ayant plus rien à attendre d'Ourdeck, ne voyant plus ni Éléazar ni Sédir, et n'apercevant plus de prodiges ni de verdure, ne tarda pas à s'écouler successivement, par les rues adjacentes. Quant à Ourdeck, il découvre de loin la fille d'Éléazar, occupée à relever deux malheureuses femmes culbutées par la foule ; et comme les importants personnages auxquels il s'intéressait aussi sont voilés pour lui comme pour tout le reste des spectateurs, il vole avec d'autant plus d'empressement auprès de la vertueuse Rachel.

« Enfin, Madame, lui dit-il en l'abordant, il m'est donc permis de m'approcher de vous, et de vous renouveler les assurances de tout l'intérêt que vous m'avez inspiré, la première fois que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Cet intérêt n'a fait que s'accroître par toutes les choses surprenantes que l'on m'a dites de vous et de votre respectable père, que je cherche en vain de tous mes yeux. Mes pensées, mes opinions, tout mon être a tellement changé, depuis je regarde comme une félicité réelle de pouvoir conférer sur tout ceci avec une personne aussi instruite que vous l'êtes, et qui joint à ses dons et à ses connaissances une âme comme la vôtre.

« Car il est temps, Madame, de vous ouvrir la mienne ; je ne puis m'expliquer à moi-même ce qui se passe en elle, surtout depuis le moment où j'ai eu terminé mon discours à la multitude assemblée. Quoique vous ne fussiez point près de moi, quoique nous ne nous disions rien, je sentais que vous agissiez en moi d'une manière aussi douce qu'incompréhensible ; j'ose dire avoir acquis par là une idée véritable des liaisons célestes. Une femme extraordinaire m'a étonné en se montrant à moi et en disparaissant comme par magie ; mais vous, Madame, sans le secours de tous ces prodiges, vous avez pénétré jusque dans le fond le plus intime de mon cœur. C'est à vous à me rendre compte de ce phénomène.

– Monsieur, lui répondit Rachel, je commencerai par vous rassurer sur le sort de mon père. Je sais qu'il est très occupé pour le moment, et qu'il le sera encore davantage dans peu ; mais j'espère tout de la main qui le dirige. Quant à vous, Monsieur, c'est parce que j'ai eu lieu de connaître la beauté de votre âme à vous-même, que j'ai eu le désir de pénétrer dans les profondeurs de votre être ; et c'est en effet parce qu'elle est bonne, qu'elle a bien voulu m'ouvrir un accès libre ; je ne pourrais rien opérer sur des méchants. Si la femme extraordinaire qui vous a étonné n'a pas pénétré si avant dans vous, c'est que vous n'étiez pas alors au point de développement où vous êtes à présent, et qu'elle n'avait eu d'autre objet en s'approchant de vous que de vous avertir. Oui, Monsieur, votre âme convient à la mienne, je ne crains point d'en faire l'aveu. Je suis charmée que vous ayez éprouvé l'impression de ce qui se passait en moi, et que vous me donniez par là une preuve évidente des rapports qui existent entre nous. Je veux à mon tour vous donner des témoignages qui augmentent votre attachement pour la vérité et votre croyance dans le pouvoir des désirs de l'âme humaine. Ce ne sont point nos langues et nos plumes, ce sont nos âmes qui parlent et qui écrivent ; les êtres célestes le savent encore bien mieux que nous. Prenez ce papier qui vient de m'être apporté par un domestique de la maison de Sédir, et qui a été écrit dans son cabinet ; il vous donnera la clef du mot psychographe que vous avez entendu prononcer, et qui, comme vous ne l'ignorez pas, veut dire : écriture de l'âme. »

Ourdeck, prenant le papier, le parcourt rapidement. Quelle fut sa surprise, quand il vit sur ce papier toutes ces choses étonnantes qu'il avait annoncées, et même une réponse prophétique et provisoire qu'il n'avait point indiquée et qu'il ne connaissait pas lui-même. Il reste stupéfait d'étonnement. Rachel lui dit : « Monsieur, cessez d'être surpris, puisque vous croyez. Les hommes auraient-ils pu trouver l'art d'écrire aussi vite que la parole, s'il n'existait pas auparavant un art d'écrire aussi vite que la pensée ? J'ai vu que vous désiriez vous entretenir avec moi ; j'ai vu la fatigue que vous éprouviez à parler ; j'ai désiré de vous l'épargner, en formant des vœux pour que tout ce que vous aviez à dire, et même tout ce que vous ne pouviez pas dire, se trouvât écrit : et mes désirs ont été accomplis sur-le-champ, aussi aisément que mon âme

les avait conçus. C'est une main secourable qui a tout écrit dans le cabinet de Sédîr, sur le peu de papier qui s'y trouvait conservé ; on en a même fait plusieurs copies, et différentes personnes sont allées en donner lecture en divers endroits de Paris. » Ourdeck, transporté, continue à s'entretenir avec Rachel.

(Et vous, ami lecteur, en attendant que nous nous occupions des grands événements auxquels se prépare Éléazar, il est juste de ne pas vous priver des fruits du psychographe.)

CHANT 64

Description de la ville d'Atalante

« Le souterrain dans lequel j'entraî, me conduisit devant une grande porte bâtie en marbre, et sur le frontispice de laquelle il y avait une inscription grecque que je lus et qui signifiait la ville d'Atalante. Je me rappelai, en voyant cette inscription, que l'histoire parle d'un tremblement de terre arrivé 425 ans avant l'ère chrétienne, et que ce tremblement de terre renversa la ville d'Atalante, dans l'Eubée, qui de presque île qu'elle était auparavant, devint une île par cet accident. Je reconnus bientôt que cette ville avait été engloutie et non renversée ; car en y entrant, j'aperçus toutes les maisons sur pied, les rues même entièrement libres, et je remarquai qu'il s'était formé au-dessus de la vielle comme une voûte de rochers bruts qui sans doute s'étant entrouverts sous la ville lors de la secousse, s'étaient rapprochés et se soutenaient en l'air après l'avoir engloutie, comme on ne a quelques exemples dans la écroulement de carrières, et c'est ce qui fait que, quoiqu'elle fût au-dessous de la mer, elle n'était cependant point submergée.

« Vous êtes sans doute étonnés de ce que je vous dis avoir vu cette ville sur pied, puisque dans un pareil souterrain, il semble qu'on ne peut rien voir. Votre étonnement augmentera bien davantage, quand je vous dirai qu'en parcourant les rues, les places, les édifices publics de cette malheureuse ville, j'y ai vu encore existants tous les ustensiles, tous les meubles, tout ce qui peut servir à l'agrément et à l'utilité de l'esprit et du corps ; les monuments et les instruments de métiers, des arts et des sciences, les armes, les livres, les bijoux, les animaux, les

chairs ; enfin les personnes mêmes de tout âge, de tout sexe, de tout rang, de toute profession, et chacun d'elles, quoique privée de la vie et immobile, ayant néanmoins conservé toutes les attitudes des diverses occupations qu'elles avaient à l'heure fatale qui les surprit ; et ce sont là ces choses intéressantes dont je ne peux refuser le récit à votre curiosité.

« Je voudrais bien auparavant vous tirer d'embarras sur les deux difficultés qui vous arrêtent, et d'abord sur ce phénomène de la conservation de tout ce qui était renfermé dans Atalante, au moment de son désastre. Ce phénomène est en effet plus surprenant que ceux d'Herculanum et de Pompéi, où le temps n'a conservé que ce qu'il n'a pu ronger. Mais comment vous contenteriez-vous pour cela de la simple physique ordinaire de nos différents professeurs ? Cependant je ne puis vous en offrir une autre. Or, elle nous apprend que l'action de l'air est ce qui corrode et détruit tout ; que par conséquent, les corps qui sont préservés de l'action de l'air doivent se conserver : et puisque la ville d'Atalante se trouva comme enfermée hermétiquement par la voûte de rochers qui s'était formée au-dessus d'elle, il n'est donc pas étonnant que tout ce qu'elle contient, ait conservé sa forme et toute son apparence extérieure. Cet avantage n'a pu se trouver à Herculanum ni à Pompéi, et ne se trouvera dans aucune des villes qui périrent lors de la fameuse éruption du Vésuve, parce que la lave et la cendre ont été en contact avec tout ce qu'il y avait dans ces villes, et ont dû dissoudre tout ce qui n'était pas de nature à opposer de la résistance.

« Quant à cette clarté dont j'ai joui en parcourant la ville d'Atalante, je ne pourrais non plus vous l'expliquer autrement qu'en vous rappelant que j'avais les yeux encore pleins de cette sombre lumière que j'avais rapportée de mon séjour dans le corps de l'animal qui nous avait dévorés ; d'ailleurs les physiciens seraient peut-être encore plus hardis que moi à lever cette difficulté : ils nous diraient que la lumière est un corps ; que, comme j'ai trouvé tout le monde occupé à ses fonctions dans la ville d'Atalante, il est sûr que le tremblement de terre qui l'a engloutie arriva le jour et non la nuit ; et qu'ainsi il est naturel de penser que la portion de lumière qui l'éclaircit alors, a été engloutie avec la ville, et a pu s'y conserver

comme les autres substances et les autres corps, ayant été comme eux préservée du contact de l'air.

« N'a-t-on pas trouvé, diraient-ils, des lampes encore allumées dans les tombeaux de quelques vestales, qui, comme leurs lampes, avaient été enfermées hermétiquement depuis nombre de siècles ? Ils vous diraient qu'il n'en est pas de même de l'air, puisqu'il est tellement chargé de parties humides qu'il ne peut être renfermé sans tomber en dissolution. Ainsi, concluraient-ils, ne pouvant être conservés dans ce gouffre, comme la lumière, les animaux et les hommes y durent périr, quoiqu'ils y aient gardé leurs formes.

« Mais vous me demanderez peut-être comment j'ai pu ne pas mourir de suffocation, dans ce lieu où il n'y avait point d'air, puisque ce défaut d'air y avait fait périr tout ce qui était animé. Cette difficulté est plus pressante ; et cependant il n'y a que moi qui puisse vous y répondre, puisque les savants n'ont pas sur cela les mêmes données que moi. Je vous dirai donc que l'animal qui nous avait tous engloutis, avait une libre communication avec l'air de l'atmosphère, puisqu'il était venu nous avaler à la surface de la terre ; que cet air se rendait de cette surface jusqu'aux régions inférieures de l'animal, qui nous tenait lieu de prison ; que ce même air s'introduisait dans le vaisseau capillaire qui m'avait servi de conduit, et de là passait dans le souterrain où la ville était engloutie. En outre, cet air était préparé tellement, en passant par ces différentes filières, qu'il pouvait suffire à ma respiration dans ce souterrain, mais n'était cependant pas assez actif pour faire tomber en poussière tout ce qui était dans la ville d'Atalante ; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, si tous ces objets eussent été exposés à l'air libre. »

CHANT 65

Suite de la description d'Atalante *Paroles conservées*

« La merveille la plus étonnante, parmi toutes celles que je vous ai annoncées, c'est que, non seulement tous les objets dont je vous ai parlé se sont trouvés conservés là dans toutes leurs formes et leurs apparences extérieures, mais que j'ai aperçu aussi tout ce qui pouvait me donner connaissance du caractère, des mœurs, de

l'esprit, des passions, des vices et des vertus des habitants. Car la même loi de physique qui a fait que toutes les substances et les corps renfermés hermétiquement dans cette ville, n'ont point souffert à l'extérieur, a étendu son pouvoir conservateur sur les paroles mêmes des citoyens d'Atalante, et a fait que les traces en sont corporisées et sensibles, comme le sont tous les autres objets renfermés dans cette malheureuse enceinte.

« Il ne faut point accuser de plagiat le curé de Meudon, pour avoir montré, dans son roman, des paroles se dégelant sur un champ de bataille, et exprimant les cris et les souffrances des champions et des mourants, longtemps après que le combat s'était donné.

« Premièrement, il n'avait point été à Atalante comme moi, et il ne pouvait connaître le phénomène dont j'ai été témoin. Secondement, le phénomène qui a frappé ses oreilles ingénieuses, n'aurait pas pu avoir lieu dans le gouffre hermétiquement fermé d'Atalante, puisqu'il faut de l'air libre pour entendre des paroles : par la même raison, il ne pouvait voir comme moi les traces sensibles des paroles des guerriers dont il parle, puisqu'il était dans une atmosphère libre, et que ces traces ne peuvent se trouver dans une atmosphère hermétiquement fermée.

« Je ne m'arrêterai point à vous faire la description des différents objets, ustensiles et autres choses inanimées, que je rencontrais dans cette ville si curieuse. Il y aurait peu à gagner pour l'accroissement de vos connaissances, puisque toutes ces choses sont les mêmes partout : mais je vous entretiendrai de choses plus utiles et plus neuves pour vous.

« Le premier édifice où je m'arrêtais était la demeure d'un professeur de morale : je le sus, parce que son titre était écrit sur le frontispice de sa porte d'entrée ; usage qui était commun pour toutes les maisons de la ville. Je trouvai à la porte une foule de gens estropiés, borgnes, aveugles, boiteux, qui entraient dans la maison, et une foule de gens qui en sortaient bien portants, jouissant de tous leurs membres, et sains dans tout leur corps. Cela piqua ma curiosité. J'entrai donc tout de suite dans la cour, où je vis le dogue du portier, la gueule ouverte, et comme voulant arrêter un malfaiteur, qui probablement s'était introduit avec de mauvais desseins ; et je n'en pus douter, quand je vis en l'air les paroles menaçantes que le

portier disait à ce malfaiteur, comme le connaissant parfaitement.

« Je cherchai en vain autour de la gueule du chien, les traces caractéristiques de son aboiement ; je n'en pus apercevoir, et cela me fit comprendre combien nos philosophes nous ont abusés, quand ils nous ont dit que les animaux avaient une langue comme nous. Car s'ils avaient une langue comme nous, ils auraient des paroles, et je les aurais vues congelées dans l'air comme les paroles des hommes ; or c'est ce que je ne voyais point. Je ne voyais autour de la gueule du dogue que des masses informes.

« En parcourant les différentes pièces de l'intérieur, je vis, sur tous les visages des personnes que j'y rencontrai, les marques d'une sérénité étonnante, dans la catastrophe où ces personnes s'étaient trouvées ; et ce spectacle me donna une excellente idée de cette maison. Je perçai jusque dans le cabinet du professeur, dont la physionomie annonçait la même sérénité. Je le trouvai debout, la tête un peu inclinée, la main droite sur son cœur, et la gauche sur son front.

« Je fus bien étonné, en regardant partout dans son cabinet, de n'y trouver ni livres ni papiers ; ce qui, joint à son attitude, me fit soupçonner qu'il puisait sa morale dans des voies plus actives que celles où puisent les profondeurs ordinaires. J'eus lieu de croire aussi que les fruits qu'il en retirait étaient plus puissants ; car j'aperçus plusieurs tableaux encadrés, attachés aux murs de l'appartement ; et au bas de ces divers tableaux, je trouvai écrit : « Un tel, guéri de l'incrédulité, un tel, guéri de la superstition, un tel, guéri de la colère, une telle, guérie de l'avarice, une telle guérie de ses infidélités maritales, un tel, guéri de son goût pour les sortilèges. » J'eus lieu même de penser qu'il ne se bornait point aux cures morales, et qu'il s'occupait aussi des cures corporelles ; car je lus sous quelques-uns de ces tableaux : « Un tel, guéri de la cécité, un tel, de la surdité, un tel, du mutisme, un tel, de la goutte, un tel, de la pierre », et ainsi des diverses maladies qui affligent le corps humain ; ce qui me donna l'explication de ces deux foules que j'avais vues en entrant. Je vis bien plusieurs paroles qui étaient congelées autour de la bouche du professeur ; mais comme elles n'étaient point tracées dans une langue qui me fût connue, il m'est impossible de vous les rapporter. Je vous

apporte au moins l'extrême vénération que j'ai conçue pour lui, et je ne doute point que vous ne la partagiez :

*Oh, digne professeur, merveille d'Atalante,
Ta sublime vertu, ta science étonnante
Auraient de quoi frapper les plus vastes esprits,
Et tes pareils seraient d'un grand prix à Paris.*

CHANT 66

*Suite de la description d'Atalante
Le gouverneur. Quelques malfaiteurs*

« Près de sa maison, était celle du gouverneur de la ville, qui ne m'inspira pas, à beaucoup près, la même vénération. J'entrai chez lui, et je le trouvai environné de plusieurs personnes, les yeux hagards, l'air menaçant, et toutes étant armées de pied en cap. Je vis bien dans leurs paroles, tracées en l'air, qu'il s'agissait de quelques projets sinistres ; je ne pouvais comprendre parfaitement ce dont il s'agissait, parce que je ne voyais que des mots coupés, et qui se croisaient les uns et les autres ; mais je vis sur son secrétaire un papier où était écrit le plan d'une conjuration qui ne tendait à rien moins qu'à livrer la ville et toute l'Eubée au roi de Perse. Celui qui l'avait engagé à cette trahison, s'annonçait à lui comme un émissaire du grand Odin, et lui avait promis, pour récompense, les moyens d'évoquer les morts à sa volonté, surtout ceux qui avaient vécu dans l'opulence et dans les grands emplois politiques, afin de savoir par eux, et les secrets d'état, et s'ils n'ont point laissé des trésors cachés. Il lui avait dit même que sur tous ces objets, il tirerait meilleur parti des morts que des vivants ; qu'ainsi, quand il serait pressé, et qu'il trouverait des difficultés... Mais je veux taire cet article.

« Je ne puis douter que le gouverneur n'eût déjà fait usage des moyens qu'on lui avait promis, parce que je vis plusieurs noms écrits en l'air, tels que ceux de Crésus, de Périandre, et même celui de la fameuse Pythonisse d'Endor, et quelques phrases qui m'indiquaient que ces ombres avaient été évoquées par le gouverneur, et lui avaient parlé. Mais je ne voyais point leurs personnes, parce que le gouverneur n'existant plus, n'avait pas pu les retenir sous sa puissance ; ou bien, parce qu'étant mortes

elles-mêmes à l'air libre, l'air concentré n'avait pu avoir prise sur les larves, tandis que leurs paroles étaient restées visibles, comme ayant été surprises par l'air concentré.

« Ce gouverneur ne fut pas le seul malfaiteur que je trouvai ainsi en flagrant délit ; j'en rencontrai de toutes les espèces en différents lieux ; tels que des voleurs, des assassins, des empoisonneurs, des gens occupés à des œuvres secrètes, qui feraient frissonner si je les rapportais. La catastrophe de leur ville a conservé ainsi tous leurs forfaits, qu'ils croyaient ne pouvoir jamais être connus, dès qu'ils les commettaient hors de la vue des hommes. Mais quand je n'aurais pas eu ce nouveau témoignage contre l'abusivité de la sécurité des mortels coupables, ce que j'avais appris pendant mon séjour dans le crocodile aurait suffi pour me faire concevoir que les hommes criminels qui se laissaient surprendre par la mort, restaient ainsi dans ce même état où ils se trouvaient, afin qu'un jour leurs abominations fussent connues de tous les yeux auxquels ils avaient cru les dérober, et que par ce moyen l'hypocrisie, qui dévore la terre, fût couverte de confusion, et ne pût avoir aucun triomphe.

« Je pouvais également comprendre que la même chose arrivait dans l'ordre inverse pour ceux qui mouraient dans l'humble vertu, afin qu'ils reçussent ainsi un jour les dédommagements de leurs sacrifices, et de l'oubli où le monde les avait laissés, ou des mépris dont il les avait accablés. »

CHANT 67

Suite de la description d'Atalante. Le philosophe

« Quand j'eus quitté ces malfaiteurs, j'entrai dans une maison dans laquelle demeurait un philosophe, ami intime du professeur de morale, qui, comme vous le savez, avait été ma première visite. Je sus qu'ils étaient amis, parce que je vis sur la table de ce philosophe, un rouleau portant pour titre : *Précis de mes conférences avec mon ami le professeur de morale.*

« Je reconnus dans cet écrit, sur quoi le professeur et lui fondaient leur union. C'était une conformité de goût pour les hautes sciences qui les avait liés. Le philosophe

connaissait, ainsi que le professeur, tous les événements extraordinaires que la famine a occasionnés à Paris. Il connaissait de plus toutes les prédictions que nous avons tous vues dans la relation du Cap Horn ; et elles étaient exposées dans plusieurs passages rapportés sous le nom de Phérécyde qui, comme l'on sait, a été le maître de Pythagore.

« Malgré les connaissances que notre philosophe avait puisées dans les écrits, et même, à ce qu'il me parut, dans les lettres de Phérécyde, il semble que son maître ce croyait bien loin d'avoir atteint le degré de développement nécessaire pour remplir l'esprit de l'homme ; et il avouait lui-même dans un de ces passages, que ses lumières lui indiquaient pour dans quelques siècles, une époque importante et sacrée, qu'il aurait désiré de voir en réalité, mais qu'il ne pouvait voir qu'en spéculation.

« Il lui annonçait que ceux qui viendraient après cette époque, auraient l'avantage de voir ouvrir devant eux des sentiers beaucoup plus vastes que ceux qui les précéderaient, parce que, pendant leur vie, le moule du temps commencerait à se briser ; et parmi ces hommes privilégiés, il désignait, sans le nommer, un homme de bien qui, nombre de siècles après l'époque en question, devait, selon lui, jouer à Paris un rôle des plus considérable dans la crise où serait un jour cette capitale, par la rapacité d'un cupide ministre, et la méchanceté d'une femme de poids.

« Je n'ai pas besoin de vous indiquer plus clairement l'homme de bien annoncé dans ces prédictions ; ce que nous venons de voir opérer dans la scène de la verdure vous le désigne assez clairement ; et la poudre saline qu'il m'a fait prendre, est pour moi l'explication la plus positive des privilèges qui lui ont été prédits depuis tant de siècles.

« Toutefois, ce qui donnait aux connaissances du philosophe un grand degré d'importance et un grand poids, c'est qu'elles étaient appuyées sur des calculs plus exacts et plus fixes que de simples calculs politiques.

« Je trouvai entre autres, dans les écrits du philosophe, une démonstration naturelle, qu'il ne peut y avoir que dix bases de numération dans le calcul, et que ceux qui les augmentent ou les diminuent, peuvent bien avec le nombre de caractères qu'ils se choisissent opérer exactement sur les résultats extérieurs des choses, mais non pas s'écarter pour cela du principe de ces mêmes choses,

qui est dénaire ; parce que, quelque système de numération qu'ils adoptent, ils ne peuvent s'empêcher par là d'indiquer eux-mêmes une de ces dix bases, soit sous la forme multiple, soit sous la forme sous-multiple.

« Tout occupé de cette découverte, je sortis machinalement ; et bientôt apercevant sur la place voisine la maison d'un médecin qui me paraissait avoir été celle d'un homme en crédit, à en juger par son étendue et par sa beauté, je me laissai aller à l'envie d'y entrer.

CHANT 68

Suite de la description d'Atalante. Le médecin mourant

« Je ne tardai pas à parvenir à la chambre du médecin ; je le trouvai au lit, malade, et défiguré comme je n'ai jamais vu de créature humaine. Près de lui étaient plusieurs de ses confrères, qui s'efforçaient de lui donner leurs soins. Mais je compris, en lisant ses paroles, qu'il ne comptait guère sur le succès de leurs services, et que même les discours qu'il leur tenait les étonnaient un peu : « Non, mes chers confrères, leur disait-il, vous ne me tirerez point de l'état où je suis, par les sciences médicales que l'on enseigne dans nos écoles. Mon mal tient à des choses cachées, auxquelles vous ne pourrez rien opposer, puisque même tout notre doctorat nous mène à ne pas croire que ces causes aient la moindre réalité ; cependant, si l'aveu d'un confrère qui est prêt à terminer ses jours, et qui n'a plus aucun intérêt à se proposer dans ce monde, peut vous paraître de quelque poids, écoutez-moi. Nous avons eu grand tort de croire, comme nous le faisons, avec une opiniâtreté si tenace et si générale, que notre être ne soit que l'assemblage et le résultat de simples causes physiques et passives. En abaissant journellement nos regards sur le mécanisme des corps, nous nous accoutumons à ne pas apercevoir en nous une autre source de vie, ni d'autres ressorts que ceux des muscles, des nerfs, des fluides nerveux, sanguins et autres. Mais indépendamment de ces ressorts qui sont la base de toute l'économie animale, je dois vous attester hautement qu'il y a aussi par rapport à notre pensée, des ressorts secrets, analogues à elle, vivants comme elle, et dont le jeu est entièrement inconnu à l'ordre sensible et matériel. L'usage attentif et prudent de ces ressorts, est ce qui met

de la différence entre les esprits des hommes. Nous ne jugeons que les résultats ; tandis que les mobiles de ces résultats agissant dans le silence et comme à part de tout ce qui nous frappe extérieurement, demeurent nuls pour notre persuasion, et même nous croyons sages en les proscrivant de la liste des choses. Nous nous croyons bien plus sages encore, quand nous nions que, de ces prétendus mobiles, il puisse résulter des effets autres que ceux qui touchent nos sens matériels, ni que par conséquent il existe des forces occultes dont il soit dangereux de s'approcher. Je l'ai cru comme vous, mes chers confrères, jusqu'au moment où j'ai fréquenté l'hiérophante qui demeure dans la rue des Singes ; et je le croirais peut-être encore, si par une orgueilleuse curiosité, je n'avais assisté chez lui à des cérémonies secrètes, où par sa criminelle audace, il faisait mouvoir ces mêmes forces occultes, dont je ne soupçonnais pas seulement l'existence. Je suis puni de mon imprudence ; c'est du moment où je cédai à ces prestigieuses suggestions, que je fus saisi dans tout mon corps de la maladie qui me conduit au tombeau, et qui, comme vous l'avez expérimenté, est entièrement étrangère aux profondes connaissances que vous avez tous dans l'art de la médecine. Changez d'opinion sur ces objets, si vous voulez ne pas vous éloigner de la vérité ; mais surtout préservez-vous des cérémonies de l'hiérophante. »

« Je ne vis plus de paroles après ces dernières. Ce médecin avait grandement piqué ma curiosité en parlant de l'hiérophante ; et il m'avait donné l'espérance de trouver sa maison, en la disant située dans la rue des Singes, parce qu'au coin de chaque rue on en voyait le nom écrit comme dans la plupart de nos grandes villes. Je sortis avec l'intention de lire le nom de toutes les rues, jusqu'à ce que j'eusse trouvé celle qui m'occupait. »

CHANT 69

Suite de la description d'Atalante. Société scientifique

« Après avoir parcouru quelque espace, je me trouvai vis-à-vis d'un grand bâtiment qui portait pour inscription : Société scientifique. Je cédai au désir d'y entrer. Il y avait nombre de savants assemblés autour d'une table, et un plus grand nombre de spectateurs rangés autour d'eux, et

les regardant avec beaucoup d'attention. Je vis bien sur les figures de ces savants que pendant leur vie, ils avaient été un peu comme des âmes en peine, et que les sciences qu'ils avaient suivies ne les avaient pas complètement satisfaits ; cependant leur teint était plus animé et moins mat que celui des savants que j'avais vus dans le corps du monstre. Je présentai de là que, de leur temps, les sciences n'étaient pas encore aussi altérées qu'elles le sont devenues depuis, attendu qu'ils avaient vécu dans une époque plus voisine de l'origine.

« Je vis sur le registre qui était sur la table, qu'il s'agissait de la distribution de plusieurs prix proposés par la Société scientifique.

« La première des questions était de savoir pourquoi les étoiles scintillaient, et pourquoi le soleil ne scintillait pas. Le mémoire couronné avait dit que c'était parce que les étoiles étaient composées d'un feu et d'une eau qui n'étaient point unis comme ces éléments le sont dans le soleil, et que c'était pour cela qu'on ne pouvait sans erreur regarder les étoiles comme autant de soleils, parce que l'action du soleil est pleine, complète et libre, et que celle des étoiles ne l'est pas.

« La seconde question était de savoir si les preuves tirées de la nature étaient les plus propres à démontrer l'existence de l'être supérieur. Le mémoire couronné affirmait que non, et que c'était la pensée de l'homme dépouillée de ses préjugés et de ses nuages qui était le vrai témoin de l'existence du principe des êtres, parce que c'était elle seule qui pût avoir de l'affinité avec lui, et faire à son sujet des dépositions qui fussent valables.

« Enfin une troisième question était de déterminer l'influence des signes sur la formation des idées. Je ne vis aucun mémoire couronné sur cette question, et je vis en marge du registre une note du philosophe qui avait sans doute du crédit dans l'assemblée, et qui annonçait que la réponse à cette question ne serait pas faite de sitôt, parce que le patron des signes qui devait servir de terme de comparaison n'était pas encore dans son complément ; que bien des siècles après qu'il y serait parvenu, cette réponse serait écrite en français provisoirement et comme prophétiquement par le psychographe, sous le règne de Louis XV, mais qu'elle ne serait cependant composée et publiée par son véritable auteur que plusieurs années après qu'elle aurait été écrite provisoirement et prophéti-

quement par le psychographe ; que le véritable auteur de cette réponse serait un petit cousin de Madame Jof ; qu'il naîtrait deux fois, l'une au propre, la même année que sa cousine, l'autre au figuré, vingt-deux ans et demi après elle ; que grâce à cette bonne cousine, il espérerait bien de mourir à 1 473 ans, car en naissant il n'en aurait déjà plus que 1 734 ; qu'enfin il changerait sept fois de peau en nourrice, afin que le transparent qui est donné aux hommes pendant leur vie terrestre, fût pour lui plus diaphane.

« C'est cette réponse écrite provisoirement et prophétiquement que le psychographe veut bien vous communiquer d'avance, et sans attendre l'époque où la question elle-même sera proposée par une société savante qui s'appellera l'Institut national de France. »

CHANT 70

De la nature des signes

NOTE : Ce chant, extérieur au roman, a fait l'objet d'une publication indépendante. Il s'agit d'une longue dissertation où Saint-Martin répond à une question de l'Institut. (A voir sur le site Philosophe-inconnu.com)

CHANT 71

Suite de la description d'Atalante. Chaire de silence

« Cherchant toujours ma rue des Singes et la maison de l'hiérophante, j'arrive à une place isolée et circulaire, dans le milieu de laquelle j'aperçois un édifice de forme carrée, et ayant pour inscription : Cours de silence. Ce titre excite ma curiosité, j'entre. Je trouve nombre de personnes des deux sexes assises, et un professeur debout au milieu. Je ne vois aucune parole en l'air ; alors je cherche partout quelque papier ou quelque livre, pour me mettre au fait des matières que le professeur traitait dans son cercle. Je n'en trouve point, j'en découvre bientôt la raison.

« Le professeur avait, comme Harpocrate, le premier doigt de sa main droite appuyé sur sa bouche ; ce qui m'indiquait qu'en effet il ne professait que le silence, et

qu'il ne parlait pas plus que ses disciples, n'offrant ainsi que l'exemple pour précepte.

« Après avoir réfléchi quelques instants sur cette singularité, j'étais prêt de m'en aller, puisque là je ne pouvais rien lire, ni sur des papiers, ni en l'air. Mais au moment où j'allais me retirer, je commençai à apercevoir, en nature effective, des choses très extraordinaires qui fixèrent mon attention. Plus je les regardais, plus elles se développaient et devenaient vives devant moi ; de façon que je vis bientôt l'appartement tout rempli de ces prodiges inouis pour moi jusqu'alors, et sur lesquels les yeux des assistants me paraissaient tellement fixés, que sûrement le sommeil n'avait aucun accès dans cette sublime école, comme cela arrive si souvent dans les auditoires où l'on parle.

« Ces prodiges ouvrirent de nouveau mon esprit à des connaissances dont les discours des savants, et les leçons de tous les professeurs que j'avais entendus, ne m'avaient jamais laissé soupçonner la moindre trace, car elles m'apprenaient en réalité des principes et des vérités actives, que ces discours et ces leçons scientifiques semblent au contraire avoir bannis de l'entendement ; aussi j'appris dans le même instant à évaluer le prix de ces abusives et mensongères instructions.

« Je vous rapporterai point ici quelles sont ces merveilles, et quelles sont ces connaissances, parce que pour vous les rapporter il faudrait parler ; et comme je ne les ai apprises que par le silence, je crois aussi que ce n'est que par le silence que vous pouvez les apprendre.

« Je crois que si les hommes, au lieu de se livrer à la profusion de leurs paroles, comme ils le font tous les jours, se livraient soigneusement à ce silence qui a été si instructif pour moi, ils seraient naturellement environnés des mêmes prodiges ; je crois enfin que, s'ils ne parlaient pas, c'est alors qu'ils exprimeraient les choses les plus magnifiques du monde ; et si les nations voulaient avancer le règne des sciences et des lumières parmi elles, je crois qu'au lieu de tous ces cours scientifiques qu'elles accumulent chez elles, elles devraient uniquement établir partout des chaires de silence.

« Car je suis sûr à présent que les harpocrates n'étaient point, ainsi que tant de gens l'ont dit, une ruse sacerdotale qui eût pour objet d'empêcher que l'on annonçât, pour être des hommes, les divinités mythologi-

ques et les idoles ; la source d'où ils dérivent est infiniment plus profonde.

« Je me trouvai bientôt si rempli de ce que je voyais, que peu familier encore à ces prodiges, je fus obligé d'y mettre un terme. Je sortis nourri dans tout mon être, des charmes incompréhensibles de cette nouvelle existence, me proposant de revenir bientôt dans cette école ; et je me remis en marche pour chercher ma rue des Singes, sans faire beaucoup d'attention à tout ce que je rencontrai, tels que des bateleurs, des enterrements, des voitures, des boutiques de toute espèce, et autres choses qui se voient dans toutes les grandes villes, avec cette différence qu'au lieu d'entendre les paroles, j'étais réduit à les lire, et que l'atmosphère en était semée. »

CHANT 72

Suite de la description d'Atalante Prédicateur dans un temple

« À une assez longue distance du lieu que je quittais, j'aperçois un édifice assez vaste, oblong, et ayant l'apparence d'un temple. J'approche, je vois par l'inscription que c'est en effet un temple, et qu'il est dédié à la Vérité. J'entre, je trouve un grand concours de peuple assemblé, et paraissant écouter un homme qui était assis dans une chaire et qui leur parlait. Je pus, à mon aise, lire toutes les paroles de son discours, parce que, comme il parlait seul, elles s'étaient conservées d'une manière très distincte, et je puis dire que ce discours renfermait tout ce que la plus sage philosophie du Portique et du Pirée a jamais enseigné de plus pur et de plus imposant, quant à la sévérité des principes et à la sainteté de la doctrine.

« Mais, chose étonnante ! indépendamment de ces paroles visibles, et qui étaient sorties de la bouche de l'orateur, j'en apercevais dans son intérieur qui étaient un peu moins marquées, mais qui l'étaient assez pour que je pusse les lire et les discerner ; c'était comme des germes de paroles, dont les uns étaient presque entièrement développés, d'autres à moitié, d'autres au tiers. Ce qui me confondit et me remplit d'indignation, ce fut de voir que ces paroles que j'apercevais dans l'intérieur du corps de l'orateur, avaient un sens absolument opposé à celles qui étaient sorties de sa bouche ; autant celles-ci étaient sen-

sées, sages et édifiantes, autant les autres étaient impies, extravagantes et blasphématoires, de façon que je ne pus douter alors que cet orateur en avait imposé audacieusement à son auditoire, et qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'il lui avait débité.

*(C'est tout comme chez nous, diront les assistants ;
Paroles de dehors, paroles de dedans
Chez les prédicateurs sont chose assez commune,
Et deux langues leur sont bien plus commodes qu'une.)*

« Vous me demanderez, peut-être, comment j'ai pu discerner ces paroles internes de l'orateur, tandis que je n'avais pas fait la même remarque chez les autres personnes dont j'avais observé les paroles. J'ai eu moi-même beaucoup de peine à m'en rendre compte ; cependant j'ai fini par me l'expliquer, ce me semble, assez clairement.

« Comme cet orateur traitait des matières saintes et divines, et qu'il les traitait publiquement, il fallait qu'il fit tous ses efforts non seulement pour ne pas scandaliser son monde, mais encore pour l'édifier ; d'un autre côté, ces efforts eux-mêmes contrariant ses sentiments intérieurs, il redoublait aussi d'efforts en dedans, pour faire le contrepoids de ce qu'il était obligé de débiter tout haut ; et ce sont ces efforts secrets qui, donnant à ses pensées sacrilèges un plus grand degré de fermentation, donnaient en même temps aux paroles internes qui en naissaient, une forme plus déterminée et un caractère plus marqué.

« Peut-être aussi ces mêmes efforts, soit externes, soit internes que l'orateur avait faits, étaient-ils violents pour avoir agi sur son physique et pour avoir rendu son corps plus maigre, plus transparent et plus diaphane que les corps des autres personnes que j'avais déjà vues et qui n'étaient pas si outrageusement criminelles que lui ; et, en effet, il n'avait que la peau sur les os. »

CHANT 73

Suite de la description d'Atalante Double courant de paroles

« Mon étonnement eut lieu de s'accroître encore d'une manière qui vous surprendra vous-mêmes, quand

je vous dirai que non seulement je voyais ainsi, dans l'intérieur de l'orateur, des paroles opposées à celles qui sortaient de sa bouche, mais qu'à force de l'examiner avec attention, je remarquai encore qu'il sortait de son cœur comme un courant de ces mêmes paroles impies et sacrilèges.

« Ce courant était d'une couleur sombre et bronzée ; il était double, c'est-à-dire qu'il y en avait un rentrant et l'autre sortant ; et le cœur de l'orateur était à la fois comme le foyer et le terme de ce double courant : ces effluves se succédaient avec rapidité, et s'étendaient dans le temple, et même au-delà, car elles passaient outre, par la grande porte d'entrée, mais comme je les voyais aussi rentrer par cette même porte, je présentai qu'il devait y avoir un second foyer à l'autre extrémité de ce courant, et je résolus de le chercher à l'instant, en suivant les traces très sensibles de cet extraordinaire phénomène.

« Je parcours donc, non sans souffrir, cette longue chaîne de paroles impies sortant du cœur de l'orateur ; je détourne mes yeux de tout autre objet, tant j'avais envie de satisfaire ma curiosité ; la faim commençait, à la vérité, à me travailler un peu, vu que mes facultés corporelles m'étaient rendues ; mais le désir d'en venir à mes fins me travaillait encore davantage ; et puis, les promesses de la femme extraordinaire que j'avais vue avant d'être englouti soutenaient mon courage par l'espérance que nous n'étions pas séparés pour toujours.

« En sortant de la grande porte du temple, je vis ce courant infect tourner à gauche dans une grande rue, au bout de laquelle se trouvait une place elliptique assez vaste ; il la traversait par le milieu, et de là entra dans une petite rue sombre, malpropre, mal alignée, et d'une longueur à m'ennuyer ; au bout de cette rue, il en enfilait une autre, qui me parut encore plus désagréable, plus sale et plus tortueuse.

« Mais ces dégoûts furent tempérés en partie par la joie et l'espoir de trouver ce que je désirais avec tant d'ardeur ; car enfin en regardant l'inscription de cette vilaine rue, je vis qu'elle s'appelait la rue des Singes ; et je n'eus pas atteint la vingtième maison de cette rue, que ce double courant de paroles qui m'y avait conduit entra dans une porte au-dessus de laquelle je vis écrit : l'Hiérophante.

« Jugez de ma satisfaction. Je ne doutai point que cet hiérophante ne fût ce même personnage dont les paroles du médecin mourant m'avaient donné quelques indices, et qu'ainsi il ne fût le même que je venais de voir prêchant dans le temple. »

CHANT 74

*Suite de la description d'Atalante
Demeure de l'Hiérophante*

« J'entre précipitamment dans cette porte ; je traverse, toujours à la lumière sombre du double courant, une petite allée obscure, au fond de laquelle se trouvait un escalier, dont une partie montait à des appartements supérieurs ; mais dont l'autre, recouverte seulement par une trappe, descendait dans une cave. Le courant se dirigeait sur cette trappe, je la lève, et je le suis jusque dans la cave, où j'arrive après avoir descendu cinquante marches.

« Là je trouve un grand emplacement de forme pentagonale. Quatorze personnes étaient rangées tout autour sur des sièges de fer, ayant chacune au-dessus de leur tête un nom écrit, qui indiquait leur fonction et leur emploi dans cette assemblée ; au fond de cette cave et sur une estrade élevée de deux gradins, était un autre siège de fer plus ample que les autres et mieux travaillé, mais vide ; et au-dessus de ce siège était écrit en grande lettre : l'Hiérophante. J'eus alors une pleine conviction que j'avais trouvé ce qui était l'objet de mes recherches.

« Indépendamment de ce courant de paroles qui m'avait conduit jusqu'à cette cave, et qui avait précisé-ment le fauteuil de l'hiérophante pour second centre, il y avait de semblables courants qui allaient depuis ce fauteuil de l'hiérophante jusqu'à la bouche de chacun des quatorze assistants, et qui retournaient de leur bouche à ce fauteuil ; de façon que je jugeai que cet hiérophante était comme l'âme de leurs paroles, et qu'ils n'en étaient que les organes et les instruments.

« Au milieu de la place était une grande table de fer, ayant la forme pentagonale comme la cave, et sur cette table une espèce de lanterne de papier, transparente, également pentagonale, et dont les côtés de la table et à

ceux de la cave ; au centre de cette lanterne, il y avait une pierre brune, mais luisante, et qui laissait voir à chaque assistant des mots et des phrases tout entières, écrites sur les faces du papier qui lui étaient correspondantes ; et ces phrases répondaient aux paroles que j'avais lues dans l'intérieur de l'hiérophante.

« Devant son fauteuil, il y avait une autre table oblongue, aussi de fer, et sur cette table deux singes de fer qui avaient chacun à chaque patte et au col une chaîne de fer rivée sur cette table, ce qui faisait dix chaînes ; devant ces deux singes de fer il y avait un gros livre dont tous les feuillets étaient aussi de fer, et que je pouvais remuer et lire à mon gré.

« J'y lus clairement les traités de différents émissaires des docteurs occultes avec plusieurs conquérants de la terre, et les horribles conditions sous lesquelles ils leur livraient les nations de ce monde. J'y lus celui qu'un de ces émissaires avait fait avec l'hiérophante lui-même, les abominables moyens qui lui avaient été confiés par cet émissaire, et les promesses qui lui avaient été faites, s'il se conformait à ses paroles. Mai j'y lus de fortes imprécations contre Phérécyde, qui avait grandement contrarié les entreprises de cet hiérophante, et avait empêché plusieurs personnes d'y prendre part.

« J'y lus que ces entreprises avaient pour but de faire anéantir l'ordre de toutes choses, et d'établir à sa place un ordre fictif, quine fût qu'une fausse figure de la vérité. On devait renverser tous les calculs connus depuis sous le nom de calculs de Pythagore, et tellement les confondre que l'esprit le plus simple et le mieux conservé ne pût jamais en retrouver les traces.

« On devait ramener par cette même loi tous les règnes de la nature et de l'esprit à un seul règne ; toutes les substances, soit élémentaires, soit spirituelles, à une seule substance ; toutes les actions visibles ou occultes des êtres, à une seule action ; toutes les qualités bonnes ou mauvaises, vivantes ou mortes, à une seule qualité ; et ce seul règne, cette seule substance, cette seule action, cette seule propriété devait résider dans ce chef de l'assemblée, ou dans cet hiérophante qui allait bientôt lancer hautement dans le monde cette doctrine, et exiger pour récompense, dès son vivant, les honneurs de l'apothéose et sa divinisation, à l'exclusion de tout autre

Dieu. Je ne pense point sans frémir à l'horreur que cette lecture m'occasionna.

« Je lus ensuite dans ce même livre l'histoire de notre famine actuelle ; mais j'y lus aussi le signalement d'un homme saint et respectable qui devait renverser tous les projets de nos ennemis, et qui paraissait être, pour l'hiérophante même, un adversaires les plus redoutables : cet homme respectable qui maintenant nous est connu, je désirais ardemment alors d'en savoir le nom ; et cela non pas seulement par curiosité, mais aussi par intérêt pour la France, et par le besoin que j'avais de remplir mon esprit d'espérances pour le salut de mon pays ; quoique à dire le vrai, me trouvant dans un lieu qui n'était rempli que de la mort et qui ne m'offrait aucune issue, je n'aurais jamais pu, sans les promesses que je gardais dans mon cœur, me flatter de partager à l'avenir le sort heureux ou malheureux de ma patrie. »

CHANT 75

*Suite de la description d'Atalante
Fin tragique de l'Hiérophante*

« Ce désir s'empara tellement de moi, qu'il devint comme un feu brûlant dans mon sein. Mais bientôt ce feu ne pouvant plus se contenir en moi, il en sortit une lumière d'une blancheur ravissante, au milieu de laquelle je vis clairement le nom d'Éléazar, et cela par trois fois consécutives.

« Ma joie fut égale à ma surprise en voyant un semblable phénomène ; mais ce phénomène en produisit un autre si effrayant et si extraordinaire que je n'aurais pu en soutenir le spectacle, s'il avait duré plus longtemps.

« Sachez donc qu'à l'instant où ce nom d'Éléazar fut ainsi manifesté dans cette enceinte souterraine, les quatorze hommes qui étaient assis sur des sièges de fer respirèrent la vie, en faisant des grimaces et des contorsions épouvantables ; sachez que les courants particuliers qui les liaient au fauteuil de l'hiérophante se détachèrent de ce fauteuil et rentrèrent dans ces quatorze hommes, ce qui sembla rendre leur état plus violent : sachez que les deux singes de fer qui étaient enchaînés sur la petite table furent détachés à l'instant ; qu'ils devinrent vivants et

engendrèrent aussitôt chacun six autres singes vivants comme eux ; que ces quatorze singes se jetèrent comme des éperviers, chacun sur un des quatorze hommes, et les dévorèrent tous.

« Sachez que l'hiérophante même, par une violente attraction, fut amené en un clin d'œil, depuis le temple jusque sur son fauteuil, où il me parut à lui seul plus tourmenté que les quatorze autres ; sachez que les quatorze singes se précipitèrent aussitôt sur lui, et le dévorèrent après lui avait arraché les yeux ; sachez que les quatorze singes, après avoir mangé tout le monde, finirent par se manger les uns les autres, sans qu'il restât vestige devant mes yeux, et sans que je pusse savoir ce qu'ils étaient devenus.

« Sachez que tous ces événements se passèrent avec une rapidité aussi prompte que celle de la pensée.

« Sachez enfin qu'il se fit un tremblement de terre si violent, que tout sembla prêt à s'écrouler sur moi. Mais au milieu de ces scènes si effrayantes, une main invisible s'est emparée de moi ; et sans me laisser aucun usage de mes facultés, elle m'a transporté je ne sais par où, ni par quel moyen, jusqu'à cet égout de la rue Montmartre, où vous savez que j'ai pris terre. »

CHANT 76

Préparatifs hostiles contre la capitale et contre Éléazar

L'entretien que Rachel et Ourdeck eurent ensemble, après qu'il eut reçu d'elle l'écrit du psychographe, ne fut pas long. Bientôt ils aperçurent Éléazar et Sédir, dont l'atmosphère environnante venait de se dissiper, et ils voulaient se porter aussitôt vers eux. Mais le moment de la grande catastrophe approchait, et les ennemis secrets de la vérité auraient trop perdu à une semblable réunion pour ne pas s'y opposer de toutes leurs forces, comme s'ils l'avaient fait précédemment.

Ces ennemis secrets, qui avaient déjà joué de si cruels tours à l'auditoire, se préparent à verser sur la capitale la coupe toute entière de leurs poisons, afin de tirer la vengeance la plus éclatante des coups que leur avait portés Éléazar. Ils ne viennent plus en qualité de génies délibérants, comme à l'assemblée du cap Horn, mais ils

se rassemblent comme des guerriers furieux, de toutes les parties du monde, et se mettent en marche comme des nuées de ces sauterelles, qui, dans certains pays, ravagent des contrées tout entières.

Ils veulent ôter aux habitants affamés toute espèce d'espérance. Ils veulent rendre leur supplice effroyable, en tarissant tout d'un coup la source d'où ces bons parisiens venaient de retirer quelque soulagement passager ; enfin c'est sur les jours même d'Éléazar que tous leurs efforts vont se porter, ne doutant pas que s'ils peuvent réussir à le faire périr, la capitale ne soit perdue sur-le-champ et à jamais.

Mais pour que leurs coups soient plus sûrs, ils ne veulent pas tenter de faire sauter et brûler sa maison, comme le grand homme sec l'a déjà entrepris inutilement ; ils veulent l'attaquer corps à corps par leurs agents les plus déterminés.

*C'est ainsi, cher lecteur, que Clément autrefois
Vint trancher les beaux jours du dernier des Valois ;
Les Guise se flattant, dans leur impatience,
De se rendre aussitôt les maîtres de la France.*

CHANT 77

Rassemblement des génies aériens Trois d'entre eux transformés en soldats

On voit donc se former en l'air des amas énormes de nuages grisâtres, qui ne semblent pas être dirigés par un seul vent, ni se porter d'un même côté, comme cela arrive dans les temps ordinaires ; mais on les voit venir de tous les points de l'horizon, et se rendre tous vers Paris avec une vitesse incroyable. L'orient, l'occident, le nord, le midi, ouvrent chacun leurs cavernes nébuleuses, et envoient à l'envi leur armée aérienne sur la capitale.

En un instant le ciel est couvert d'un voile épais et sombre. L'orage se forme, les éclairs brillent, le tonnerre gronde ; des torrents de grêle et de pluie tombent sur les parisiens, et les forcent de se sauver dans leurs maisons. C'est ce moment-là que les ennemis aériens choisissent pour mettre fin à leur entreprise.

Trois d'entre eux se transforment en soldats du guet à pied ; et sous prétexte de demander des ordres au lieu-

tenant de police, qui se trouvait auprès d'Éléazar, ils s'approchent et les séparent tous deux, afin de pouvoir mieux agir contre Éléazar quand il sera seul.

L'un des trois se présente, le chapeau bas, à Sédir et lui parle à l'oreille ; les deux autres investissent Éléazar et veulent le renverser par terre, mais c'est lui, au contraire qui, d'un simple regard, commence par les remplir d'effroi et les faire tomber à la renverse. Feignant alors d'être soumis, ils se glissent en rampant jusqu'à lui, pendant qu'il tournait la tête d'un autre côté, et s'entrelacent si bien dans ses jambes, que dans un instant ils le renversent par terre et se redressent sur leurs pieds.

Sédir, averti par le bruit, se retourne, et voyant l'état où est son ami, il vole à son secours, appelant à lui les deux soldats, qu'il était bien loin de soupçonner, tant l'homme retombe dans les manières de voir ordinaires, quand la sagesse se plaît à le laisser remis à lui-même : or, ces deux soldats étant eux-mêmes au nombre des trois conjurés, que pouvait-il en attendre ?

En effet, ces deux hommes se servent contre lui-même des pouvoirs qu'ils ont, en qualité d'êtres surmatériels ; et la première chose qu'ils font, est de tellement troubler la vue au pauvre Sédir, qu'il ne voit plus du tout : ils lui ôtent par les mêmes pouvoirs l'ouïe et la parole, et ne lui laissent que l'usage des jambes ; mais ne sachant où se diriger, il laisse son ami Éléazar exposé aux plus grands dangers, sans avoir aucun moyen de lui être utile.

La bonne Rachel elle-même, qui avait voulu s'approcher de son père, se trouve si interdite de l'événement, que les forces lui manquent, et elle ne peut lui apporter aucun secours.

Le volontaire Ourdeck, qui est avec elle et qui n'aurait pas moins envie d'agir dans cette conjoncture, est comme paralysé par l'état affligeant où il voit Rachel, et aussi un peu par l'influence maligne que les trois champions corporisés ont soin de verser sur lui, et il ne peut remuer aucun de ses membres.

Ces trois conjurés se trouvant libres, réunissent toutes leurs forces contre Éléazar ; c'est à qui portera sur lui les coups les plus rudes, et il n'est rien qu'ils n'emploient pour massacrer ce redoutable adversaire des méchants. Mais ces êtres ténébreux, quoique étant des êtres surmatériels, sont trop aveugles eux-mêmes pour savoir à qui

ils s'adressent, sans quoi ils n'auraient sûrement pas cette folle audace.

En effet, si, dans un moment de surprise, ils ont pu renverser Éléazar, qui, alors occupé d'éviter la pluie et le mauvais temps, pouvait n'être pas entièrement sur ses gardes, il ne tardera pas à reprendre ses droits sur eux ; et c'est ici que vont se montrer des témoignages non équivoques de sa puissance.

CHANT 78

Éléazar renversé se relève

Ce n'est pas une choses sans exemple que d'avoir vu des villageois entreprendre de courber un arbre flexible ; et après l'avoir fait pencher, s'attacher précipitamment à ses branches, croyant l'avoir entièrement renversé ou déraciné ; mais il n'est pas sans exemple non plus que cet arbre, qui n'était que courbé, se soit redressé par les lois de son élasticité, et qu'il ait enlevé dans les airs ces mêmes villageois, au risque de leur faire payer cher leur imprudence.

(Ami lecteur, c'est la plus juste comparaison que je puisse trouver pour vous faire comprendre ce qui se passe entre Éléazar et ses trois assassins.)

Éléazar avait une écharpe nouée autour de son corps, en forme de ceinture. Les trois assassins qui, par leurs corps redoublés, ne doutent pas de lui avoir ôté la vie, le saisissent par la rosette de son écharpe, et se disposent à l'emporter avec eux, pour le montrer à leurs chefs, et faire voir avec quel succès ils s'étaient acquittés de leur entreprise.

Mais par le secours de la puissance qui veillait sur lui, et qui ne voulait que lui faire subir quelques fortes épreuves, les trois assassins se trouvent pris chacun par les deux mains, dans le nœud de cette écharpe, qui se resserre par leurs propres efforts. Alors Éléazar, ainsi que le plus nerveux des arbres, reprend bientôt toute sa vigueur ; il se redresse sur ses pieds, et saisissant de sa main gauche le nœud de son écharpe, il le serre si bien, que ses trois adversaires ne peuvent se dégager, et qu'il les traîne forcément après lui, avec la plus grande facilité.

*Phénomène étonnant, mais facile à comprendre,
Quand en réfléchissant, l'on voudra bien m'entendre.
Quoique six soient plus qu'un, dans nos calculs humains,
Une main juste est plus que six méchantes mains.*

De l'autre main, Éléazar saisit sa miraculeuse boîte. Comme il ne s'agit point ici de faire rien produire à la nature, mais seulement de contenir des malfaiteurs, et de repousser les maux qu'ils opèrent, il lui suffit de tenir dans sa main cette boîte : ce seul contact empêche nos trois champions de quitter la forme qu'ils avaient prise, et de s'envoler dans les airs vers leurs compagnons. Il a aussi la propriété de tempérer la pluie qui tombait alors, ainsi que de rendre à Sédir l'usage de tous ses sens.

Quant à Rachel et au volontaire qui étaient plus loin d'Éléazar et qui étaient affectés de deux manières, ils ne purent éprouver aussi, par ce seul contact, qu'une légère partie de l'effet du remède, et ils auraient eu besoin que la puissante poudre les approchât elle-même, pour leur procurer un secours plus efficace ; aussi, à leur grand regret, se trouvent-ils à peu près dans le même état.

Cela n'empêche pas que le triomphant Éléazar, traînant après lui ses trois prisonniers, ne reparaisse auprès de son ami Sédir, et qu'il ne présente ainsi aux yeux du peuple qui commence à revenir dans les rues, ces signes merveilleux de sa victoire, aussi glorieuse pour lui, qu'humiliante pour ses adversaires.

*Hélas, courte victoire, et gloire passagère,
Vous n'offrez au vainqueur qu'une paix éphémère !
Et nous allons bientôt voir ses fiers ennemis,
Pour se venger, porter le deuil dans tout Paris.*

CHANT 79

Délibérations et décisions des ennemis aériens

Les ennemis aériens, restés dans les nuages, ne perdaient point de vue leurs compagnons ; ils s'enflammèrent d'une nouvelle fureur, en voyant leur désastre et leur honte, et mille serments sont proférés à la fois, de ne pas désemparer qu'ils n'aient exercé en leur faveur la vengeance la plus éclatante.

Dans l'instant, l'un d'eux, nommé Haridelle, s'avance et dit : « Puissants compagnons, il n'est aucun de vous qui ne soit rempli d'indignation à la vue du triste sort de ceux de nos frères qui s'étaient dévoués à notre commune gloire. Je vous prie de croire que je partage avec vous ces justes sentiments, et que si je pouvais mourir, et qu'en mourant je pusse sauver l'honneur de tous mes confrères, la mort ne serait absolument rien pour moi, et que je ferais le sacrifice de ma vie avec un véritable transport de joie ; mais puisque ce sacrifice est impossible de notre part, et puisque étant esprits, notre arme principale est dans l'esprit, je vais vous faire part des observations que me fournit mon esprit, et je les soumettrai à votre jugement.

« Voilà déjà deux tentatives inutiles que le crocodile et nous, avons faites contre la vie d'Éléazar, et nous devons frissonner de crainte, en nous rappelant les prédictions merveilleuses qui ont été faites de lui à Atalante, il y a plus de deux mille ans, et qui nous l'annoncent comme étant notre plus redoutable adversaire. Jusqu'au moment où il a déployé les puissances de sa poudre saline, pour forcer la terre à fournir de la subsistance à tout un auditoire, nous ignorions en quoi consistaient ses dons si redoutables ; mais depuis lors, et surtout depuis qu'en tenant seulement sa fatale boîte dans sa main, il traite nos trois compagnons comme autant de pantins qu'il promène à son gré, nous ne devons plus douter que ce ne soit dans ce redoutable talisman que réside toute la magie de ses pouvoirs. Nous n'avons plus besoin d'aller chercher une nouvelle Dalila, pour découvrir par son moyen en quoi réside la force de ce nouveau Samson. Nous savons où réside cette force, et nous savons par conséquent où doivent tendre nos coups pour la détruire ; mon avis est donc que nous mettions en usage tout ce que nous avons d'intelligence et de ruse pour lui dérober ce trésor, qui est pour lui comme un arsenal, comme une citadelle, ou plutôt comme un monde tout entier ; étant bien sûrs que quand ce talisman sera en notre puissance, nous n'aurons plus rien à craindre et que nous ferons d'Éléazar tout ce que nous voudrons. Et vous, mes chers compagnons, si le zèle peut déterminer votre confiance, si l'honneur que j'ai eu d'être le génie qui a présidé l'assemblée du cap Horn, vous engage à croire que cette confiance ne sera point mal placée ; enfin si l'envie ex-

trême que j'ai de vous être utile à tous peut vous paraître un titre suffisant pour que votre choix tombe sur moi dans cette périlleuse entreprise, prononcez, vous n'en trouverez aucun parmi vous qui se dévoue avec plus d'ardeur à votre gloire et à votre utilité. »

Haridelle ayant fini son discours, tous ses compagnons le félicitent sur son zèle et sur son courage ; ils adoptent les propositions qu'il a faites, et le nomment leur délégué, d'une voix unanime. Bien plus, tous ses compagnons lui donnent carte noire, pour s'acquitter de sa commission et lui recommandent seulement de ne pas perdre un instant, puisque le danger est aussi urgent.

*(Peut-être cher lecteur aurez-vous du soupçon,
Qu'ici, sans y penser, j'offense la raison,
En mettant carte noire, au lieu de carte blanche ;
Je répondrai que non, d'une manière franche.
Aux ennemis de l'air, à ces cruels agents
Dont l'unique pouvoir est d'être malfaisants,
On ne saurait jamais donner que carte noire,
Et si vous en doutez, consultez le G.....).*

CHANT 80

Le désastre au comble

Haridelle n' pas plus tôt reçu sa commission, qu'il se met en devoir de la remplir. Il commence par agiter tous les trônes de ses confrères ; il les fait tellement rouler les uns sur les autres, que ces trônes, qui ne sont que des nuages, parviennent bientôt à s'échauffer et à reprendre leur qualité fulminante, d'autant que ses frères et amis l'aident avec ardeur à cette besogne, afin d'en accélérer les effets.

Quand Haridelle voit ces nuages parvenus à leur degré convenable d'inflammation, il se transforme sur-le-champ en éclair, rompt l'enveloppe que forment les nuages, et se précipite tout en feu, vers le lieu où ses trois compagnons étaient menés en triomphe par Éléazar.

L'éclair approche jusqu'auprès de la poitrine de cet israélite, mais il ne peut l'atteindre, tant il sent une force irrésistible qui s'y oppose : soudain l'éclair fait un crochet, et s'en va frapper la basque de l'habit de Sédir, qui se trouvait près de son ami, et écoutait un très bref récit du

combat soutenu contre les trois champions qu'il n'avait point vu. L'éclair ne frappe que son habit, parce qu'il n'avait pas le pouvoir de frapper sa personne. L'habit s'enflamme, Sédir veut éteindre le feu, et en s'agitant il ne fait qu'enflammer son habit davantage. Éléazar, entraîné par l'envie d'être utile à Sédir et de le tirer du danger qui le menace, s'élançe vers lui, et d'un seul mouvement de la main qui tient la boîte, il éteint le feu de son habit et lui rend la tranquillité.

Mais bientôt Haridelle revient à la charge. Un second éclair, vingt fois plus terrible que le premier, vient mettre en feu toute l'atmosphère. Les trois champions qui sont liés à l'écharpe d'Éléazar, excités par le soufre qui s'exhale de toutes parts, s'agitent de toutes leurs forces ; et par cette agitation ils font tellement remuer le nœud de l'écharpe dans la main d'Éléazar, qu'ils allaient peut-être lui échapper, s'il ne se fût servi promptement de sa main droite pour le resserrer.

Mais hélas ! l'heure fatale approchait où Paris allait être précipité dans l'abîme. C'était avec la main qui tenait la précieuse boîte qu'Éléazar s'empessa de contenir ce nœud vacillant : malheureusement il met tant de vitesse dans ce mouvement, que la boîte se heurte contre sa main gauche, s'échappe et tombe ! ! !

Soudain Haridelle présente ses mains au génie de Saturne qui les revêt à l'instant d'une couche de plomb dont il est le génie, et cela pour leur servir de préservatif ; Haridelle revêt avec la même promptitude cette couche de plomb d'une couche de mercure qui est compris spécialement dans son département, et le tout pour pouvoir mieux se saisir de la précieuse boîte ; il la saisit, en effet, comme un vautour, il s'envole avec elle dans les nuages, et annonce son triomphe par de nouveaux éclats de tonnerre.

En arrivant parmi ses confrères aériens, il est reçu avec mille fois plus d'honneurs qu'on n'en rendit jamais à aucun guerrier de ce monde, après les plus brillantes conquêtes. Chacun le comble de louanges, chacun s'empresse de s'approcher de lui, et surtout de voir ce redoutable talisman qui a opéré des prodiges si merveilleux. On décide qu'à l'avenir Haridelle aura parmi les siens le rang le plus honorable ; puis d'une commune voix, on prononce qu'on promènera en pompe dans tout l'empyrée cette glorieuse dépouille qu'il a enlevée à Éléazar, et

qu'on la placera ensuite à demeure au nombre des astres comme une nouvelle constellation.

Mais il ne faut pas croire que le fier Haridelle, malgré les précautions qu'il a prises, puisse tenir si aisément cette boîte dans ses mains. Elle avait en elle-même une si grande activité, et un si grand feu, qu'elle aurait eu bientôt volatilisé le mercure, et fondu le plomb dont il s'était armé, et enfin l'aurait violemment brûlé lui-même, s'il l'eût tenue longtemps de suite dans la même main. Aussi était-il obligé de la transporter continuellement d'une main dans l'autre, de l'agiter même, et de la faire sautiller quand il la tenait, comme on le voit faire à ceux qui veulent porter dans leur main des charbons ardents.

C'est même pour cela qu'il ne put jamais l'ouvrir, quoiqu'il y essayât de son mieux, afin de s'emparer de la poudre qui était dedans et de la jeter au vent ; ce qui l'eût garanti lui et les siens pour jamais, à ce qu'ils croyaient, de toute défaite et de toute danger.

CHANT 81

Triomphe d'Éléazar

Pendant que ces choses se passent dans l'empyrée, Éléazar qui n'a plus ses forces, fait tout ce qui est en lui pour n'être point abattu. Le volontaire et Rachel se trouvent encore plus affaiblis. Le volontaire pensait bien intérieurement à Madame Jof, et à tous les prodiges qu'il a vu opérer antérieurement par Éléazar ; mais il ne pouvait prononcer aucune parole. Rachel est saisie, et a tout au plus la force de lever les yeux au ciel. Quant à Sédir, il est toujours tout éperdu, se débattant contre le feu qui avait repris à son habit.

Les trois champions n'étant plus contenus, se détachent du nœud de l'écharpe et se tiennent ferme sur leurs pieds. Un voile plus sombre que le premier s'étend sur toute la capitale : au lieu de pain, dont les tristes habitants avaient si grand besoin, ce sont des pierres qui tombent du ciel sur eux et qui les écrasent ; et s'ils veulent se réfugier dans leurs maisons, ils y trouvent dans chacune, sous des formes de crocodiles, quelques-uns de ces ennemis aériens qui composent l'armée d'Haridelle, et qui, démolissant à l'envi ces maisons, ensevelissant les

malheureux parisiens sous leurs ruines ; la peste, les incendies, tous les maux les menacent à la fois ; et le désespoir devient leur unique affection et comme leur unique existence.

Quoique la situation du vertueux et sensible Éléazar devienne par là encore épouvantable, il garde néanmoins la sérénité qui convient à la dignité de son caractère. On voyait bien percer en lui une douleur secrète, mais c'était plutôt son attendrissement pour les malheureux et son zèle pour la gloire de la vérité, que la honte de sa voir humilié par ses redoutables ennemis.

En effet, son cœur déchiré en voyant combien la vérité pourrait perdre, dans l'esprit des impies, par le désastreux triomphe de ses adversaires aériens ; et cette douleur l'affectait tellement qu'il ne lui venait dans l'esprit aucune idée, aucune clarté, et son génie ne lui suggérait ni moyen, ni ressource pour l'aider à ranimer ses forces ; tant est certaine cette vérité, que la pensée ni la lumière ne sont à nous, et qu'aussitôt que la source qui nous les communique se retire de nous, l'aveuglement et l'impuissance sont notre partage.

Mais cet état de ténèbres et d'angoisses ne pouvait avoir qu'une durée limitée, parce que l'homme juste ne peut jamais être abandonné pour toujours, et que si la sagesse permet qu'il fasse quelquefois la triste expérience de sa misère, et des dangers dont il est environné, elle désire encore plus ardemment de le dédommager au centuple, en lui rendant tous les charmes de sa douceur divine, et de ses virtuelles consolations.

En effet, les désirs d'Éléazar étaient si purs, qu'il sentit bientôt renaître en lui un germe d'espérance. Cet heureux changement lui fut annoncé par l'étoile, ou la femme tartare, qui se montra dans les airs pour le soutenir et lui faire voir qu'elle était fidèle à sa promesse. Ce témoignage sensible et ce germe d'espérance qu'il sentait renaître en lui, raniment son courage et donnent une nouvelle force à ses désirs. Il se concentre alors dans son être intérieur le plus intime, et rassemblant toutes ses facultés, il représente à l'invisible sagesse, par les doux mouvements de son âme, combien la gloire de la vérité est intéressée à le faire triompher de ses ennemis, et à lui rendre le puissant talisman qui jusqu'alors l'a préservé de tant de dangers.

Cette violente concentration remplit d'énergie les facultés qui sont en lui, et qui sont le vrai modèle de ces trois substances, dont le savant arabe lui avait donné la recette. Cette vertueuse ardeur, soutenue par les vœux les plus touchants, fut couronnée par un heureux succès ; tel à peu près que ce qui était arrivé au volontaire dans le souterrain d'Atalante, lorsqu'il découvrit le nom d'Éléazar d'une manière si peu attendue.

Il sortit d'Éléazar comme un effluve d ses désirs qu'il avait fortifiés en les concentrant. Cet effluve, plus actif encore que la poudre saline renfermée dans la boîte, eut un effet subit et si prodigieux, que si les ennemis aériens avaient eu un moment de triomphe, ils le payèrent bien cher par l'humiliation dont ces triomphes furent suivis.

Car cet effluve sorti de l'intérieur d'Éléazar, attira bientôt, par les lois de l'affinité, cette même boîte dont ils s'étaient emparés, et dont ils s'étaient flattés de se faire à jamais un monument glorieux parmi les astres. Elle revint, comme d'elle-même et dans un instant, se replacer dans les mains d'Éléazar ; et même cela s'opéra d'une manière si douce, que les ennemis aériens ne s'en aperçurent pas d'abord, et qu'ils se crurent encore pendant quelques moments en possession de ce trésor qu'ils ne possédaient plus, parce qu'ils ne connaissent que les mouvements brusques et bruyants, ce qui fait qu'il n'y a pas d'illusions dont ils ne soient susceptibles.

CHANT 82

Éléazar marche à d'autres travaux

Éléazar ne pouvait recouvrer ce puissant trésor, sans redevenir sur-le-champ maître de ses adversaires. Il prit lui-même une prise de son précieux sel, pour procurer du soulagement à sa propre personne qui, épuisée par les grands efforts qu'il avait faits, n'aurait pu résister à de plus longues fatigues. Il jeta ensuite dans les airs trois fortes prises de sa poudre. Rachel et le volontaire reprennent par là l'usage de leurs facultés ; et unissant leurs vœux aux œuvres d'Éléazar, ils portent leurs yeux et leurs mains vers la demeure céleste, Sédîr, qui, par le même moyen, se trouve aussi délivré, en fait autant.

Par le concours de ces âmes vertueuses, aidées des grands pouvoirs d'Éléazar, soudain les nuages se dissipent, la clarté du jour reparaît, les ennemis aériens s'enfuient dans d'autres régions, en maudissant celui qui renverse ainsi tous leurs projets.

Haridelle seul, l'audacieux Haridelle, ose encore faire une dernière tentative ; il s'élanche du haut des airs vers les trois champions qui s'étaient dégagés de la ceinture d'Éléazar, lorsque la boîte lui avait été enlevée ; il vient s'unir à eux, pour reprendre ensemble cette boîte qui était pour lui objet d'une si ardente ambition.

Mais tel qu'un canon à double charge dissipe en un clin d'œil un petit nombre de pusillanimes assaillants, tel le moyen puissant d'Éléazar anéantit tous les efforts de ces malfaiteurs : il ne fait que les menacer en ouvrant seulement devant eux cette redoutable boîte ; et dans l'instant les trois champions quittant tous la forme humaine qu'ils avaient prise, sont dispersés dans les airs avec Haridelle, comme de la poussière ; et depuis ce moment-là, il leur est impossible même de rentrer dans les nuages d'où ils sont descendus et de rejoindre leurs compagnons.

En terminant ces glorieuses entreprises, Éléazar se trouve environné de Sédir, de Rachel et du volontaire, qui le félicitent à l'envi de ses succès. Pour lui, que d'autres travaux attendent, il rend promptement l'hommage le plus sincère à celui qui conduit tout ; puis, s'adressant à Rachel :

« Ne me suivez point pour ce moment, lui dit-il ; ce qui me reste à faire demande des forces que je ne dois point exiger de vous : d'ailleurs votre présence devient encore plus utile à Paris, pendant le moment que je m'en absenterai ; c'est pendant ce moment-là qu'il aura le plus besoin de préservatif, et c'est à vos prières à lui en servir. Vous lui nuiriez beaucoup si vous en sortiez. Je ne puis également, intéressant voyageur (en parlant à Ourdeck), me permettre encore de vous exposer à d'aussi grands travaux que ceux qui m'attendent. Mais je n'ai point non plus de limites à vous prescrire, ni d'ordres particuliers à vous donner ; seulement je vous engage à me soutenir comme vous l'avez fait par tous vos moyens intérieurs. Pour vous, Monsieur (en parlant à Sédir), vous qui avez déjà été admis dans la carrière, venez la poursuivre ; elle nous apprendra elle-même si elle vous permettra de la

remplir jusqu'au bout, ou bien quand il faudra vous arrêter. »

Sur-le-champ, il se sépare de Rachel et du volontaire qui le quittent avec de vifs et tendres regrets, et il emmène avec lui le vertueux Sédir.

Rachel et le volontaire, qui souscrivent en soupirant à cette séparation, sont cependant satisfaits de ses trouver ensemble, ayant tant de motifs réciproques de s'intéresser l'un à l'autre ; motifs qui s'étaient tant accrus par l'événement du psychographe, et par le peu d'entretiens qu'ils avaient déjà eus sur ce qui s'était passé sous leurs yeux, et sur l'histoire souterraine d'Atalante.

Ourdeck, toujours plein du souvenir de Madame Jof, ne peut s'empêcher de demander à Rachel ce qu'elle en pense ; d'autant que depuis sa très extraordinaire apparition, il n'en avait plus entendu parler.

Rachel fait un petit sourire et lui dit : « Heureux mortel ! vous avez fui ce qui vous cherchait, maintenant cherchez ce qui vous fuit. Cette personne est allée se cacher dans votre cœur, et vous la verrez difficilement ailleurs. » Et sur-le-champ prenant un crayon, elle remet les lettres de ce nom dans leur ordre naturel, ce qui ouvrit les yeux au volontaire Ourdeck et le remplit d'une joie inexprimable.

Puis elle ajouta : « Il faut que vous cherchiez bien soigneusement cette intéressante personne dans votre cœur, si vous désirez de m'y trouver aussi, car je n'y puis demeurer qu'avec elle.

— Vous m'offrez là, Madame, lui répondit-il, un puissant moyen d'encouragement. Quelles sont donc ces voies impénétrables de la sagesse, où rien n'est ordonné ni promis qui ne soit délicieux, et où le bonheur est lui-même le prix du bonheur ?

— Monsieur, lui dit-elle, il n'y aurait rien de ravissant comme les découvertes où vos sages réflexions pourraient nous conduire. Mais malgré le plaisir que j'aurais à approfondir avec vous ces hautes connaissances, l'idée de mon père m'occupe trop, et mon esprit n'est point assez libre pour que nous nous livrions à de semblables spéculations. Je voudrais même, je ne vous le cache point, qu'en évitant de contrarier les volontés de ce bon père, vous fissiez tout ce que vous pourrez pour le suivre de

loin, et veiller au moins à sa sûreté, en cas que l'occasion se présentât de lui être de quelque secours. »

Ô divine Rachel, c'est votre tendresse filiale qui vous fait oublier pour le moment la confiance que, d'après tant de prodiges, vous devez avoir aux dons d'Éléazar.

Ourdeck s'éloigne donc sans répliquer ; cette séparation lui paraît néanmoins excessivement pénible ; tant il sent augmenter son solide attachement pour cette intéressante femme. Mais il est payé de retour, c'est là ce qui le soutient ; il part avec l'intention de faire de son mieux pour répondre aux tendres sollicitations de Rachel ; et Rachel reste constamment dans Paris pour y remplir les vues de son respectable père.

CHANT 83

Instruction d'Éléazar à Sédir

Déjà Éléazar est rendu avec Sédir à la plaine des Sablons, à l'endroit même où le crocodile avait avalé les deux armées ; là, Éléazar qui avait des yeux ad hoc, souffle deux fois fortement sur la terre et jette ensuite, dans cette même place où il a soufflé, deux pincées de sa poudre saline, et aussitôt un frémissement souterrain se fait entendre avec un fracas épouvantable.

« Ce n'est là qu'un commencement, dit-il à Sédir, et nous devons nous attendre à de plus grandes secousses, si mes désirs ont le bonheur de pouvoir s'accomplir. Éloignons-nous quelques pas pour laisser aux moyens que j'ai employés le temps de détruire entièrement le foyer qui a été la première source de tous nos maux. » Et en s'éloignant, ils ne cessent de se pénétrer de plus en plus des grands projets qui les occupent.

« Vertueux Sédir, c'est ici que vous allez recevoir l'effet des promesses que vous a faites Éléazar, au sujet de sa merveilleuse poudre. Touché du zèle que vous avez témoigné pour lui, touché surtout des maux et des dangers que vous avez soufferts près de lui lors de l'éclair, il ne peut choisir une plus favorable circonstance pour satisfaire vos désirs.

« Vous voyez, lui dit-il, quels sont les étonnants avantages du secret que mon Arabe m'a confiés ; je ne veux plus vous en faire un mystère. Ce secret est en vous

comme il est en moi et dans tous les hommes ; et si, à l'exemple du maître qui m'a instruit, je n'avais employé tous mes efforts pour faire fructifier en moi ce germe qui est donné à l'homme, pour être la base de toutes ses sagesse et de toutes ses puissances, jamais cette poudre ne m'eût servi de rien ; car de même que c'est du principe souverain que nous recevons toutes nos propriétés, de même c'est de moi que cette poudre reçoit sa vertu ; et après en avoir été pénétrée, elle me soulage dans mes œuvres et devient un appui pour moi. S'il n'en était ainsi, nos ennemis aériens ne l'eussent pas tenue si inutilement entre leurs mains, et ils auraient pu, à leur gré, nous plonger dans des maux sans remèdes.

« Je n'ai donc pas besoin de m'étendre davantage pour vous faire comprendre la vraie source de mon secret ; et cependant je n'attends que le moment où je serai dispensé de le mettre en usage, et où je pourrai agir moi-même directement par ce don naturel qui est dans tous les hommes. Car je ne pourrai sans cela terminer les énormes travaux qui nous restent à faire pour sauver la capitale. J'ai bien pu, au moyen de mes dons accessoires, combattre en votre présence les projets sinistres et occultes du grand homme sec et de ses compagnons ; j'ai pu arracher le volontaire Ourdeck du sein du crocodile et le faire revenir sain et sauf d'Atalante dans le même moment où il a éprouvé une si grande secousse dans la cave de l'hiérophante ; j'ai pu forcer le crocodile à vomir les deux armées, quoique ni le volontaire, ni vous ne sachiez encore ce qu'elles sont devenues, et que j'e n'aie pu tout de suite les rendre à leur patrie, puisque le crocodile a eu encore une retraite à leur fournir malgré moi ; j'ai pu détruire les pièges de nos ennemis aériens à plusieurs reprises, et leur arracher ce qu'ils auraient eu tant de désir de conserver.

« Mais toutes ces choses ne sont que de faibles entreprises, en comparaison de ce qui nous reste à faire ; car tous ces obstacles que nous avons surmontés ne sont que des obstacles secondaires et inférieurs ; tant que nous n'aurons pas vaincu et subjugué non seulement le crocodile lui-même, mais encore les hommes malfaisants qui se sont rendus ses organes, nous n'aurons point couronné notre œuvre.

« Or nous ne pouvons y parvenir qu'en les séparant d'avec lui, et en le séparant d'avec eux. Par leurs mé-

chancetés, ils se sont rendus ses organes ; et lui, par son avidité à percer dans leur intelligence, il est devenu leur organe à son tour, en se prêtant à toutes leurs volontés perverses, et en les favorisant de tout son pouvoir. Il s'est formé ainsi entre eux et lui une double alliance, dans laquelle ils sont devenus à la fois sa langue et sa pensée, et où lui est devenu leur pensée et leur langue. Cela forme comme deux cautères qui se vident continuellement l'un dans l'autre et ne se remplissent mutuellement que de leur sanie respective ; et même sans être méchants, les hommes qui parlent trop établissent, sans s'en douter, de semblables cautères entre eux et l'ennemi universel du genre humain qui épie sans cesse nos paroles, pour y pomper le fruit qu'elles renferment, pour en faire son profit, et pour nous transmettre en retour son infection. C'est ce qu'Ourdeck a vu dans le crocodile ; c'est ce qui est cause que les sciences sont en esclavage, et c'est de là que parmi les sages le silence est si recommandé. Sachez donc que je ne pourrai rompre cette double alliance qu'en lui opposant des forces du même genre que les moyens qui l'ont formée ; et c'est cet heureux terme où j'aspire.

— Ah ! cher Éléazar répondit Sédir, combien il me tarde que vous puissiez accomplir vos sages désirs, et soumettre ce furieux monstre qui répand tant d'alarmes dans ma patrie ! Car c'est une chose bien surprenante que le pouvoir dont ses criminels adhérents sont revêtus. Quand même je n'aurais pas les connaissances que vous m'avez données de leurs secrets, je ne pourrais me dispenser de croire qu'ils sont sûrement dirigés et protégés par une puissance extraordinaire. Depuis le commencement de la révolte, tous mes espions ont été mis en campagne contre eux ; ils les ont vus, ils leur ont parlé, et jamais ils n'ont pu parvenir à les arrêter.

« Dites-moi en quoi je puis vous aider dans votre grande entreprise, cher Éléazar, parlez. Faut-il traverser les mers ? Faut-il parcourir le globe entier ? Faut-il, comme l'ont fait nos deux armées, pénétrer de nouveau au centre de la terre ? Je suis prêt à tout, il n'est rien que je n'entreprenne pour être utile à mon pays, et pour renverser les projets iniques des méchants. D'ailleurs, c'est le seul moyen qui me reste de rendre quelque service à la capitale, dont le soin m'est confié ; ma présence lui est comme inutile puisque je n'ai point d'aliments à lui procurer pour apaiser sa faim, ni de soldats à faire marcher

pour prévenir ses désordres. Faut-il que nous voyions ainsi périr nos chers concitoyens sans pouvoir les soulager ? Non, non, cet état cruel ne peut plus durer sans nous avilir, et dussé-je périr dans mon entreprise, j'aime mieux chercher la mort que de l'attendre ; vous avez réveillé en moi des principes dont les germes étaient semés dans mon cœur dès mon enfance. J'ai aimé la vérité avant de la connaître ; en m'en donnant la connaissance, vous n'avez fait qu'augmenter mon amour pour elle ; et je serais indigne de ses faveurs et de vos lumières, si je ne cherchais pas à les employer dans une circonstance qui est sûrement la plus importante de toutes celles qui se rencontreront dans ma vie.

— Vous le voulez donc, reprit Éléazar, pour le bien même, et non point par une vaine curiosité. Eh bien : vous serez satisfait. On ne peut point feindre les élans du cœur. J'avais besoin d'un fidèle compagnon comme vous ; mais je devais attendre que la Providence me l'envoyât, et je ne pouvais pas me permettre de lui demander. Ma fille Rachel m'a été utile jusqu'à ce moment, et ne cessera de me l'être encore. Mais ce qui nous reste à faire exige des forces que l'on n'a pas le droit d'attendre de son sexe. Voilà pourquoi j'attendais un homme. Quant au volontaire Ourdeck, je n'ai point eu le temps de préparer et de graduer son instruction comme j'ai fait la vôtre. Je ne pouvais savoir, il est vrai, si ce ne serait pas lui qui me serait envoyé ; mais il a douté autrefois ; et vous, vous avez eu le bonheur de croire : c'est ce qui fait que votre avancement est plus prompt que le sien.

« Oui, vous pourrez travailler avec moi à la délivrance de votre patrie ; mais je vous préviens que la tâche sera rude et que vous aurez de grands obstacles à surmonter. Que la confiance ne vous abandonne point, et nous ne pourrons manquer de couronner notre œuvre par les succès les plus glorieux ; car, depuis vos dernières paroles, j'en sens naître en moi tous les indices. Il n'est point nécessaire que vous parcouriez le globe, ni que vous passiez les mers : du lieu où nous sommes, nous pouvons accélérer notre entreprise, et peut-être même commencer à en recueillir des fruits. »

CHANT 84

Sédir séparé d'Éléazar par un ouragan

À ces mots Éléazar s'arrête, prend de sa main droite la précieuse boîte, il en touche doucement trois fois la poitrine, trois fois le front et trois fois la bouche de Sédir : « Allez maintenant, lui dit-il, souffler deux fois sur le foyer d'iniquité, comme vous me l'avez vu faire tout à l'heure. » Sédir obéit.

(Ami lecteur, souvenez-vous que nos paroles ne sont vraiment bonnes qu'autant qu'elles sont engendrées par notre cœur et par notre esprit. Je voudrais pouvoir vous en dire davantage : mais les détails de tout ce qui se passa dans cette cérémonie ne me sont pas confiés d'une manière assez circonstanciée, pour que je puisse les livrer à votre curiosité. Je n'ai le pouvoir que de vous en peindre les résultats.)

Sitôt que cette cérémonie est finie, il s'élève une tempête épouvantable ; un vent furieux descend subitement du ciel et tombe comme un torrent impétueux sur Éléazar et sur Sédir, et les renverse tous les deux ; ils se relèvent, ils sont renversés de nouveau ; ils se relèvent encore, et pour la troisième fois, ils sont renversés : Éléazar seul se relève pour la troisième fois, mais il est emporté par le tourbillon assez loin de son ami, pour ne pouvoir le rejoindre aussitôt qu'il l'aurait désiré, pour le bonheur de l'un et de l'autre ; et il fut au moins une grande heure à le chercher avant de pouvoir le trouver.

Le pauvre Sédir est étendu au pied d'un arbre, si étourdi de ses trois chutes, qu'il ne sait absolument où il en est, meurtri dans plusieurs parties de son corps, et n'ayant pas à sa disposition le remède si efficace et si merveilleux d'Éléazar ; dans cet état extraordinaire, que quelques-uns appelleraient étourdissement, que d'autres appelleraient assoupissement, et que nous n'oserions pas nommer du tout, de peur de nous tromper, dans cet état, dis-je, Sédir est accosté par un homme qui lui fait des récits au-dessus de toute croyance ; tellement que, quand il les rapporta ensuite à Éléazar, il ne pouvait encore dire si c'était en songe qu'il avait entendu ces récits, ou si c'était une personne véritable qui les lui avait faits, car il s'est trouvé tout seul au sortir de cet état indéfinissable.

CHANT 85

Observation

(Pour moi, cher lecteur, je ne puis pas vous assurer non plus si c'est en songe ou en réalité que lui ont été faits ces récits que vous verrez dans les chants suivants.

*Car je suis trop soumis, trop fidèle à ma muse,
Pour dire, sous son nom, un mot qui vous abuse ;
D'autant que sur l'article, elle convient tout bas,
Avec sincérité, qu'elle ne le sait pas.*

Écoutez donc tout bonnement ce que cette figure humaine, réelle ou non, vint dire à Sédir, pendant qu'il était endormi, ou pendant qu'il était éveillé, ou pendant qu'il n'était ni l'un ni l'autre.)

CHANT 86

*Discours instructif d'un inconnu
Annonce des deux armées*

« Les deux armées seront bientôt rendues dans la plaine des Sablons ; je suis venu en avant-garde pour vous en prévenir ; car je vous parle comme étant un des combattants, quoique je sois d'une profession très pacifique. Sachez seulement, pour ce moment, que je puis tout voir sans changer de place ; et que soit dans les astres, soit sur la terre, rien n'est interdit à mes regards.

« Après le long séjour que les deux armées ont fait d'abord dans le corps du crocodile, il a été forcé par Éléazar de les vomir hors de son sein ; d'autant que si parmi elles il y avait des hommes très coupables, il y avait aussi des hommes très méritants, et que dans les grandes catastrophes la sagesse permet que les choses soient ainsi disposées, afin que ces seuls purificateurs et conservateurs préservent la masse d'une entière dissolution et d'une ruine absolue ; mais comme le crocodile ne voulait pas que ces deux armées revinssent sitôt à Paris, où il a un si terrible adversaire, il a encore eu le pouvoir de les vomir avec tant de violence, qu'il les a lancées jusque dans la région des planètes et des étoiles. En même temps, il a conservé dans les divers champions de ces deux armées, toute l'ardeur dont ils étaient animés avant

qu'il les eût avalées, et qui n'a fait que devenir encore plus impétueuse, par leur séjour dans ses entrailles.

« Ces divers champions, lancés avec tant de force, se sont accrochés partout où ils ont pu, sur les diverses planètes, comètes, étoiles, qui se rencontraient à leur portée ; de là, se menaçant les uns et les autres avec des yeux enflammés de colère, ils se préparent à se livrer de nouveaux combats. La même puissance qui les a vomis sur ces globes, leur donne le moyen de faire mouvoir à leur gré ces corps immenses qui nagent dans les plaines de l'air. Soudain on voit les deux armées rangées en bataille l'une devant l'autre, et déployant les plus savantes manœuvres. Bientôt même elles se déterminent à en venir à l'abordage ; dans l'instant on voit ces énormes sphères s'approcher et se choquer avec un bruit épouvantable.

« Mais ce moyen remplit mal l'objet et la vengeance des combattants ; car ces astres étant élastiques et remplis d'air, comme tous les corps qui nagent, il arrivait de leur choc un résultat tout contraire à celui qu'en attendaient les deux armées ; en effet, en s'abordant avec violence, ils développaient mutuellement leur élasticité, et se renvoyaient les uns les autres à des distances incommensurables. C'est sans doute cette élasticité, que vos physiciens n'ont jamais pu pénétrer, qui conserve la forme de tous les corps de l'univers, puisque sans elle ils se détruiraient ; et c'est elle qui a su mettre ici une borne à la fureur des mortels. Aussi a-t-elle donné le temps à Éléazar de suspendre encore pour un moment les desseins meurtriers des deux armées.

CHANT 87

Suite du discours instructif d'un inconnu Les sphères

« Pendant ces divers chocs, j'eus soin, à votre intention, d'observer très attentivement toutes ces sphères qui ont paru assez belles à quelques écrivains pour leur faire dire que c'était d'elles, et notamment du soleil, qu'étaient sortis tous les cultes et tous les dogmes religieux de la terre. Ces écrivains si prompts à juger auraient dû au moins excepter de leurs décisions les cultes et les dogmes qui condamnaient ces cultes et ces dogmes astronomiques, comme étant réprouvés de la part de la part de la

sagesse et vous pouvez leur citer le quatrième chapitre du Deutéronome, en faveur des cultes et des dogmes qu'il faut excepter de leurs décisions, et qui prouvent combien elles sont mensongères. Le temps n'est pas venu pour eux que vous leur en disiez davantage.

« Je fis relevé de tout ce que je voyais de tracé à la surface de toutes ces vastes sphères ; il y avait une quantité innombrable de diverses figures empreintes, sur lesquelles se fixèrent mes regards ; et j'eus le loisir de les observer, non seulement sur mon astre, pendant les longs mouvements que lui faisaient faire les chocs violents de toutes ces légions célestes, mais encore sur les autres astres, planètes ou étoiles, lorsque nous en venions à l'abordage.

« Je voyais tracés sur ces sphères divers caractères et divers hiéroglyphes, tels que des animaux, des plantes, des lettres alphabétiques, des instruments de musique, des trônes, des armes, des phénomènes naturels, des incendies, des inondations, des champs de bataille, des cadavres égorgés, des couronnes de diamant, des chars de triomphe, des livres, des diplômes, des cordons, des instruments pour les arts et les métiers, enfin des signes pris dans toute la nature et parmi toutes les inventions des humains.

« J'y voyais non seulement tous ces emblèmes, mais j'y voyais des hommes occupés aux divers emplois et aux divers travaux que ces emblèmes indiquaient. J'y voyais des guerriers, des artistes de tout genre, des docteurs à sciences secrètes que des curieux venaient consulter, espérant en apprendre le sort de leur vie matérielle, tandis que l'homme d'un vrai désir a en lui le pouvoir de connaître et de fixer la vie de son esprit.

« J'y voyais des somnambules, et même aussi des personnes dont l'esprit était aliéné, et je voyais que leur état pouvait tenir à deux causes : l'une le dérangement physique de leurs organes qui occasionnait à leur être pensant, ou une privation, ou une contraction ; l'autre qui tenait à la prédominance que ces personnes laissaient prendre en elles à une affection dérégulée. Car, s'il y a des démences involontaires, il y en a encore plus qui sont le fruit du faux usage de la liberté de l'homme. Voilà pourquoi, toute proportion gardée, on voit moins de fols dans la classe humble et laborieuse des hommes que dans la classe élevée et oisive.

« J'y voyais des mathématiciens tracer continuellement des figures et des chiffres, pour percer par eux-mêmes dans des vérités scientifiques, dans lesquelles ils ne pourront jamais pénétrer, sans le guide caché qui est en eux-mêmes. Je les voyais abuser des plus belles lois de cette belle science, pour l'étendre à des régions qu'ils s'interdisent les premiers, en voulant substituer leurs propres moyens à ceux qu'ils devaient se contenter d'observer et d'attendre. Je les voyais passer leur vie à n'être que comme les arpenteurs de la nature, je les voyais toiser la partie extérieure de ce vaste édifice, et mesurer les dimensions externes des diverses pierres dont ses murs sont composés, mais ne jamais entrer dans cet édifice, et même tellement l'encombrer de leurs innombrables échafauds, qu'ils en dérobaient la vue à tous les yeux et à eux-mêmes.

« Je les voyais s'élancer par leurs découvertes jusqu'auprès des plus sublimes clartés, et plonger ensuite ces flambeaux dans la vase, comme s'il n 'étaient propres qu'à jeter pour un instant des lueurs sur un tas de boue. Les sciences mathématiques sont faites pour conduire l'homme dans sa route moyenne et entre les deux extrêmes ; voilà pourquoi, d'un côté, il ne connaît pas la base positive de la science mathématique, et de l'autre, pourquoi il s'égare quand il veut sans la vraie lumière qu'il a en lui, excéder la portée de cette science. S'il observait prudemment et soigneusement comment cette base gouverne elle-même les vérités fondamentales dont il abuse tant, elle développerait peut-être devant lui jusqu'à ces vérités mêmes, et jusqu'à ces résultats positifs qu'il cherche, et qui seraient plus exacts et plus justes, que tous ceux qu'il peut se procurer par les manipulations qu'il emploie.

« J'y voyais des personnes représentées auprès d'un fourneau d'alchimiste, et se donnant beaucoup de soin autour de leur vaisseau. J'y voyais tous les instruments qui entrent dans un laboratoire ; mais à côté de ces alchimistes grossiers, qui ne passent que pour être des ignorants parmi leurs confrères, j'en voyais qui s'annonçaient pour être des alchimistes de la classe la plus instruite et la seule qui fût dans la vérité, parce qu'ils ne se servaient pas de charbon. J'y voyais des hommes avides environner ces savants alchimistes, et dévorer des yeux les trésors qui leur étaient promis ; pendant que la

seule alchimie et les seuls trésors qui soient véritablement utiles pour nous, c'est la transmutation ou le renouvellement de notre être.

« J'y voyais des foules d'auteurs qui, n'écrivant pas pour la gloire de la vérité, et ayant cessé de la prendre pour guide, n'avaient plus laissé leur esprit ouvert qu'à leur gloire personnelle, et à tous les tableaux mêlés et confus qui pouvaient se présenter pour le remplir. Aussi je voyais toutes ces sources secondaires ou étrangères à cette vérité entrer comme une inondation dans leur pensée.

« J'y voyais toutes les notions qui sont éparses et subdivisées en mille manières dans la région des étoiles et dans tout l'univers entrer à la fois en eux, et se transformer en une masse informe, d'où ces mêmes notions sortaient ensuite sans ordre de leur esprit, et delà passaient dans leurs livres ; c'est là ce qui a été présenté physiquement aux académiciens dans la scène de la bouillie des livres, afin de leur faire comprendre que les choses ont toujours un terme analogue à leur commencement ; c'est aussi ce qui a été représenté surphysiquement au volontaire Ourdeck pendant son séjour dans le crocodile, pour l'instruire des correspondances, et pour lui montrer quels sont les agents qui se chargent de faire passer tous ces mélanges universels depuis les étoiles jusque dans l'esprit des hommes, et par conséquent pour lui montrer les services que la foule des penseurs et des faiseurs de livres rend à la terre, et combien ils sont dupes de leur orgueil, quand ils vous les donnent pour être le fruit de leur invention.

« J'y voyais des hommes fanatiques professer impérieusement leurs doctrines sanguinaires, massacrer inhumainement leurs semblables au nom d'un Dieu de paix, et porter pour signe de meurtre et de bataille les emblèmes de la piété. Enfin j'y voyais toutes les passions des hommes représentées chacune avec des traits qu'on ne pouvait méconnaître.

CHANT 88

Suite du discours instructif d'un inconnu
Correspondances

« Ce ne serait rien si j'avais été réduit à considérer tous ces objets sans en avoir l'intelligence ; vous savez que je puis tout voir. Je puis également tout comprendre. Je viens donc non seulement comme avant-garde des deux armées, mais aussi pour vous communiquer l'intelligence de ce que j'ai vu dans les astres ; ce sont là les prémices des bienfaits que vous recevrez à l'avenir, en récompense du zèle que vous avez témoigné à Éléazar pour la vérité, et pour le salut de votre patrie.

« Sachez donc qu'en effet tout ce qui se passe ici-bas parmi les hommes dans l'ordre des choses externes, est figuré sur la surface de toutes les sphères qui circulent dans les cieux, et que tout ce que les hommes opèrent avec tant de soin, tant d'importance et tant d'orgueil, est représenté depuis le commencement des temps sur l'enveloppe de ces mêmes sphères qui sont véritablement recouvertes de tous ces signes, comme votre peau est couverte de petits sillons et de petites étoiles dont l'arrangement et la symétrie se varient à l'infini.

« Ces sphères roulant continuellement dans les cieux, pressent le cerveau des hommes et y gravent l'espèce d'impression dont la figure tracée sur l'astre se trouve dirigée vers eux pour le moment ; puis, en continuant leurs cours, elles y gravent une autre impression, parce que c'est une autre figure qui se présente par une suite de la rotation de l'astre.

« Par cette même loi de la rotation des astres, il arrive que les mêmes points de pression reviennent à des époques fixes et opèrent les mêmes impressions périodiquement parmi les hommes ; aussi sont-ils habituellement dans un flux et reflux des mêmes idées et des mêmes mouvements, et cela aussi constamment et avec des périodes presque aussi marquées que celles du flux et du reflux de votre océan.

« Toutes les merveilles dont les hommes se vantent sur la terre, ne doivent donc plus autant flatter leur amour-propre, puisqu'ils n'en sont point les inventeurs, et qu'ils ne font que répéter servilement et machinalement

ce que les surfaces des astres leur impriment en passant sur eux.

« Ils ne doivent pas non plus se glorifier des prédictions qu'ils peuvent faire sur les événements inférieurs et particuliers de leur globe, puisque ces événements sont tracés comme de grands plans sur ces astres, qui roulent sur leur tête, et qui leur en impriment simplement le résultat.

« Ils ne doivent point tirer tant de vanité de leurs découvertes scientifiques, de tous leurs secrets, de toutes leurs sciences et de tous leurs arts, puisque toutes ces choses sont écrites avant qu'ils les connaissent, sur les sphères célestes, et qu'ils ne font pas répéter les leçons que ces sphères leur inculquent journallement, en y ajoutant cependant les influences qu'une puissance plus maligne encore et plus ténébreuse que ces astres, ne cesse de souffler là-haut dans cette vaste atmosphère, et ici-bas dans l'esprit des hommes ; vérités que le crocodile a laissé percer malgré lui, au milieu de toutes les allégories qu'il vous a débitées.

« Quand même on ne compterait pas ces influences pour ce qu'elles sont, on devrait peut-être avoir plus d'indulgence que l'on n'en a pour les vices et les passions des hommes, puisque ces mêmes vices et ces mêmes passions se trouvent également écrites sur les surfaces des corps célestes, et que c'est par ces mêmes empreintes que se dirigent les révolutions des empires et les désordres des individus ; ce qui fait que, pour peu qu'on jette les yeux sur ces sphères, on peut lire, comme dans des annales très suivies, toute l'histoire des peuples, depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, les guerres, les massacres, les bouleversements des nations, les œuvres cachées que les magiciens, les astrologues, les alchimistes ont opérées et opèrent tous les jours en secret chez les rois, les empereurs, même chez ceux qui, par leur loi religieuse, sont tenus d'abjurer ces sortes de sciences : toutes choses qui ne sont que comme des paroxysmes naturels de la fièvre morale à laquelle tous les humains sont en proie.

« Mais si les hommes se servaient un peu davantage de leur intelligence, et qu'ils écoutassent un peu plus attentivement ce qui se passe en eux, ils ne seraient plus fondés à réclamer cette indulgence, car non seulement on ne pourrait plus excuser leurs vices et leurs passions,

mais même on ne pourrait plus excuser leurs méprises et leurs erreurs. Je vais vous en donner la raison.

CHANT 89

Suite du discours instructif d'un inconnu
Oppositions

« Ces astres sont en si grand nombre et chacun d'eux a une telle ardeur pour opérer ses propres plans, qu'ils se croisent et se combattent les uns et les autres encore plus qu'ils ne se soutiennent mutuellement pour concourir à la grande harmonie. Il arrive de là que journallement les plans des uns sont contrariés par les plans des autres, et qu'à moins que l'homme ne s'unisse à une autre lumière par une transmutation totale de lui-même, il lui est presque de toute impossibilité de compter avec certitude sur le succès de la chose annoncée, puisqu'un autre point de contact va peut-être la déranger.

« C'est là ce qui a introduit tant d'obscurité dans les différents oracles qui ont paru sur la terre, et qui n'ont marché que par ces voies troubles.

« C'est là ce qui a si souvent déconcerté les projets des conquérants et des ambitieux ; et c'est là ce qui devrait tenir en garde contre ces prodiges et ces révolutions annoncés par des voies mixtes ou simplement astronomiques, puisque toutes les annonces doivent être combattues le moment d'après par des annonces et des plans contraires, et qu'on ne peut savoir avant l'événement, laquelle de toutes ces annonces aura l'avantage.

« On ne peut pas non plus excuser les hommes sur leurs vices et sur leurs désordres, quoique ces mêmes vices et ces mêmes désordres soient également tracés sur la surface des sphères célestes, parce que les mesures, les perfections et les vertus, sont aussi représentées en partie sur ces mêmes surfaces, et que les hommes sont par là à portée d'en faire un juste discernement. Ainsi ils sont inexcusables lorsqu'ils ne profitent pas sur cela de leurs avantages, et bien plus coupables encore, quand après avoir fait ce discernement, ils ne se conduisent pas d'une manière qui y soit conforme.

« Cette vérité est d'autant plus certaine, que les hommes ont en eux la répétition de toutes ces sphères

astrales qui ornent les cieux, et qu'ils ont aussi en eux une répétition de toutes ces figures et de tous ces caractères qui sont tracés sur les surfaces célestes : ainsi pour peu qu'ils voulussent y faire attention, ils seraient perpétuellement dans le cas de faire en eux-mêmes toutes les observations qui leur seraient nécessaires pour leur sûreté et pour leur instruction.

« Car en qualité d'hommes, ils ont en outre un pouvoir supérieur à celui des astres mêmes, attendu qu'ils sont nés et qu'ils tiennent de la région fixe, au lieu que les astres ont pris naissance dans la région inférieure, mixte et remplie d'incertitude. Aussi les hommes auraient-ils au-dessus de ces sphères le privilège de pouvoir transposer tous ces signes qui sont écrits en eux, d'effacer ceux qui sont faux ou qui pourraient leur être préjudiciables, et d'étendre tellement l'action de ceux que par là ils n'eussent plus rien à craindre de la part de ceux des plans et empreintes célestes qui n'auraient pas le caractère de la vérité, et qui pourraient les égarer, soit dans les choses qui tiennent au cœur et aux vertus, soit dans les choses qui tiennent à l'intelligence et à l'esprit.

« Je dois ajouter pour votre instruction personnelle que c'est dans la rectification de tous ces signes dans l'homme, que consiste sa véritable transmutation ; que c'est là ce qui caractérise la vraie victoire que les hommes devraient tous remporter sur la terre, et qu'il n'y a que cette voie étroite par laquelle ils puissent parvenir à la conquête des domaines de la paix, de la lumière et de la vérité.

« Travaillez-y constamment le reste de vos jours. Si vous vous livrez avec courage à cette œuvre, vous en recueillerez bientôt des fruits ; et le principal de ces fruits sera de vous affranchir de toutes les entraves de la région des destinées qui sont ces régions astrales, et de tellement vous élever au-dessus d'elles, que vous rentriez en esprit dans la région sans temps et sans destin, de laquelle vous êtes sorti, et dans laquelle seule vous pouvez trouver le repos, la vie et la science qui sont vos éléments primitifs et votre nature originelle.

« Ce point est suffisant pour votre instruction particulière, si vous savez mettre à profit ce que je viens de vous apprendre. Mais j'y dois joindre encore de nouvelles connaissances, en vous achevant le récit de ce qui s'est

passé par rapport aux deux armées, dans les régions astrales d'où je suis censé descendu.

CHANT 90

*Suite du discours instructif d'un inconnu
Commutations. Les deux armées en route*

« Au moment où la commotion était la plus vive et où tout l'empyrée semblait prêt à voler en éclats, une force secrète et inconnue aux combattants est venue changer de nouveau la marche de ces deux armées et purger les astres de ces deux corps si étrangers pour eux. La cérémonie qu'Éléazar a faite devant vous à la plaine des Sablons avait préparé l'œuvre ; mais c'est ce que vous et lui venez d'opérer ensemble qui l'a consommée.

« Ce sont ces cérémonies qui ont forcé le crocodile à aspirer fortement son haleine. Comme c'était son souffle qui avait porté les deux armées jusque sur les astres, c'est son même souffle qui vient de retirer malgré lui ces deux armées de dessus les astres où elles s'étaient réfugiées.

« Rien n'est comparable à l'agitation où la région des astres s'est trouvée au moment que cette force inconnue s'est fait sentir, parce que le crocodile, voyant qu'il lui restait peu de moments à triompher, employait toute sa puissance pour les prolonger.

« Aussi les violents tourbillons que vous avez sentis sur la terre étaient-ils une suite de ses fureurs ; jugez par cette loi des correspondances que je vous ai exposée, quel devait être le trouble et le désordre dans les régions supérieures ; maintenant le calme y est rétabli, les deux armées sont en route dans les airs, pour revenir ici-bas décider de leurs destinées.

CHANT 91

*Suite du discours instructif d'un inconnu
Effet du séjour des deux armées dans les astres*

« Mais le pouvoir de cette force inconnue ne s'est pas borné à arracher des astres ces deux armées ; il a opéré

sur les individus dont elles sont composées, un effet qui n'est pas moins extraordinaire.

« Leur séjour antérieur dans le sein du crocodile vous a offert des vérités très importantes relativement à l'homme, soit depuis qu'il demeure sur cette surface terrestre, soit avant qu'il y fit son habitation. Ces vérités sont que l'homme ne saurait veiller avec trop de soin sur le maintien de son être essentiel, et sur la culture et le développement de ses facultés supérieures et régulières, puisque la négligence à laquelle il peut se livrer sur ce point a tant d'influence sur ceux qui habitent le même cercle que lui, qu'il lui est possible de les entraîner dans les funestes suites de son aveuglement.

« C'est ce qui vous a été montré par cet étonnant prodige, où le crocodile a non seulement avalé l'armée des révoltés, mais même a avalé aussi l'armée qui cherchait à défendre la bonne cause, et c'est ce que vous voyez se répéter tous les jours sur la terre.

« Mais c'est dans cette loi même que se trouve aussi le remède à tant de maux, puisque c'est elle qui fait sortir en même temps toutes les bonnes qualités des hommes de bien, et qui sont avides de la justice.

« C'est ainsi que si le premier homme coupable fut englouti dans un abîme avec ses vices, il y fut englouti aussi avec ses vertus, et que l'éternelle raison des choses trouva moyen par là de faire filtrer jusqu'à li un universel régulateur, qui le remit dans les voies passagères de la rectification, ou dans les voies astrales, en attendant qu'il montât plus haut.

« Éléazar a retracé cette primitive délivrance de l'homme, en arrachant les deux armées du sein du crocodile, et en les lui laissant lancer jusque dans les astres, qui depuis le séjour de l'homme sur la terre sont en effet pour lui comme un régulateur provisoire, quand il en suit la loi avec une patiente résignation, et qu'il se tient en garde contre les dangers sans nombre dont ces voies d'une rectification préparatoire sont continuellement accompagnées.

« En laissant le crocodile lancer les deux armées jusque dans les astres, Éléazar a su par ce moyen tirer le bien du mal, tandis que le crocodile au contraire n'eût su que tirer le mal du bien : en effet, si dans le sein du crocodile, les innocents ont été tourmentés avec les coupables, il se peut que dans les régions astrales, quand elles

sont surveillées par un bon guide, les coupables mêmes soient compris dans la délivrance et la rectification des innocents ; et c'est cette délivrance que les hommes pourraient opérer sur eux-mêmes à tous les instants de leur vie, puisque leurs pensées vraies, comme leurs pensées fausses, sont journallement aux prises en eux dans cette même région astrale qui constitue aujourd'hui leur enveloppe.

« Cet heureux effet était plus commun dans les temps anciens et primitifs qu'il ne l'est devenu par le cours des siècles, parce que les vertus des astres étaient plus libres qu'elles ne le sont à présent, et qu'à leur tour les hommes avaient moins eu le temps d'être infectés du poison de leur ennemi, que dans les époques avancées de l'âge du monde ; car maintenant la masse de ces poisons accumulés est si énorme, que c'est un prodige aujourd'hui quand, sur des millions d'hommes, il en échappe un à la main désastreuse qui s'est étendue sur toutes les puissances astrales, par lesquelles la nature est gouvernée.

« Aussi vous voyez sur la terre à quel petit nombre se réduisent ceux qui se conservent intacts parmi les hommes ; quel est au contraire le nombre immense de ceux qui, au lieu de faire tourner à leur profit et à leur restauration ces mêmes puissances astrales et régulatrices de votre globe, ne les emploient qu'à leur propre perte, ou s'en laissent dominer comme des esclaves aveugles et insensés, ou même se rendent le jouet méprisable et honteux de l'avidé et cruel ennemi qui cherche sans cesse à neutraliser ces puissances, pour y substituer les siennes, et qui n'y a que trop souvent et trop bien réussi.

« Quoique les heureux effets de ces puissances astrales et restauratrices fussent plus communs autrefois qu'ils ne le sont devenus depuis, je ne vous cacherai pas que les pouvoirs d'Éléazar leur ont rendu dans la circonstance actuelle une partie de leur efficacité primitive, dont les favorables résultats se sont fait sentir dans les deux armées.

« Mais par une suite de ce droit imprescriptible que la liberté des hommes leur laisse en partage, les individus de ces deux armées n'ont pas fait tous un égal usage de ces avantages que les pouvoirs d'Éléazar leur procurent ; néanmoins, les fruits en ont été assez abondants, pour qu'il ait lieu de se féliciter de son entreprise. La femme tartare n'a pas laissé de lui être de quelque utilité

dans ce vaste projet. Il a été spécialement secondé par la puissante assistance d'une société inconnue des hommes, mais qui ne l'est pas de lui, quoiqu'il ne soit pas encore au nombre de ses membres.

« C'est cette société que je vous annonce comme étant la seule de la terre qui soit une image réelle de la société divine, et dont je vous préviens maintenant que je suis le fondateur.

« Elle a pour principal conducteur une femme dont Rachel a fait connaître à Ourdeck la véritable nom, et qu'il avait prise jusque là pour être l'épouse d'un joaillier. Il est vrai que son mari est joaillier, mais il ne taille que des diamants que le feu élémentaire ne puisse pas dissoudre ; et ce joaillier est la personne même qui vous parle, et dont le secours sera bientôt indispensable à Éléazar et à vous. Je ne vous en dis pas davantage. Adieu, Sédir, levez-vous. »

CHANT 92

Sédir se retrouve auprès d'Éléazar Effets de la puissance d'Éléazar

Sédir se lève et se trouve, à son grand contentement, à côté de son ami Éléazar, à qui il rapporte avec un empressement inouï, mais en bref, tout ce qui vient de ses passer, et dont il est lui-même si surpris ; Éléazar, ravi de revoir son ami et ravi de tout ce qu'il entend, lui dit : « Sédir, nous venons d'éprouver, vous et moi, un rude assaut ; cependant le moment approche où nous allons avoir de plus grands maux encore à supporter ; mais aussi nous devons nous attendre à recueillir le fruit de tous ces travaux, si nous ne cessons de mettre notre confiance dans celui qui nous a déjà délivrés de tant de dangers. »

À l'instant où Éléazar venait de prononcer ces dernières paroles, on vit descendre avec rapidité dans les plaines de l'air un globe d'une couleur rouge et brune, jetant feu et flamme et dirigeant sa route vers la plaine des Sablons ; au-dessus et tout près de ce globe, on en voyait quelques autres un peu moins gros, de couleur gris moucheté ; descendant avec la même rapidité et suivant la même direction ; enfin, on en voyait descendre de plus

haut encore, mais en plus grand nombre et d'une couleur moins sombre.

Ce phénomène transporta de joie Éléazar et Sédir, sans toutefois les surprendre infiniment, après tous les avertissements qu'ils avaient reçus ; mais il étonna grandement toutes les autres personnes qui le purent apercevoir, et, sans doute tous ceux qui étaient restés dans la ville, et qui ne pouvaient savoir, ni quelle était la source de ce phénomène, ni quel en serait le résultat. Ils ne pouvaient pas même savoir que la plaine des Sablons était le rendez-vous de tout ce cortège.

Rachel admira ce spectacle tout comme eux ; et quoiqu'elle n'en connût pas le véritable objet, cela ne fit cependant que redoubler son zèle et ses vœux pour la sûreté de son père, souhaitant ardemment qu'il pût heureusement terminer ses grandes entreprises, et qu'il revînt au plus tôt leur apporter lui-même de ses nouvelles.

Elle était bien loin aussi d'être indifférente sur le sort du volontaire Ourdeck qu'elle avait chargé de veiller à sa défense en cas d'événements. Et ces différentes agitations affectaient assez fort son âme, pour qu'elle désirât d'y voir un terme. Mais fidèle aux ordres positifs de son père, elle restait toujours dans Paris, pour y porter par sa présence et ses prières toutes les consolations et tous les préservatifs qui étaient en son pouvoir, d'autant que, toute curieuse qu'elle fût de savoir ce que c'étaient que ces globes ou ces ballons, elle ne savait pas plus que d'autres où ils se dirigeaient ni où ils descendraient.

Quant au grand homme sec et à ses associés, ils n'ignoraient pas le lieu de la scène, ni les grands prodiges qui s'y préparaient ; le crocodile leur en avait donné avis, et leur en avait appris le peu qu'il ne savait lui-même. Car il s'en fallait beaucoup qu'il en connût clairement d'avance toutes les suites.

CHANT 93

Sédir rempli de joie par un signe inattendu

À la vue de ces globes, Éléazar serre la main de Sédir, et lui dit : « Vous voyez commencer la confirmation de tout ce qui vous a été dit, il n'y a qu'un moment, pendant qu'a duré votre état extraordinaire. Bientôt vous au-

rez des témoignages authentiques que ce qui vous a été dit, n'est ni une illusion, ni un mensonge. Oui, nos forces et notre pouvoir ne seraient rien, si une main plus puissante que la mienne et que tout ce qui vous est connu, ne venait nous appuyer et nous assister tous ; c'est cette main qui nous fera combattre, ou plutôt c'est elle qui saura combattre et vaincre pour nous.

— Le voilà, le voilà, s'écrie Sédir à l'instant, comme hors de lui-même, et notamment du doigt un personnage : voilà celui qui m'a parlé tout à l'heure ; ou plutôt, au feu que j'éprouve, je présume que c'est cette puissance elle-même dont il n'était que l'organe et l'envoyé. Éléazar, Éléazar, qu'ai-je fait pour mériter tant de faveurs ? »

Éléazar avait vu ce personnage tout aussi bien que Sédir, et il savait mieux que lui quel était l'objet de sa venue.

En effet, ce personnage, mille fois plus radieux que ne le sont les astres, s'avance majestueusement jusqu'à la distance de trois ou quatre pas ; puis, s'arrêtant, il dit à haute voix : « Éléazar, Éléazar, approchez-vous de moi. » Sédir, pénétré à la fois de respect et d'admiration, n'ose pas remuer de sa place, et il se contente de regarder de tous ses yeux. Mais Éléazar marche aussitôt vers celui qui l'appelle, et il lui dit, avec l'élan du ravissement, et toute la douceur de l'humilité, qu'il est prêt à obéir à ses commandements.

« Éléazar, Éléazar, lui répondit le personnage, vous êtes admis à la société des Indépendants. Les travaux qui vous restent à accomplir, et dans lesquels vous devez agir en chef, demandaient que ce rang vous fût accordé, et ceux que vous avez subis jusqu'à présent sont les titres qui vous l'ont fait obtenir ; car dans cette société, ce sont les œuvres qui font toute la sollicitation, de même que c'est la sagesse qui, en se faisant sentir intérieurement, et annonçant que ces œuvres sont récompensées, fait tout le cérémonial de l'administration. Je n'ai pas d'autre instruction à vous donner. Votre nouvelle dignité porte avec elle-même toutes les clartés, et la connaissance de tout ce que vous aurez à faire à chaque moment. » À ces mots, le personnage disparaît.

Le premier usage qu'Éléazar fait de son nouvel état, est de se retourner promptement vers Sédir en lui disant : « Sédir, me voilà appelé à marcher désormais par

le véritable mobile et la voie primitive de l'homme. Tous les autres moyens qui jusqu'à présent m'ont été si utiles, ne doivent plus me servir d'appui ; et il ne me convient plus de les employer. Mais puisque vous et moi sommes unis pour travailler, chacun selon nos moyens, à la plus glorieuse des entreprises, je ne peux pas recevoir de l'avancement, sans vous y faire participer, selon la mesure qui vous est propre ; recevez donc de ma main cette boîte précieuse. Vous avez vu les prodiges nombreux qui se sont opérés par cette poudre plus précieuse encore qu'elle renferme. Vous en connaissez la composition. Vous connaissez en grande partie la manière de vous en servir. Plus vous vous exercerez, plus vous vous perfectionnerez dans cette connaissance. Quoique j'aie à agir secrètement en chef dans l'œuvre qui se prépare, vous avez à agir plus ostensiblement que moi par votre place ; et le présent que je vous fais est en même temps la récompense de votre zèle, et un puissant appui pour vous dans le combat. »

Sédir, au comble de joie, est attendri jusqu'aux larmes, en recevant cet incomparable trésor, sur lequel il était loin de former même le moindre projet. Touché de reconnaissance, tout rempli encore de la vue du majestueux personnage qui venait de disparaître, mais brûlant d'ardeur de poursuivre l'œuvre qui les appelle, il embrasse Éléazar. Puis tous deux serrent le pas, et sont bientôt arrivés dans ce lieu déjà si fameux par les grands faits que le crocodile y a opérés.

CHANT 94

Les deux armées paraissent dans les airs

C'étaient, en effet, les deux armées qui descendaient des astres par le moyen de ces globes. L'armée des révoltés descendit la première, son général à la tête. À mesure que chacun de ces globes touchait la terre, il déposait un guerrier sur le terrain, et puis, se tournant en eau, il se perdait dans le sable. Cette armée des révoltés prit terre dans l'endroit même de la plaine des Sablons où le crocodile avait paru pour la première fois. L'armée fidèle descendit quelques moments après, et à quelque distance, et suivit les mêmes moyens pour prendre terre ; si ce n'est que les globes qui l'avaient apportée se résolvèrent bien

en eau, à la vérité, mais en une eau qui, au lieu de s'écouler dans le sable, s'élevait en vapeurs légères et si brillantes, qu'on pourrait les comparer à une rosée d'argent.

CHANT 95

Le crocodile met son armée en bataille

La femme de poids, toujours habillée en homme, et le grand homme sec, s'étaient déjà rendus dans cet endroit important et si célèbre, sur l'avis qu'ils avaient reçu du crocodile. Ils y furent témoins de l'arrivée de l'armée des révoltés qu'ils soutenaient, et ils y virent prendre pied à tous les individus qui la composaient.

Mais aucun d'eux, ni de tous ces individus, ne s'était aperçu de l'arrivée de l'armée patriote ; tant était grande et puissante la main qui veillait sur la bonne cause. Celui d'entre ces individus qui sortit du globe rouge et brun était le fameux Roson, ce général rebelle, dont le nom signifie chef d'iniquité, et qui à lui seul avait peut-être fait plus de maux à la capitale, que l'armée toute entière.

Les deux mauvais personnages et lui resserrèrent plus étroitement que jamais leur union ; et dans l'instant ils le mirent au fait de toutes les merveilles qui s'étaient passées pendant son absence. D'ailleurs ils se trouvèrent bientôt liés par les mêmes fonctions et par le même esprit qui soufflait tous ces désastres : car à peine Roson eut-il mis pied à terre, lui et sa troupe, que le crocodile parut lui-même sur le terrain, sous la figure d'un général d'armée, avec un superbe uniforme, chapeau orné d'un grand panache, le bâton de commandant à la main, et monté sur un magnifique coursier.

Il appelle à lui ses trois agents ; il se les attache comme aides de camp, et leur fait promettre par serment de ne le jamais abandonner ; il les laissa à pied, et ne leur fournit point de monture, quoiqu'il fût lui-même sur un très beau cheval. Mais pour qu'ils puissent aisément le suivre dans tous ses mouvements, il leur transmet une agilité étonnante, et la propriété d'avancer, de reculer, de s'élever, de s'élancer avec lui, toutes les fois qu'il aurait à avancer, à reculer, à s'élever, à s'élancer ; de façon que,

quoiqu'ils fussent distincts de lui, on peut dire que réellement ils ne faisaient qu'un avec lui.

Quand il eut ainsi disposé ses trois aides de camp, il dit : « Dignes coopérateurs de mes glorieux travaux, le moment est venu de remporter la plus éclatante victoire. Si un ennemi redoutable m'a empêché de consommer mes projets hostiles sur sa personne, en mettant comme une puissante barrière, même sur ma parole, il n'aura pas les mêmes succès ici : car cette parole m'a été rendue malgré lui, par le triomphe, quoique momentanément, d'Haridelle. Je sais que mon redoutable adversaire n'est pas loin d'ici. Aussitôt qu'il paraîtra, ne manquons pas de l'exterminer ; c'est le seul moyen que nous ayons de recouvrer notre empire. Profitons du moment favorable qui nous est offert, puisque l'armée des patriotes n'est pas encore descendue. »

Ayant fini cette courte harangue, il range en bataille toute son armée, augmentée de tous les malveillants qui se trouvaient sur les lieux, et avec qui les révoltés avaient déjà assez conversé pour que réciproquement leurs projets fussent concertés, et que leur curiosité réciproque fût à peu près satisfaite. Il se tient au centre, n'attendant que le moment d'agir. Il avait eu raison de dire que son ennemi Éléazar n'était pas loin ; mais il ne soupçonnait pas qu'il s'était en effet porté jusqu'auprès de lui, jusqu'au nez de son cheval, et que dans un moment il allait éprouver la puissance de ce redoutable adversaire ; car ses yeux étaient frappés de l'aveuglement qui devait le conduire à sa perte.

En effet, pendant que le nouveau général avait ainsi préparé l'armée rebelle, l'armée des bons français avait d'abord été jointe par Sédir et Éléazar. De tant loin que cette armée patriote avait aperçu Sédir, elle avait jeté des cris de joie et fait voler ses chapeaux en l'air. Lorsque Sédir s'approcha, les cris de joie redoublèrent ; et il ne put lui-même s'empêcher de laisser paraître toute sa satisfaction, et en même temps beaucoup d'attendrissement, en voyant de braves citoyens qui, par une suite de leur dévouement à la patrie, ont éprouvé tant de fatigues, et toutes ces aventures extraordinaires, que chacun à l'envi veut s'empresser de lui raconter.

« Vous pouvez vous en dispenser, leur dit-il, en leur montrant Éléazar ; voilà un ami précieux, qui par son entremise m'a fait connaître tout ce qui vous est arrivé, de-

puis le moment où vous avez été avalés ici par un crocodile, jusqu'à celui où vous avez été aspirés par ce monstre, de dessus les astres, dont vous descendez dans l'instant. Cet ami ne me quitte plus ; et il vient m'aider lui-même à couronner tous vos travaux ; vous ne pouvez avoir sur la terre un appui plus solide, et un ami plus essentiel. Je n'ajouterai rien de plus pour le moment : le temps presse ; vous n'en avez point à perdre pour ranger vos bataillons et vous préparer au combat. Vous voyez que l'ennemi est en présence et commandé par un terrible général. Nous irons, Éléazar et moi, faire la première attaque, et vous ne vous mettrez en mouvement que quand nous vous ne donnerons le signal. »

À ces dernières phrases arrive le volontaire Ourdeck, qui s'était guidé par le spectacle des ballons descendant des nues. Nouveaux embrassements, et de plus vifs encore, tant ces guerriers et lui sont ravis de se revoir après les périls qu'ils ont partagés, et après l'intervalle de temps pendant lequel ils ont été séparés. Il désirait bien retourner vers Rachel, pour lui annoncer ces heureuses nouvelles, et la tranquilliser sur le compte d'Éléazar ; mais l'honneur et le salut de la patrie le retiennent ; et dans l'instant il reprend son rang parmi ses camarades, ne voulant pas perdre la part des lauriers qui les attendent. Combien de choses ils ont à se dire respectivement ! et combien ils s'en disent en effet, malgré la brièveté des moments que leur laissent les circonstances !

CHANT 96

Transformation du crocodile

C'est au cours de ces épanchements confidentiels qu'Éléazar avec Sédir se porte invisiblement jusqu'auprès de l'armée rebelle, à l'insu de son orgueilleux général, et cela peu de temps après l'instant où il venait de se vanter d'avoir recouvré la parole. Éléazar, sans se laisser voir encore, lui dit : « Si tu as recouvré la parole, tu ne la conserveras pas longtemps ; et il est aussi vrai que tu vas la perdre, qu'il est vrai que cette main va se fermer devant toi. »

À l'instant, l'orgueilleux général recouvre la vue ; Éléazar et Sédir avancent leur main ouverte, et la ferment devant ses yeux. Sur-le-champ les lèvres du général se

trouvent closes sans pouvoir les ouvrir. La rage se peint sur sa figure, et la fureur s'empare de tous ses mouvements. Ses aides de camp participent à sa rage, à sa fureur, ainsi qu'à sa honte, et sont tous aussi muets que lui parce qu'il les a liés à son sort, en les liant à sa personne. Dans son transport, il veut s'élancer avec son cheval sur ses deux adversaires. Il fait des gestes à son armée pour lui ordonner de les envelopper ; en effet le général fait un mouvement en avant, et les ailes de l'armée s'ébranlent pour s'avancer en demi-cercle.

Mais Éléazar et Sédir lui disent à la fois, et cela sans parler : « Tu te trompes si tu crois l'emporter sur nous et sur l'œil vigilant qui nous sert de guide. Tu n'es pas encore au terme de tes humiliations. Ce n'est point assez que nous t'ayons ôté la parole, il faut aussi que nous t'ôtions ton déguisement : car ne crois pas nous en imposer par ta forme d'homme et par ta pompeuse parure ; nous savons ce qui est renfermé sous cette apparence ; nous avons le pouvoir de te mettre à découvert ; et pour te le prouver, il est aussi vrai que ta forme fautive et trompeuse va t'être ôtée, qu'il est vrai que notre main fermée va s'ouvrir devant toi. »

À l'instant ils ouvrent leur main devant lui, et par l'effet de ce seul acte, l'audacieux et imprudent général change de forme en un clin d'œil, et on ne voit plus, à la place de l'homme et du cheval, qu'un vilain et dégoûtant crocodile d'une longueur inouïe, et ouvrant une gueule d'une grandeur inimaginable.

Les aides de camp ne changent point de forme, mais restent toujours attachés aux mouvements de l'animal, comme ils l'étaient à ceux du général.

L'armée épouvantée de cette soudaine transmutation commence à reculer. Le crocodile court d'une aile à l'autre pour l'engager à tenir ferme, et ses aides de camp courent avec lui ; mais cette forme hideuse effraie encore plus ses guerriers. Plus il fait d'efforts pour exciter l'ardeur de son armée, plus il la remplit de terreur, et elle se replie jusqu'à dépasser cet endroit remarquable qui avait reçu de si importantes préparations, par les mystérieuses cérémonies d'Éléazar et de Sédir ; de façon que cet endroit se trouve alors en-deçà de l'armée rebelle, tandis qu'auparavant il était au-delà : le crocodile s'en trouve aussi beaucoup plus près, attendu qu'il suivait les mouvements de son armée.

L'armée patriote admire tous ces prodiges et brûle d'envie de s'approcher ; mais, fidèle aux ordres de Sédir, elle attend qu'il lui en donne le signe ; et le moment n'est point encore venu que ce signe se donne, d'autant que le principal ennemi qu'il s'agit de réduire, en se combat pas avec les simples armes des guerriers.

En effet, le crocodile, à force de s'agiter, jette par tous ses pores une écume épaisse qui répand une odeur infecte. En outre, il sort de sa gueule des torrents de feu, qui auraient intimidé les plus intrépides. Cette écume et ce feu s'amalgament ensemble et se transforment en une multitude innombrable d'animaux malfaisants de toute espèce, qui circulent en masse dans l'atmosphère, et l'obstruent tellement qu'on ne peut plus rien discerner du tout, et qu'il ne reste pas la moindre particule d'air pour respirer.

Dans ce moment-là Sédir, au lieu d'être découragé, se sent porté à faire usage du trésor que lui a donné Éléazar ; il prend sa boîte précieuse ; il lance quelques pinçées de poudre dans les divers points de l'horizon sur ces masses d'animaux malfaisants et informes ; mais ce n'est qu'après avoir répété quatre fois cette cérémonie qu'il parvient à les faire disparaître et à éclaircir l'atmosphère. Encore ne peut-il empêcher le crocodile de jeter du feu par sa gueule, et de l'écume par ses pores ; il n'a que le pouvoir d'exterminer les résultats de leur horrible amalgame et de le rendre stérile.

Mais que voit-il après avoir ainsi éclairci l'atmosphère ? Il voit Éléazar lui-même debout dans la gueule ouverte et enflammée du crocodile, et y marchant aussi serein et aussi calme que s'il était loin de toute espèce de danger, et qu'il ne fût pas au milieu de la plus épouvantable infection.

En mettant le pied dans cette gueule enflammée et assez grande pour contenir un homme debout, Éléazar, par ce seul acte, avait rendu le monstre immobile et comme paralysé. Quand il y fut entré, il fit quinze pas, pour atteindre jusqu'à sa langue que l'on sait être fort courte. Et à peine eut-il fait le quinzième pas, que le monstre ne jeta plus ni feu ni écume ; alors Éléazar se retire avec le même calme ; et en sortant de la gueule du monstre, il le laisse reprendre son mouvement par lequel il doit se conduire lui-même à sa perte.

CHANT 97

Mouvements convulsifs du crocodile

Le crocodile, commençant à voir le danger qui le menace, et sentant l'effet de ce qu'Éléazar et Sédir viennent d'opérer, fait des contorsions épouvantables ; tantôt il se donne des haut-le-corps de la tête à la queue, capables de remplir de terreur la bravoure même, et cependant les trois aides le camp tiennent bon, et ne l'abandonnent point ; tantôt il fait des sauts en l'air de vingt pieds de haut, et retombe à terre avec un fracas horrible, et cependant les trois aides le camp s'élèvent avec lui et ne l'abandonnent point ; tantôt il tourne comme n'ayant plus ses sens, autour de cet endroit si redoutable pour lui et qu'il a tant différé d'approcher, et cependant au milieu de ces tournoiements, les trois aides le camp le suivent partout et ne l'abandonnent point ; et l'on peut dire que jamais combattants n'ont porté plus loin la constance et la sérénité contre la mauvaise fortune et un sort aussi menaçant.

Mais enfin l'heure fatale avance ; Éléazar, Sédir et l'homme invisible dirigent de loin tous trois ensemble un violent souffle vers l'endroit préparé. Ourdeck, brûlant d'impatience, mais plein de docilité pour les respectables personnages qu'il voit à l'œuvre, fait intérieurement des vœux ardents pour leur succès. Rachel, qui est toujours dans Paris pour concourir à sa préservation, éprouve un mouvement secret, occasionné par ce puissant souffle ; son courage et son zèle prennent encore par là un nouvel accroissement ; la femme tartare se montre sous sa figure d'étoile, comme elle avait déjà fait deux fois ; et on ne peut douter que la société des Indépendants, ayant à sa tête la fameuse Madame Jof, ne fût aussi en activité. Comment la bonne cause, aidée de tous ces moyens, pourrait-elle manquer de prendre de plus en plus un favorable aspect ?

En effet, dans l'instant, l'endroit préparé s'ouvre, l'air de l'atmosphère s'y précipite avec une force et un bruit impétueux ; le crocodile effrayé se donne un dernier élan, mais si violent, si subit et avec une telle secousse, que le lien secret qui unissait à lui les trois aides le camp venant à se rompre, ils sont jetés rudement par terre loin de leur chef, et restent étendus, tous brisés et sans connaissance. Sur le champ, on les met à la garde d'un détache-

ment, avec ordre de ne leur faire aucun mal, jusqu'à ce que les lois aient décidé de leur sort ; et les convulsions du monstre ne font que redoubler par ce désastre.

CHANT 98

Vomissement extraordinaire du crocodile

Ce n'était point assez que le crocodile eût vomi précédemment les deux armées, ainsi que tous les humains gracieux qui avaient été détenus dans son sein. Il fallait encore qu'il vomit jusqu'à l'espèce de poison avec lequel il avait versé tant de maux sur la terre, et qu'il ne gardât que le venin qui constitue sa propre existence, et dont il ne peut pas se séparer.

Il vomit donc, par l'effet de ses violentes secousses, deux grandes lettres de l'alphabet, dont on nous a laissé ignorer le nom. Seulement on nous a dit que ces deux lettres n'en faisaient réellement qu'une car elles étaient jumelles ; qu'elles avaient commencé par être une espèce de perpendiculaire ; qu'ensuite elles avaient ajouté à cette perpendiculaire la forme d'une bouche ouverte ayant une langue ; mais que bientôt après, elles avaient pris pour forme une bouche fermée et sans langue, et que finalement cette bouche fermée et sans langue qu'elles avaient prise, était devenue double.

Ces deux lettres, en sortant du monstre, répandirent une forte odeur arsenicale, et produisirent sur le champ un être vivant qui avait premièrement deux têtes humaines, dont l'une était immobile, et dont l'autre tournait toujours ; secondement un corps tout velu, dont chaque poil était un insecte ou un vers ; et troisièmement une queue composée d'un mélange confus de tous les métaux, ce qui fit croire que ces deux lettres étaient à la fois le moulinet et le coagulateur des pensées des hommes, l'ennemi né de toute corporisation régulière, et le minéralisateur métallique universel. Cet être vivant qu'elles avaient produit, et qui n'était formé que de vapeurs, passa rapidement sur le gouffre ouvert, et s'évapora dans l'atmosphère.

CHANT 99

Punition du crocodile

Le monstre privé de toutes ses correspondances avec ses aides le camp, avec la nature et avec les pensées des hommes, veut enfin faire un dernier effort ; et il se porte jusqu'à cinquante pieds d'élévation. Mais en descendant il ne peut résister au courant d'air qui l'entraîne dans le gouffre ouvert, et le précipite par cette ouverture jusqu'au fond de l'Égypte, pour y être écroué plus que jamais sous sa pyramide ; et désormais il ne pourra plus circuler dans l'univers : car nos trois opérants soufflent de nouveau, mais si puissamment qu'ils ferment et le gouffre dans lequel leur cruel ennemi vient d'être englouti, et tous les autres gouffres de la terre qui pourraient lui laisser la moindre issue. Alors on entendit au-dessus du gouffre ces paroles : « Notre règne est passé, toutes nos espérances sont évanouies. »

CHANT 100

Fruits de la victoire

Dans le moment, soit par l'effet naturel de la disparition du monstre, soit par une suite des influences salutaires que les deux armées avaient apportées de leur séjour dans les astres, ces deux armées à la fois, et comme par un mouvement spontané, jettent là leurs armes, et volant aussi rapidement qu'un éclair l'une au-devant de l'autre, c'est à qui se donnera le plus de signes d'amitié. Chacun embrasse son adversaire ; il n'y a plus d'ennemis entre eux, ce n'est plus qu'une famille de frères. Après avoir donné cours à ces doux mouvements de leur cœur, chacun reprend ses armes, et les deux armées n'en font plus qu'une ; car l'armée ci-devant rebelle ne veut plus qu'on la distingue de l'autre, et elle ne reprend ses armes que pour les porter dans les dépôts qu'on lui désignera.

Les trois aides le camp se réveillent dans le même instant ; ils sont remplis d'effroi de ne plus voir le crocodile, et couverts de honte en se voyant abandonnés par leurs propres partisans, et livrés au pouvoir de leurs ennemis.

Ces tableaux joints à la défaite du monstre, pénètrent Éléazar et Sédir d'une sincère reconnaissance pour l'être puissant qui les a si bien assistés dans les travaux qu'ils viennent de supporter ; et par un accord tacite de leur foi, ils satisfont à ce que la piété de leur cœur exige. L'homme invisible leur donne même secrètement à l'un et à l'autre de nouveaux signes de sa présence, et insinue à Sédir intérieurement que, depuis qu'il avait si bien montré sa confiance et son dévouement à la bonne cause, il ne cesserait de multiplier ses faveurs pour lui, comme il l'avait fait depuis longtemps pour Éléazar.

Le volontaire Ourdeck ne tarda pas à venir se joindre à eux, et à leur peindre de son mieux toutes les satisfactions qu'il éprouve, de les avoir vu triompher si glorieusement ; il n'a qu'un regret, c'est que sa chère et respectable Rachel ne soit pas témoin de ces scènes touchantes qui seraient si bien faites pour sa belle âme.

Il se disposait même à aller d'avance lui rendre compte de la merveilleuse victoire qui vient d'être remportée, et de l'heureux état des choses, lorsqu'il est retenu par un spectacle auquel il ne s'attendait pas, et auquel tout le monde prit part, excepté les trois aides le camp qui n'en n'étaient pas dignes et pour qui il resta voilé. Voici quel fut ce spectacle :

Toutes ces sciences qui, peu de temps après l'origine des choses, avaient été en députation chez le crocodile, et en avaient reçu des conditions si fâcheuses, se montrèrent dans les airs, au-dessus du champ de bataille, sous la forme de jeunes vierges, radieuses de beauté, vêtues de robes blanches comme de l'albâtre, ayant chacune une clef d'or passée dans leur ceinture, se tenant toutes par la main, avec les signes de la plus vive allégresse.

« Enfin, disaient-elles, d'une voix argentine, le moule du temps est brisé ; nous sommes délivrées des entraves qui nous ont retenues pendant tant de siècles, enchaînées et comme privées du principe de notre vie ; désormais nous vivrons toutes avec lui dans une alliance éternelle. Grâce soient rendues au respectable mortel qui a été notre libérateur. »

CHANT 101

Les désirs d'Ourdeck accomplis

Dès l'instant que cet étonnant spectacle avait commencé à paraître, la première impression qu'il avait faite sur Ourdeck, après celle de la surprise, avait été d'augmenter encore le désir qu'il avait que Rachel fût sur les lieux. Il cherchait aussi de tous ses yeux, parmi ces brillantes figures, celle de Madame Jof, et il ne la trouvait point. Mais il entendit de nouveau, au fond de son cœur, ces douces paroles que Rachel lui avait dites : « Je n'y puis demeurer qu'avec elle. »

Cette réminiscence le réactionne tellement, et par là ses souhaits à l'égard de Rachel deviennent si ardents et si efficaces, qu'au grand étonnement de chacun cette digne amie se trouve près de lui subitement, avant même que le cantique ne fût fini ; de façon qu'elle eut le plaisir d'entendre prononcer les dernières paroles. Elle avait été transportée en un instant par le pouvoir magique du désir d'Ourdeck. Elle apportait pour nouvelle que la plaie des livres avait cessé, que la paix et l'abondance venaient de renaître dans Paris, et que depuis un moment la joie y était universelle ; et il serait difficile de peindre les transports d'Ourdeck, et le ravissement d'Éléazar et de Sédir à l'arrivée inopinée de Rachel parmi eux.

Mais on nous assure que le bonheur qu'elle eut d'entendre les dernières paroles du cantique, si flatteuses pour Éléazar, ne fut pas la seule satisfaction qu'elle éprouva au sujet de son vertueux père. On dit qu'elle, et tous les assistants, eurent le plaisir de voir, sinon ce respectable israélite lui-même, au moins sa représentation, paraître dans les airs, au milieu de ces jeunes vierges, et recevoir d'elles pour récompense de ses glorieux travaux, une palme si brillante, que les yeux avaient de la peine à en soutenir l'éclat.

On nous assure encore que tout auprès de ce tableau intéressant, il parut subitement un temps, portant pour inscription : Le Temple de Mémoire ; et qu'une des vierges dit tout haut : « Voilà ce Temple auquel aspirent tous les savants de la terre. »

Les portes de ce temple s'ouvrirent, et laissèrent apercevoir une grande salle fort mal tenue, et personne dedans ; et la jeune vierge dit : « Apprenez par là, com-

bien après leur mort, les savants ont à rabattre de l'idée qu'ils se font tous de leur temple de mémoire. »

On vit que les toits de ce temple étaient en mauvais état, et la jeune vierge dit : « Ce sont les astronomes qui les ont ainsi dégradés, en y établissant sans précaution leur observatoire ; et les astronomes ne peuvent plus même y continuer leurs observations. Au reste, cette perte serait plus grande, si ces hommes distingués par leurs talents, ne se fussent pas bornés à vous tracer régulièrement la marche des courriers célestes, et qu'ils vous eussent mis au fait des dépêches dont ces courriers sont chargés ; car vous savez que l'homme est encore plus curieux de nouvelles, que de l'itinéraire de ceux qui les portent. »

On vit, au sommet des cheminées, quelques fêtes un peu couvertes de suie, et chantant les chansons d'usage parmi nos savoyards en pareille circonstance, et la jeune vierge dit : « Ce sont quelques poètes qui, n'ayant pas pu trouver de place dans le temple de mémoire, ont mieux aimé y servir comme ramoneurs et s'y faire entendre en cette qualité, que de rester ignorés, et dans le silence. »

On vit dans les caves, par les soupiraux, quelques personnages en longues robes, enseignant à des oiseaux en cage à prononcer des noms très fameux, et la jeune vierge dit : « Ce sont des philosophes qui n'ont pas eu par eux-mêmes le moyen d'obtenir des places dans le temple de l'immortalité, et qui ont mieux aimé se faire célébrer par des êtres sans intelligence, que de demeurer inconnus, et de ne pas faire parler d'eux. »

On vit que les murs de ce temple étaient pleins de crevasses, par les eaux que la dégradations des toits y laissait parvenir, et on vit en même temps des hommes portant du mortier sur leurs épaules, et montant à de longues échelles pour aller remplir ces crevasses ; mais ils montaient si lentement que le mortier était sec avant qu'ils fussent arrivés, et il retombait à terre lorsqu'on voulait l'employer, et la jeune vierge dit : « Ce sont des docteurs, qui ayant passé leur vie dans les vaines sciences des hommes, croient encore être utiles ici, par cet humble et stérile emploi, plutôt que d'ouvrir les yeux sur leurs abusives occupations ; ils s'étaient persuadés qu'ils auraient une place importante dans le temple de l'immortalité, et ils sont réduits à ne travailler qu'à sa surface, et même à n'y travailler qu'en qualité de manœu-

vres et à n'y faire que des réparations continuellement infructueuses. » Et à ces derniers mots tout disparut.

Après que toutes ces scènes, dont les unes avaient excité le ravissement, et les autres la surprise, furent passées, Sédir, Éléazar, Rachel et Ourdeck, ainsi que l'armée entière, rentrèrent à Paris aux acclamations de tous les habitants, qui s'empressèrent de faire à ces dignes personnages, et aux braves guerriers qui les accompagnaient, l'accueil le plus flatteur.

L'histoire dit que quand Éléazar fut rendu à sa vie paisible, il ne se cacha plus de son dévouement à la foi des véritables chrétiens, dévouement qu'il avait suffisamment fait connaître à Sédir, lors de leur première entrevue, et dont il ne crut pas pouvoir différer plus longtemps de faire profession.

L'histoire dit aussi, qu'il ne tarda pas à faire part au volontaire Ourdeck, de ses plus sublimes connaissances, ayant reconnu qu'il ne pouvait pas mieux les placer.

Elle dit encore qu'Éléazar voyant s'accroître l'attachement d'Ourdeck pour Rachel, et celui de Rachel pour le volontaire, leur permit de s'unir par le lien conjugal ; que cette union, fondée sur la vertu la plus pure et sur la piété la plus éclairée, fut pour lui comme pour eux une source inépuisable de félicités inconnues aux alliances vulgaires ; que le vertueux Sédir, en cultivant soigneusement la connaissance de ses délicieux amis, sut à la fois augmenter et partager le bonheur dont ils jouissaient, et qu'enfin lui, Rachel et Ourdeck furent aussi admis par la suite dans la société des Indépendants, qu'ils en furent un des principaux ornements, et qu'ils y vécurent dans une liaison intime et habituelle avec Madame Jof, et même avec le Joaillier ou l'homme invisible qui était son époux.

CHANT 102

Condamnation des trois malfaiteurs. Leur peine commuée

(Ainsi donc, ami lecteur, tout ce qui me reste à vous apprendre, c'est que Sédir, par sa charge, fut obligé de poursuivre le jugement des trois malfaiteurs ; que, selon les lois de l'État, ils furent condamnés au dernier supplice ; mais que ce même Sédir, qui avait sollicité leur jugement auprès des tribunaux, sollicita ensuite leur grâce auprès du gouvernement,

Qui, voulant modérer leur sentence cruelle,
Mais s'assurer de ces fripons,
Fixa la plaine des Sablons,
Pour leur prisons perpétuelle,
Et faute d'une citadelle,
Y fit construire trois donjons.)

SOMMAIRE

- Chant 1 – *Signes effrayants dans les astres. Sécurité des savants. Alarmes du peuple.*
- Chant 2 – *Relation du Cap Horn.*
- Chant 3 – *Suite de la relation du Cap Horn. Discours du président.*
- Chant 4 – *Suite de la relation du Cap Horn. Opinion du génie du Fond de la Mer.*
- Chant 5 – *Suite de la relation du Cap Horn. Opinion du génie de la Lune.*
- Chant 6 – *Suite de la relation du Cap Horn. Opinion du génie de l'Éthiopie.*
- Chant 7 – *Suite de la relation du Cap Horn. Opinion du génie du Pic-de-Ténériffe.*
- Chant 8 – *Suite de la relation du Cap Horn. Manœuvres des génies.*
- Chant 9 – *Inquiétude des Parisiens.*
- Chant 10 – *Rencontre de Rachel et de Roson.*
- Chant 11 – *Histoire de Roson.*
- Chant 12 – *Rencontre du volontaire Ourdeck.*
- Chant 13 – *Vigilance du lieutenant de police. Rencontre d'Ouderck et de Madame Jof.*
- Chant 14 – *Histoire de Madame Jof.*
- Chant 15 – *Discours de Madame Jof à la société des Indépendants.*
- Chant 16 – *Pouvoirs de la société des Indépendants. Histoire d'un professeur de rhétorique.*
- Chant 17 – *Histoire d'un colonel de dragons.*
- Chant 18 – *Espérances de quelques habitants. Histoire d'un académicien.*
- Chant 19 – *Entrevue de l'émissaire Stilet et d'Éléazar, juif espagnol.*
- Chant 20 – *Stilet et Rachel voient défiler la révolte.*
- Chant 21 – *Précautions prises par Sédir contre la révolte.*
- Chant 22 – *Éléazar va chez Sédir. Poudre de pensée double.*
- Chant 23 – *Entrevue d'Éléazar et de Sédir. Doctrine d'Éléazar.*
- Chant 24 – *Éléazar découvre à Sédir les ennemis de*

- l'État.*
- Chant 25 – *Sédir apprend de fâcheuses nouvelles par ses émissaires.*
- Chant 26 – *Courage audacieux de Roson. Son armure. Sa fuite.*
- Chant 27 – *Les révoltés se portent à la plaine des Sablons. Ils sont chargés par les troupes réglées.*
- Chant 28 – *Prodige inattendu. Les académiciens examinent ce prodige.*
- Chant 29 – *Décision des commissaires de l'Académie. Leur étonnement.*
- Chant 30 – *Cours scientifique du crocodile. Origine des choses.*
- Chant 31 – *Suite du cours scientifique du crocodile. Développement du système du monde.*
- Chant 32 – *Suite du cours scientifique du crocodile. Formation des êtres particuliers. La pyramide.*
- Chant 33 – *Suite du cours scientifique du crocodile. Députation des sciences.*
- Chant 34 – *Suite du cours scientifique du crocodile. État de l'espèce humaine.*
- Chant 35 – *Suite du cours scientifique du crocodile. Histoire du genre humain.*
- Chant 36 – *Projets audacieux du crocodile renversés.*
- Chant 37 – *Stupeur des Parisiens. Décret académique.*
- Chant 38 – *Plaie des livres.*
- Chant 39 – *Résultat de la plaie des livres.*
- Chant 40 – *Courte invocation à ma Muse.*
- Chant 41 – *Rapport de la commission scientifique à l'Académie.*
- Chant 42 – *Bouillie des livres donnée aussi pour restaurant à l'Académie.*
- Chant 43 – *Les académiciens tourmentés par une poussière fine.*
- Chant 44 – *Les académiciens secourus, mais sous une condition.*
- Chant 45 – *Fureurs du peuple contre le contrôleur général.*
- Chant 46 – *Réunion de Sédir et d'Éléazar contre le croco-*

- dile.*
- Chant 47 – *Ce que voit Sédir dans la flamme d'une bougie.*
- Chant 48 – *Sédir écrit le discours du grand homme sec.*
- Chant 49 – *Explication des sténographes. Continuation du discours du grand homme sec.*
- Chant 50 – *Sédir voit un génie vêtu en guerrier et plusieurs autres prodiges.*
- Chant 51 – *Manœuvres du guerrier contre Éléazar.*
- Chant 52 – *Apparition manquée du crocodile.*
- Chant 53 – *Arrivée inopinée d'un voyageur par l'égout de la rue Montmartre.*
- Chant 54 – *Récit du volontaire Ourdeck.*
- Chant 55 – *Suite du récit d'Ourdeck. Entrée des armées dans les profondeurs du crocodile.*
- Chant 56 – *Suite du récit d'Ourdeck. La femme tartare.*
- Chant 57 – *Suite du récit d'Ourdeck. Confidences de la femme tartare.*
- Chant 58 – *Suite du récit d'Ourdeck. Tableau de correspondance.*
- Chant 59 – *Suite du récit d'Ourdeck. Commotions dans les profondeurs du crocodile.*
- Chant 60 – *Subsistance passagère procurée par Éléazar.*
- Chant 61 – *Événement surnaturel. Les armées sorties de leurs abîmes.*
- Chant 62 – *Éléazar s'oppose sensiblement aux ennemis invisibles des Parisiens.*
- Chant 63 – *Explication du psychographe.*
- Chant 64 – *Description de la ville d'Atalante.*
- Chant 65 – *Suite de la description d'Atalante. Paroles conservées.*
- Chant 66 – *Suite de la description d'Atalante. Le gouverneur. Quelques malfaiteurs.*
- Chant 67 – *Suite de la description d'Atalante. Le philosophe.*
- Chant 68 – *Suite de la description d'Atalante. Le médecin mourant.*
- Chant 69 – *Suite de la description d'Atalante. Société scientifique.*
- Chant 70 – *De la nature des signes (ce chant a été sup-*

- primé dans cette version).
- Chant 71 – *Suite de la description d'Atalante. Chaire de silence.*
- Chant 72 – *Suite de la description d'Atalante. Prédicateur dans un temple.*
- Chant 73 – *Suite de la description d'Atalante . Double courant de paroles.*
- Chant 74 – *Suite de la description d'Atalante . Demeure de l'Hiérophante.*
- Chant 75 – *Suite de la description d'Atalante. Fin tragique de l'Hiérophante.*
- Chant 76 – *Préparatifs hostiles contre la capitale et contre Éléazar.*
- Chant 77 – *Rassemblement des génies aériens. Trois d'entre eux transformés en soldats.*
- Chant 78 – *Éléazar renversé se relève.*
- Chant 79 – *Délibérations et décisions des ennemis aériens.*
- Chant 80 – *Le désastre au comble.*
- Chant 81 – *Triomphe d'Éléazar.*
- Chant 82 – *Éléazar marche à d'autres travaux.*
- Chant 83 – *Instruction d'Éléazar à Sédir.*
- Chant 84 – *Sédir séparé d'Éléazar par un ouragan.*
- Chant 85 – *Observation.*
- Chant 86 – *Discours instructif d'un inconnu. Annonce des deux armées.*
- Chant 87 – *Suite du discours instructif d'un inconnu. Les sphères.*
- Chant 88 – *Suite du discours instructif d'un inconnu. Correspondances.*
- Chant 89 – *Suite du discours instructif d'un inconnu. Oppositions.*
- Chant 90 – *Suite du discours instructif d'un inconnu. Commotions. Les deux armées en route.*
- Chant 91 – *Suite du discours instructif d'un inconnu. Effet du séjour des deux armées dans les astres.*
- Chant 92 – *Sédir se retrouve auprès d'Éléazar. Effets de la puissance d'Éléazar.*
- Chant 93 – *Sédir rempli de joie par un signe inattendu.*
- Chant 94 – *Les deux armées paraissent dans les airs.*

- Chant 95 – *Le crocodile met son armée en bataille.*
Chant 96 – *Transformation du crocodile.*
Chant 97 – *Mouvements convulsifs du crocodile.*
Chant 98 – *Vomissement extraordinaire du crocodile.*
Chant 99 – *Punition du crocodile.*
Chant 100 – *Fruits de la victoire.*
Chant 101 – *Les désirs d'Ourdeck accomplis.*
Chant 102 – *Condamnation des trois malfaiteurs. Leur
peine commuée.*